

19

MEMOIRES

DE

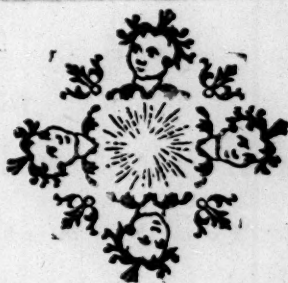
2. M. a.

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER.

MUSEUM
TOME TROISIEME
BRITANNICUM



A LONDRES;

M. DCC. XLVI.

D E

D E



MVSEVM
BRITANNICVM



MÉMOIRES

DE

MONTPENSIER.

*Lettre de M. de Beaufort à M. le
Comte de Bethune.*

De Blois ce 27 Mars 1656.

MONSIEUR, MON COUSIN.

ENFIN l'Epinay s'en est retourné. La réponse qui lui a été faite, est que S. A. R. reçoit les soumissions de Mademoiselle avec joye & tendresse, qu'il en espere une heureuse suite. Il trouve à propos avant qu'elle vienne ici, que ses gens & ceux de Mademoiselle ajustent, si

Tome III.

A

elle veut , avant la transaction , un projet de compensation , lequel paraphé d'eux , Son Altesse Royale trouve bon que Mademoiselle le vienne trouver où il lui plaira ; puis , lorsqu'elle sera retournée , elle signera l'Acte susnommé. S. A. R. aussi m'a commandé , de quoi je ne me suis pû dégager , de déclarer à Mademoiselle qu'il veut sortir d'affaire sans en avoir plus avec elle , qu'il veut être déchargé de la garantie des démolitions de Champagne , qu'elle ne laissera pas de poursuivre son affaire au Parlement de toutes ses forces , qu'il espere la gagner , que du reste il desire être déchargé. Quoique j'aie pû dire , & représenter assez raisonnablement , je ne l'ai sçu faire changer à mon grand regret. Je crois que cet article gâtera tout. S. A. R. m'a très-fortement recommandé de vous témoigner qu'il est très-persuadé que vos soins & vos pressantes raisons réitérées à Mademoiselle , l'ont mise en bon chemin. Madame me donne le même ordre ; c'est pourquoi je m'en suis chargé d'autant plus volontiers , que nombre de personnes croient ici la vérité de ce que j'ai commandement de vous faire savoir. Leurs A. R. ne doutent pas que vous ne fassiez votre possible , afin de réduire Mademoiselle à leur intention ;

DE MONTPENSIER. 3

Et moi je leur déclare que je ne crois pas que nous en venions à bout facilement. J'ai trouvé de vous à moi, l'article de Champigny un peu rude, & mis hors d'œuvre. S. A. R. dit que ce seroit un levain de discorde. S. A. R. a voulu lire cette lettre dont je n'ai fait aucune difficulté, c'est Monsieur, mon Cousin, votre très-affectionné serviteur.

LE DUC DE BEAUFORT.

L'Epinaï arriva à Saint Fargeau le même jour que je revins d'Auxerre ; je ne lui en avois donné aucune part , afin que si on lui en parloit à Blois lorsque je l'y enverrois , il pût jurer & protester n'en avoir aucune connoissance. Je fus fort aise de la bonne réponse de S. A. R. Je ne doutai pas que si j'y allois moi-même , je n'y fusse bien reçue. J'envoyai à Vendôme l'Epinaï trouver M. le Duc de Beaufort , pour le mener encore à Blois , & dire à S. A. R. que je n'avois point de Gens qui pussent faire mes affaires , ni en qui je me voulusse confier ; que j'allois moi-même le trouver ; qu'il pouvoit faire venir les siens , que nous accommoderions les affaires ainsi qu'il l'or-

donneroit. Monsieur dit à M. de Beaufort qu'il ne vouloit pas que je le vinssse trouver. M. de Beaufort lui dit qu'il croyoit que j'étois partie pour cela. Il lui ordonna de me mander que je retournaſſe à Saint Fargeau , qu'il avoit eu des nouvelles du Roi , que les affaires avoient changé de face , qu'un de ſes Ordinaires l'étoit venu trouver pour lui porter un Arrêt de ſon Conſeil avec une Lettre qui portoit qu'il vouloit prendre connoiſſance de nos affaires , que nous lui étions ſi proches qu'il ne deſiroit pas que d'autres terminaffent nos différends que lui. J'étois partie pour Blois pendant que l'Epinay y étoit allé avec M. de Beaufort. Je trouvai l'Epinay à une lieue de Châteauneuf. L'Ordinaire du Roi arriva qui me rendit ſa lettre qui contenoit le même diſcours que celle de S. A. R. & le même Arrêt. Je connoiſſois l'Ordinaire du Roi qui ſ'apelloit de Seve d'Aubeville , qui eſt un fort honnête garçon. Je lui demandai à quoi eſt bon le parchemin ? Que voulez-vous que j'en faiſſe ? Il me dit , tout ce qu'il vous plaira. J'écrivis au Roi : je le remerciai très-humblement de l'honneur qu'il nous faiſoit , de ſe vouloir mêler de nos affaires ; que ſi j'avois oſé ,

DE MONTPENSIER. 5

je l'aurois supplié de faire ce qu'il faisoit à présent , qu'il y avoit long-tems que j'avois ce dessein , que le respect m'en avoit retenue. Je lui dis du mieux que je pus , & renvoyai Aubeville. Je rêvai fort à ce que j'avois à faire là-dessus , & pris mes résolutions toute seule : je n'avois personne de qui prendre conseil. J'envoyai un Courier à Paris querir M. le Comte de Bethune ; je pensois que regler nos affaires de la maniere que Monsieur le vouloit , il ne m'en fauroit point de gré , qu'il auroit mon bien , & me persécuteroit encore , qu'il valoit mieux faire les affaires de façon que cela me réconciliât avec lui , & que je pusse avoir du repos. Je gardai le lit , & fis semblant d'être malade , afin que si Monsieur m'envoyoit dire de m'en retourner , j'eusse un prétexte pour demeurer. J'envoyai à Blois pour lui dire que j'aurois obéi à ses ordres , sans que je me trouvois mal. Celui que j'y envoyai , trouva un Enseigne de ses gardes avec de ses Gardes à Cleri , qui avoit ordre si j'y passois , de m'arrêter & de me conduire à Saint Fargeau. Il alla à Blois ; S. A. R. ne le voulut point voir. Je fus cinq ou six jours à Châteauneuf devant

la Semaine Sainte. Monsieur arriva à Orléans le Mercredi Saint au soir. Lorsqu'il arriva , on lui dit que mon Maréchal des logis y étoit. Il y étoit allé pour ses affaires particulières ; cela fit croire à S. A. R. qu'il y étoit allé pour faire mes logemens. Le voilà dans une furie & dans un transport violent ; de sorte qu'il ne savoit ce qu'il disoit. Il commanda à un Lieutenant de ses Gardes de me venir trouver , pour me dire que si je pensois aller à Orléans , il m'en feroit fermer les portes. Ce Lieutenant arriva à Châteauneuf comme je soupois , si hors de lui le pauvre garçon , de l'état où il avoit vû son Maître , qu'il ne put quasi parler. Je lui dis que Monsieur se pouvoit rassurer ; que je ne songeois en aucune façon à aller à Orléans , puisque cela ne lui étoit pas agréable , que quelque indisposition , comme je lui avois mandé , m'avoit fait rester à Châteauneuf ; & que de plus j'y étois demeurée pour gagner le Jubilé qui ne devoit pas être si-tôt à Saint Fargeau.

Le Jeudi Saint , comme je m'habillois , on me dit que l'Ordinaire du Roi étoit-là. Je le fis entrer , il me donna une lettre de Sa Majesté , par laquelle elle m'ordonnoit

DE MONTPENSIER. 7

de dire au Sieur d'Aubeville tout ce qui étoit nécessaire pour informer M. le Chancelier de mon affaire. Je fis réponse à S. M. que je n'avois jamais souhaité d'avoir de l'habileté & de savoir bien mes affaires , comme je faisois présentement pour les dire à Aubeville ; que je n'avois maintenant personne à mon service qui fût informé de l'affaire dont il étoit question ; que les gens de Monsieur m'avoient ôté tous mes papiers , que je ne savois où ils étoient ; & mille soumissions & mille respects. Ensuite le Comte de Bethune arriva le soir fort tard. Il me conta comme il avoit été prendre congé de son Eminence , qui lui avoit témoigné être bien-aîsé que les affaires prissent le chemin de s'accommoder , & qu'il lui avoit parlé d'une manière fort obligeante pour moi ; qu'il lui avoit marqué que l'envoi de l'Ordinaire ne devoit point empêcher que nous ne nous accommodassions Monsieur & moi , & sans y avoir égard , puisque l'intention du Roi n'étoit que de nous voir bien ensemble. M. de Beaufort arriva le lendemain jour du grand Vendredi , & nous dit qu'il avoit vu Monsieur , lorsqu'il avoit passé à Orleans , qu'il ne lui avoit point témoigné être fâché.

de ce qu'il me venoit trouver. Ils demeurèrent tout le Vendredi à Châteauneuf, & le Dimanche ils firent leur Jubilé aussi-bien que moi, & après Vêpres nous nous enfermâmes M. de Beaufort, M. de Bethune, & moi, pour voir ce qu'ils diroient à Monsieur. Ils furent d'avis que je les chargeasse de deux écrits que le Comte de Bethune me dicta. Voici celui que tout le monde vit, l'autre étoit en pareils termes, il y avoit peu de difference; cela ne servit de rien, je n'en ai pas eu grand soin, il s'est égaré.

M. le Duc de Beaufort & M. le Comte de Bethune sont chargés de moi de demander à Monsieur pour le bien de mes affaires & ma satisfaction particuliere tous les Articles dont je me suis expliquée avec eux, & qu'eux-mêmes ont trouvé si justes & si raisonnables, que j'ose esperer, & me promets que par sa bonté paternelle il les estimera tels, d'autant plus que ce que j'en fais, est pour son contentement & l'avantage de sa Maison. Fait à Châteauneuf sur Loire ce jour de Pâques dix d'Avril 1656.

Anne-Marie-Louise d'Orleans,

DE MONTPENSIER. 2

Je jettai bien des larmes lorsque je fis cet écrit : le souvenir de tout ce que l'on a souffert pour une affaire que l'on croit finie, & qui l'auroit pû être sans tant de persécutions, afflige beaucoup. Je disois à ces Messieurs, qui m'auroit dit en 52 lorsque j'étois à Orleans, pour récompense de ce que par ordre de Monsieur j'ai empêché le Roi d'y entrer, dans quatre ans Monsieur y fera, il vous fera fermer les portes, & vous fera du pis qu'il pourra; on m'auroit donné un bon avis, alors j'eusse pû faire mon accommodement à la Cour, de maniere que je me ferois mise hors d'état d'être à jamais maltraitée ni de mon pere ni de personne, & peut-être me trouverois-je présentement en poste où ma protection lui auroit été utile. Tous ces souvenirs coupent la gorge : je serois trop heureuse de n'avoir point de mémoire. Ces Messieurs croyoient bien que ce que je disois étoit véritable, parce qu'ils en avoient une connoissance particuliere. Ils se mirent à pleurer avec moi de la misérable condition où Monsieur m'avoit mise, & du peu d'intention qu'il avoit de m'en procurer une meilleure : nonobstant tout cela, mon devoir me faisoit aller au-devant d'un ac-

TO *MEMOIRES*

commodement. Ils partirent le lendemain de Pâques dès la pointe du jour, & arrivèrent à Orleans où Monsieur étoit. Quoiqu'il les fût arrivez, il ne laissa pas de s'en aller à la promenade, pour montrer combien il négligeoit toutes les propositions qui lui venoient de ma part; le commencement étoit peu favorable. Le soir à son retour, on lui dit que ces Messieurs étoient venus; il témoigna avoir envie de les voir, ils vinrent, & lui parlerent, sans d'abord montrer l'écrit. Monsieur s'emporta, cria, & jetta feu & flâme contre moi comme il avoit accoutumé. Après le premier emportement, il revint, il ne souhaitoit rien avec tant de passion que d'être hors d'affaire avec moi, mais il vouloit que ce fût à sa mode. On lui montra l'écrit que j'avois donné, qui servoit comme de pouvoir à ces Messieurs. Après avoir bien crié & disputé, il dit que je voudrois voir ses Enfans à l'hôpital, que je les méprisois, que je croyois être plus grande Dame que mes sœurs; & que j'avois dit que ma mere étoit de la Maison de Bourbon, & avoit apporté quatre cens mille livres de rente en celle de mon pere, que ma belle-mere étoit de celle de Lorraine, & n'a-

DE MONTPENSIER. II

voit rien eu en mariage; sur cela Monsieur ne se pouvoit tenir. Après avoir tout dit, il cria un peu sur Champigni. Ces Messieurs lui dirent qu'il ne falloit point parler de cette affaire, qu'elle étoit distraite de l'autre, qu'il falloit en finir une, & qu'après, lorsque nous serions bien ensemble, S. A. R. & moi solliciterions tous deux contre Monsieur de Richelieu. M. l'Evêque d'Orleans étoit présent à toutes ces conférences, où Madame fit merveille, à ce qu'ils me dirent. S. A. R. apella M. de Choisy son Chancelier, & lui ordonna de s'assembler avec les Gens que M. le Comte de Bethune lui meneroit pour conclure cette affaire: il sortit, & publia cela tout haut avec grande joie. Ces Messieurs firent leurs instances pour l'obliger à me voir, il ne le voulut pas; il disoit, je m'en vais à Bourbon, le tems me presse, je n'ai pas seulement le loisir d'aller à la Cour, c'est pourquoi je ne puis retarder; au retour nos affaires seront finies, je repasserai à Saint Fargeau, si ma fille le veut. Le retardement à me voir ne parut pas tendre pour moi; il ne me surprit pas beaucoup, je n'avois jamais été gâtée de trop de tendresse de sa part. Quantité de ses

gens me vinrent voir : cela me parut des effets de réconciliation. Ces Messieurs me conterent tout ce qu'ils avoient fait , & dont j'ai dit la substance. S. A. R. coucha à Sully à trois lieues de moi , la riviere entre deux , il n'en passa qu'à un quart de lieue. Ces Messieurs envoyerent le soir Saint Hilaire , homme de qualité , attaché à Messieurs de Beaufort & de Bethune , pour prier S. A. R. de trouver bon que j'allasse le lendemain matin à Sully le voir , ce qu'il n'eut pas agréable. S. A. R. m'avoit écrit une lettre fort douce par ces Messieurs , & elle est demeurée entre les mains de M. le Comte de Bethune , qui fait grand cas des manuscrits. Depuis ce tems-là Saint Hilaire s'est attaché à mon service , & à la priere de ces Messieurs je lui ai donné une pension ; c'est par eux que je l'ai connu. J'envoiai Colombier à Cône faire des complimens à S. A. R. Je lui écrivis ; elle me fit réponse , & me manda qu'elle avoit grande impatience d'être de retour pour me voir.

Avant que de passer plus avant , il est bon de mettre ici quelques particularitez assez considérables pour moi , que j'avois oubliées en leur tems. Les disgrâces continuel-

DE MONTPENSIER. 13

les , & les chagrins qu'elles causent , sont capables de diminuer la mémoire , quelque bonne qu'elle soit , bien que pour l'ordinaire on n'en ait que trop pour se souvenir de ce qui est désagréable. Au fort de mes affaires avec S. A. R. & un peu avant notre rupture entiere , on envoya des Troupes en quartier d'hiver dans ma Souveraineté de Dombes , ce qui ne s'est jamais fait. J'en écrivis à la Cour , je suppliai S. A. R. de joindre ses prieres aux miennes , elles n'eurent aucun effet ; on y mit le Régiment de Canillac le Borgne , & celui de son fils le Comte du Pont-Château. Ce sont des personnes de qualité , & dont je connoissois quelques-uns. Je crus que leur procedé seroit égal à leur condition , & qu'ils connoïtroient le respect qu'ils me devoient : au lieu de cela , il n'y a ni pillerie ni volerie qu'ils ne fissent ; & quand on leur disoit ce que j'étois , le fils de Canillac (le Pere n'y étoit pas) répondoit , je vais tous les ans à la guerre , je serai tué avant que Mademoiselle vienne à la Cour. Après avoir reçu l'ordre du Roi pour loger , & avoir marché à une lieue hors de mon pays , ils vinrent assiéger une Ville ; lors mes sujets prirent

les armes , & leur coururent sus , comme sur des gens sans aveu : ils en prirent de prisonniers à qui le Parlement de Dombes fit le procès , & les condamna à la mort. Mes sujets furent assez mal habiles pour ne les pas exécuter sur le champ , ils m'envoyèrent demander comment ils en useroient. Celui qui avoit été condamné , étoit un Officier , natif de Moulins. M. de Longueville , qui y étoit pour lors , m'écrivit , & me demanda sa grace ; je la lui accordai. Je pense qu'en cela elle me fit plaisir , en l'état où étoient les affaires ; si on eût exécuté l'Officier , après m'avoir accordé sa grace, cela eût cabré la Cour. Au moins par cet expédient la dignité de ma Souveraineté & des Arrêts de mon Parlement étoit sauvée : en conséquence de la grace que j'accordai , on élargit l'Officier condamné , & quelques Cavaliers aussi prisonniers.

Il se rencontra dans tous ces défordres un Garde de M. l'Archevêque de Lyon , lequel étoit aussi Lieutenant de Roi en la Province de Lyonnois , que l'on arrêta. M. l'Archevêque de Lyon , sans avoir envie de demander son Garde , ni faire de plaintes

DE MONTPENSIER. 15

qu'on l'avoit arrêté , envoya à l'instant querir deux Conseillers du Parlement de Dombes , qui l'allerent trouver ; ils croyoient qu'il avoit affaire d'eux , il les envoya à l'instant prisonniers dans le Château de Pierre Encise , & puis il fit savoir à la Compagnie que c'étoit pour représailles de son Garde : ils n'y furent que vingt-quatre heures , & le tems ne fait rien en cela. J'avoue que lorsque je l'appris j'en fus fort en colere , & j'écrivis une lettre à l'Archevêque , par laquelle il put reconnoître mon ressentiment. L'année suivante on y mit encore des troupes , composées de plus honnêtes gens , que n'étoient celles de l'année précédente , c'étoit le Régiment du Chevalier d'Annecy, une Compagnie du Prince Maurice de Savoye , & le Régiment de Givry. Ils envoyèrent à S. Fargeau , savoir si j'avois agréable qu'ils suivissent les ordres du Roi , & qu'ils aimeroient mieux laisser périr leur Régiment que de loger chez moi : je les remerciai de leur civilité , & consentis qu'ils logeassent dans ma Souveraineté. Je ne pouvois pas faire autrement. Ils furent trois jours campés , pour attendre de mes nouvelles , pendant tout l'hyver ils ne voulurent toucher

qu'à ce qu'on a coutume de donner aux Troupes par ordre du Roi. Givry qui commandoit ces Troupes , écrivoit toutes les semaines à Préfontaine pour avoir mes ordres.

Il ne vouloit rien prendre sans cela ; j'eus autant de sujet de me louer de ces Messieurs que j'en avois eu de me plaindre des autres. J'écrivis à S. A. R. aussi-tôt qu'ils y furent arrivez , que je men allois à Dombes pour empêcher que l'on n'y fît les mêmes désordres que l'année précédente , pour voir ce qu'il me répondroit , je n'en avois aucun dessein. Il me manda que je me gardasse bien de le faire , que l'on en feroit un mystere à la Cour. Il en fut tout-à-fait en peine ; ce qui me réjouit un peu.

Au retour de la Campagne , le Roi alla à Fontainebleau où l'on se divertissoit fort. Il continuoit à se plaire à la conversation de Mlle. de Manciny ; les Comédiens & les violons y étoient à ce que j'ai appris , & beaucoup de monde. Ces plaisirs furent interrompus par quelque indisposition qui survint à Sa Majesté ; ce qui obligea à lui donner les eaux de Forges , dont l'usage ne lui fut pas bon , & lui donna la fièvre , & à la Reine beaucoup d'inquiétude , parce qu'elle

ne peut trouver les maladies du Roi petites, sa personne lui est très-chère: Monsieur son frere fut aussi un peu malade. J'envoyai apprendre l'état de leur santé. M. de Candale revint dans ce tems-là, il trouva Bartet à la Cour; cela lui déplut de le trouver en son chemin, il en fit des plaintes à M. le Cardinal, ce qui fut cause que Bartet l'évitait, & n'alloit plus chez le Roi, chez la Reine, & chez M. le Cardinal, lorsque M. de Candale y étoit, lequel ne se contenta pas de cela; il desiroit que Bartet fût exilé: on l'envoya à Corbeil, où il fut six mois. Il y en avoit qui disoient que c'étoit avoir une grande déférence pour M. de Candale, que d'éloigner un Officier du Roi des fonctions de sa charge pour lui avoir déplu, bien qu'il en eût souffert les outrages que M. de Candale lui avoit faits. D'autres trouvoient que l'on devoit bien cela à une personne de la qualité de M. de Candale qui se croyoit offensé. Chacun prenoit cela selon sa passion, & l'amitié ou la haine que l'on avoit pour l'un & pour l'autre. Tout ce qui se passe dans le monde se regarde plutôt par là, que par la justice, tant il y en a peu.

Le Duc de Mantoue vint à la Cour cet

hyver-là ; il m'envoya faire un compliment. Celui de Modene y étoit l'hyver précédent, qui ne m'avoit point envoyé visiter. La niece de M. le Cardinal , Mlle. de Martinozi , sœur de la Princeſſe de Conti , fut mariée à Compiègne cette année-là avec le Prince de Modene ; le Prince Eugene , fils de la Princeſſe Thomas de Savoye , l'épouſa pour lui. M. le Comte de Noailles & ſa femme l'allèrent mener à Modene ; ils ne virent ni la Cour de ce pays-là , ni Modene : le Prince Almeric , ſecond fils de M. de Modene , vint querir la Princeſſe à l'entrée de ſes Etats , qui ne ſont pas de fort grande étendue. M. & Me. de Noailles crurent que le Duc de Modene n'auroit pas envie qu'ils viſſent le peu de magnificence que l'on feroit en cette occaſion. Me. Martinozi y étoit avec ſa fille , qui n'eſt pas revenue en France depuis. Me. de Noailles ramena encore avec elle la petite niece de M. le Cardinal , nommée Marianne , & ſon petit neveu nommé Alfonſe. Me. de Manciny , ſon fils , Marie & Hortenſe ſes filles , étoient venues avec Me. de Martinozi & ſa fille , qui eſt Me. de Modene. Le Prince Thomas de Savoye mourut , & ſon ſecond fils auſſi ,

DE MONTPENSIER. 19

dont Me. la Princesse de Carignan fut fort affligée. Je lui écrivis en Piémont où elle étoit allée en grande diligence , sur l'avis qu'elle reçut de la maladie de son mari.

Lorsque le Comte de Bethune partit de Châteauneuf, je lui voulus donner une procuration ; il me dit que rien ne me pressoit, & que je la lui enverrois de Saint Fargeau. Elle contenoit les différends mus & à mouvoir pour le compte de tutelle , & je réservois l'affaire de Champigny , dont l'action m'étoit restée libre par la transaction. M. le Comte de Bethune s'assembla plusieurs fois avec les gens de mon pere , & des Avocats tant des miens ordinaires , que d'autres. On attendoit à tout moment la procuration de S. A. R. M. de Choisy lui dépêcha pour l'avoir , elle ne vint point au lieu , il écrivit une lettre à M. de Choisy qui n'étoit point écrite de sa main ; il l'avoit seulement signée , & sûrement il ne l'avoit pas lue. Elle étoit , comme on le pourra voir par la suite , plutôt pour établir le droit de M. de Richelieu contre S. A. R. que pour autre fin , quoique par la même lettre , il fût bien aisé de me dauber , & mes gens aussi. Pendant qu'on travailloit à cet accommodement

ment qui eut si bon effet, S. A. R. retourna de Bourbon, & ne passa pas par le même chemin, par lequel il étoit allé: ainsi je ne fis point de tentative pour avoir l'honneur de le voir. Le Comte de Bethune me manda que tout étoit rompu, j'en eus beaucoup de déplaisir. Les Comtesses de Fiesque & de Frontenac n'en firent point paroître, au contraire par tous leurs discours elles laissoient juger qu'elles étoient bien aises de la défunion de S. A. R. & de moi. Le Comte de Bethune m'envoya la copie de la Lettre que voici.

Lettre de Son Altesse Royale à M. de Choisy son Chancelier.

M. DE CHOISY,

Après avoir vû dans le projet de transaction qui m'a été présenté par le sieur de Macerany Secrétaire de mes Commandemens, qu'on a inseré une clause touchant le procès de Champigny, bien qu'il m'eût été fait instance à ce qu'il n'en fût plus parlé, & que j'y eusse consenti, parce que cela est inutile & superflu, à cause que selon les propositions qui en avoient

DE MONTPENSIER. 21

été faites de la part de mon Cousin le Duc de Richelieu , cette affaire se pouvoit accommoder à son égard , s'il laisse à ma Fille le patronage de la Sainte Chapelle de Champigny , qui est la sépulture de ses Ancêtres du côté maternel ; & la Collation aux Bénéfices de ladite Chapelle sa vie durant. Il étoit vrai-semblable que ma fille agréoit cette proposition , pour se libérer de la perte qu'elle fait par la rupture de cet échange , s'il n'y a quelque autre raison qui l'ait engagée à la désirer que celle-là , d'avoir en sa possession ladite sépulture de ses Ancêtres. A l'égard de ce qui me touche , pour le retour de garantie qui a été donné par Arrêt du Parlement à mondit Cousin contre moi , je m'en tenois assez à couvert & assuré par l'action que j'ai intentée au Conseil du Roi mon Seigneur & neveu, en cassation dudit Arrêt qui ne peut pas se soutenir en ce fait-là particulier, où que mondit Cousin le Duc de Richelieu profite de 11000 de rentes en fonds de terre par la rupture dudit échange , & qu'il acquiert la mouvance de Champigny , à cause de l'Isle Bouchard dont cette terre relève , & que la justice & l'équité veulent qu'il soit bien plutôt chargé de faire rétablir le bâtiment de Champigny dont la démolition avoit été stipulée par feu mon Cousin

le Cardinal de Richelieu , comme une condition préalable audit échange. Je n'ai agi en cela que comme un tuteur qui a fait la condition de sa mineure très-avantageuse ; outre cela quand même je n'aurois pas été assuré d'être déchargé du recours de la garantie , je me souviens bien de la parole qui m'a été donnée par l'Evêque d'Orleans de la part de ma fille , lorsqu'elle me fit dire qu'elle desiroit faire rompre ledit échange , qu'il ne m'en couteroit rien : de sorte qu'une innovation si opiniâtre au contraire de ce que l'on étoit convenu , m'a vérifié les avis qui m'avoient été donnez , que les gens que j'ai exclus du service de ma fille avoient fait que cette clause fût inserée dans la transaction pour fomentier la division qu'ils ont causée , & laisser un sujet de nouvelles brouilleries. Ils ont eugagé ma fille à se dédire de la parole qu'elle m'a fait donner , & pour parvenir à ce mauvais effet , & en persuader ma fille , ils avoient empêché plus de trois semaines entieres que le Comte de Bethune n'eût sa procuration qu'il croyoit avoir avant que de partir pour Châteauneuf , où étoit lors ma fille. La sincerité avec laquelle il agissoit , fut reconnue par l'artifice de ces gens-là , qui trompoient en cette occasion pour la seconde fois dans la même affaire.

DE MONTPENSIER. 23

Et comme lesdites gens n'en sont pas demeurez là, & qu'ils se sont confiés à quelques personnes qui ne leur ont pas gardé le secret, j'ai su les conseils qu'ils ont donnez à ma fille, tant à l'égard des précautions qu'elle avoit prises contre tous les actes qu'elle passeroit ci-après, de la maniere qu'elle en devoit user, pour satisfaire en quelque façon à la déclaration qu'elle avoit faite, & demeurer néanmoins toujours dans ses premiers sentimens; & que l'un d'eux s'est vanté aux mêmes personnes d'avoir donné avis des réponses que ma fille avoit à faire en cas qu'on lui proposât pour exemple l'indemnité qu'elle donna à Me. de Guise ma belle-mere sur le même sujet, pour l'avertir d'en user ainsi à mon égard, & de satisfaire à la parole qu'elle m'avoit donnée par le sieur Evêque d'Orleans. Joint aussi plusieurs particularités importantes, dont j'ai eu des avis certains, & sur lesquelles je ne veux pas m'expliquer à présent, & qui me font connoître très-clairement les desseins qu'ont lesdites gens d'entretenir la division entre ma fille & moi, pour se rendre necessaires à notre réconciliation, & par ce moyen trouver leur rétablissement près d'elle, auquel je déclarai à Orleans ne vouloir

jamais consentir : de sorte que je connois la mauvaise foi dont on continue d'user à mon endroit par la suggestion & les artifices de ces gens. J'ai jugé qu'il étoit inutile de faire une transaction sur un chef, & d'en laisser un autre qui donneroit sujet à quelque nouveau démêlé entre nous, & que celui que causeroit l'affaire de Champigny seroit d'autant plus capable de nous alterer, qu'il n'y a aucune apparence de croire que ma fille seroit portée elle-même à me faire une telle vexation que celle qui lui a été conseillée par ses gens, & de perdre 11000 liv. de rente en fonds de terre de son aveu même, & de devenir vassal de mon cousin le Duc de Richelieu, pour me faire compter de l'argent, au lieu de me savoir gré de cet échange si avantageux que j'avois fait pour elle. Et aussi pour ôter ausd. gens tous les moyens dont ils prétendent se servir pour effectuer leurs mauvaises intentions & entretenir notre division jusqu'à ce que leurs intérêts s'y rencontrarent ; je me suis confirmé dans la résolution que j'ai toujours eu de faire terminer tous les differends en même-tems, sans qu'il m'en puisse rester aucun avec ma fille, ni qu'il soit au pouvoir de ces gens-là de trouver aucun moyen

DE MONTPENSIER. 25

En faire naître à l'avenir sur quelque sujet que ce puisse être. Et puisque par leur instigation ma fille veut poursuivre le cours de cette affaire de Champigny, sans même s'expliquer sur la parole qu'elle a donnée à M. l'Evêque d'Orleans, ni sur ledit recours de garantie, en la décharge duquel consiste le seul intérêt que j'y prens; j'ai jugé qu'il vaut mieux différer la transaction jusqu'à ce que l'action que j'ai au Conseil de Sa Majesté en cassation dudit Arrêt du Parlement, ait été jugée. Si l'échange est maintenu, & que je sois déchargé du recours de garantie, l'affaire sera entièrement vidée à mon égard, & si j'en suis chargé, ce sera lors à ma fille à s'expliquer sur la parole qu'elle a donnée au sieur Evêque d'Orleans: & lorsque je pourrai juger de la sincérité des intentions de ma fille dans cette réconciliation, & des véritables motifs qui l'ont portée à la desirer. Cependant, comme je suis bien résolu de ne perdre aucun tems en cette affaire, je vous fais cette lettre pour vous dire de faire toutes les diligences possibles pour la faire juger au Conseil. Vous m'avez déjà donné en tant de rencontres des preuves de votre zèle & de votre soin pour mes intérêts, que je me repose entièrement sur celui que vous prendrez pour

*la faire à la satisfaction, M. de Choisy, de
votre bon ami,*

GASTON.

De Blois ce 25
de Juin 1656.

Je me trouvai fort offensé de la quantité d'articles qui étoient dans cette Lettre, & comme c'étoit une maniere de Manifeste que l'on vouloit faire courir contre moi, je jugeai à propos d'en écrire une au Comte de Bethune qui y répondroit de point en point. Je lui mandai que je le priois de la montrer. Je pense qu'il ne le fit pas, de peur de fâcher S. A. R. qui, au lieu de chercher à s'éclaircir de tout ce qu'on lui disoit, fuyoit tout ce qui pouvoit être à mon avantage, & qui auroit pû lui donner de la satisfaction de moi. J'ai crû devoir mettre ici ma Lettre.

Lettre à M. le Comte de Béthune,
écrite à S. Fargeau le 4 de Juillet
1656. par Mademoiselle.

J'Ai lû avec attention & sans aucun plaisir
la lettre que Goulas a écrite à M. de Choisy
sous le nom de Monsieur. Ce n'est pas pour en

DE MONTPENSIER. 27

dire mon sentiment plus librement que je me le persuade , c'est parce que je crois que c'est la vérité. Monsieur , avec autant d'esprit qu'il a , & avec la maniere dont il écrit aussi-bien qu'il fait , cette lettre ne peut être de lui , & je jurerois qu'il y a dedans mille circonstances qu'il n'a jamais sçûes que dans le moment qu'on la lui a lûe , & encore je doute qu'il l'ait écoutée toute entiere. Il faut bien du tems pour faire un aussi long écrit , & S. A. R. ne donne guere son attention à de telles affaires. Cette lettre n'est ni divertissante par son sujet , ni éloquente par son stile & ses belles expressions : ainsi je suis toute persuadée que S. A. R. n'aura pas contraint son naturel inquiet pour ce sujet si peu digne de son application. Elle commence par la proposition que M. le Duc de Richelieu m'a fait faire , de me laisser ma vie durant le Patronage de la Ste. Chapelle de Champigny : c'est de quoi je n'ai jamais entendu parler , cela ne me paroît pas suffire pour réparer le tort que je prétends avoir été fait à la mémoire de mes Prédecesseurs , lorsqu'on a ruiné leur maison. Je dis mes Prédecesseurs du côté de ma mere , comme le marque la lettre , que je ne dois pas désavouer par la naissance , non plus que par les avantages que j'en ai , puisqu'ils sont Bourbon aussi :

bien que les autres. Je prétends le rétablissement de tout comme il étoit, & c'est ce qui peut ici me satisfaire, & non pas me contenter d'une partie du préjudice que je puisse recevoir du revenu. Je suis assez grande Dame, & ces Messieurs qui gissent à Champigny m'ont assez laissé de bien pour en pouvoir sacrifier à mon devoir, & pour faire mon plaisir de ce qui a fait le leur tant qu'ils ont vécu, puisque Champigny étoit leur principale demeure.

Quant à ce qui relève de M. le Duc de Richelieu par quelques acquisitions qu'avoit faites M. le Cardinal de ce nom, c'est une affaire qui m'importe si peu, que je ne m'en étois pas informée. Il me semble que de la qualité dont je suis, personne ne s'avisera de me venir disputer quelque droit dans mon village, & que je passerai devant bien des gens comme je faisois à la Cour. Je ne dis rien de l'espérance que S. A. R. a sur un Arrêt du Conseil, je souhaite avec passion qu'elle gagne son procès contre M. de Richelieu. Il est à craindre que la fin de l'affaire n'aille comme le commencement, & que S. A. R. ne soit aussi mal servie, puisque ce sont les mêmes gens qui s'en sont mêlez, & qui agissent par le même principe de leurs intérêts.

DE MONTPENSIER. 29

Quand S. A. R. auroit désiré de chercher mon avantage dans l'échange de Champigny contre Bois-le-Vicomte, ce qu'elle ne pensa point alors très-assurément, il seroit difficile de le faire croire; M. le Cardinal de Richelieu & lui étoient trop mal ensemble. Ainsi je pense qu'il est permis de le dire, on aura de la peine à se persuader que M. le Cardinal de Richelieu chercha l'avantage de Monsieur ni de personne qui eût l'honneur de lui appartenir. La conjoncture du tems, de la prison & de la mort de Puy-laurens dans laquelle cet échange fut fait, & l'éloignement de Monsieur de la Cour, montrent assez que la raison qui le lui fit faire fut la force à laquelle il n'étoit pas en état de résister; & même, si M. le Cardinal de Richelieu eût vécu, il vouloit avoir le Duché de Châtelerault, à ce que me dit Monsieur peu après sa mort; & lorsqu'il me le dit, il ajouta, il l'eût bien voulu faire comme de Champigny, nous n'étions pas les plus forts. Après cela on pourroit se passer de me vouloir faire croire que l'on ne s'étoit avisé de faire cet échange que pour mon avantage; on devoit y ajouter que M. le Cardinal ne le vouloit pas, & que Monsieur par ses instantes prières & par le crédit qu'il

avoit auprès lui , avoit obtenu de lui cette grâce , & que M. le Cardinal avoit été bien aise de se conserver les bonnes grâces de Monsieur par ce bienfait , cela se croiroit comme le reste. Goulas auroit pû mettre l'obligation que je lui ai , pendant qu'il a gouverné mon bien , de l'avoir bien conservé & augmenté des acquisitions que l'on a faites de l'argent de quantité de bois que l'on a coupés , & de tous les autres bons ménages que l'on a fait dans mon bien pendant ma minorité , dont je tire des profits admirables présentement : j'en ai aussi la reconnaissance que je dois. S'il se fût avisé de me Procurer beaucoup d'avantages comme celui de Champigny , il l'eût fait , mais M. le Cardinal mourut trop tôt ; il ne l'a pû faire en des effets semblables , parce qu'il n'avoit plus de maison à faire démolir. On voit qu'il fait ce qu'il peut auprès de Monsieur pour me servir , & maintenir ce qu'il a si bien fait par le passé. Je suis assez surprise de la parole que l'on dit que j'ai donnée à M. l'Evêque d'Orleans. Je lui en ai beaucoup dit , je l'ai vû souvent , & même pour le service de Monsieur pendant que j'étois à Orleans en 1652. Je n'ai cependant aucune connoissance ni souvenir de lui en avoir donné

aucune. Je n'avois garde de rien offrir à Monsieur pour faire sa sûreté dans cette affaire; les Tuteurs qui n'ont pas le pouvoir d'agir ne font rien contre eux, non plus que contre les autres; & comme S. A. R. ne savoit pas, non plus que moi, que Goulas l'eût engagée en son propre & privé nom, puisque ç'avoit été à son insçu & contre son ordre, elle ne se seroit pas avisée de se précautionner contre une affaire qu'elle ne savoit pas, pour que l'on dît que S. A. R. vous assura, lorsque l'on étoit à Orleans, que je consentois à quelques circonstances touchant Champigny. Vous les sçavez mieux que moi, & pouvez sur cela répondre à ceux qui vous en demanderont des nouvelles, comme aussi des deux affaires dans lesquelles les gens que Monsieur a ôtés de mon service, vous ont surpris. Pour moi je puis répondre qu'ils ne m'ont jamais donné des conseils qui pussent déplaire à Monsieur, & que s'ils avoient été si mal avisés pour cela, ils m'auroient déplû, & je ne les aurois pas gardés à mon service un moment. Il vous souviendra que je vous ai envoyé ma procuration peu de jours après avoir été de retour ici de Châteauneuf; il me semble qu'il est assez inutile de m'en reprocher le retardement, puisque ce n'est pas faute d'avoir donné tout pouvoir que

L'affaire a manqué. Je suis bien malheureuse que Monsieur explique mal l'intention avec laquelle je me voulois accommoder, elle étoit très bonne & je vous en ai parlé avec toute la sincérité possible. Je connoissois la vôtre, ainsi vous me pouvez servir de témoin, & je ne pense pas que la probité si connue de Goulas soit capable de décrier la vôtre : ni d'empêcher d'ajouter foi à ce que vous direz de moi. Pour les précautions que l'on dit que j'ai prises, les gens de Monsieur ont une conduite qui m'ôte la peine de me servir d'aucune, ce sont eux qui en prennent pour moi. J'ai bien oui parler d'une indemnité que l'on a trouvée dans les papiers de Madame de Guise ma grand'mere, que feu M. le Cardinal lui avoit donnée ; & je pense que c'est assez pour faire croire qu'elle ne m'en a pas demandé. Si les gens de Mr. avoient été aussi habiles qu'elle, ils en auroient autant tiré ; toutefois comme M. le Cardinal ne faisoit cela que pour mon avantage, l'on n'avoit garde de songer que je ne fusse pas d'humeur à le trouver bon, & 4000. de rente sont une somme si considérable, que l'on n'a pas pû croire que les manes des gens, qui m'ont laissé trois cens mille livres de rente, m'eussent été plus chères que la conservation de cette rente. J'ou-

bliois

DE MONTPENSIER. 33

blois de vous dire que , lorsque j'eus envie de retirer Champigny, je ne priai point M. l'Evêque d'Orleans d'en parler à Monsieur, je lui en parlai moi-même ; il l'eut très-agréable, & même il me dit qu'il avoit toujours bien crû que je le retirerois , que l'on ne pouvoit préjudicier aux droits des Mineurs , & il me témoigna approuver le respect que je rendois à Messieurs de Montpensier. Il ne se souvint pas alors d'alléguer l'avantage de cet échange , ni de me conseiller de le tenir. Je crois que c'est qu'il ne savoit pas l'un & l'autre, qui avoient été faits contre son gré : il étoit bien-aise de voir qu'avec justice & raison il fut obligé d'agir d'une manière qui le vangeoit d'un homme qui lui en avoit bien fait d'autres pendant sa vie. Depuis de tems en tems il me mandoit des nouvelles de mon procès ; & ce qui prouve assez que mon droit est bon, c'est que dans la transaction que fit Madame de Guise l'année passée , qui au sçû de tout le monde ne m'étoit point avantageuse , bien au contraire , l'action de Champigny m'étoit laissée libre , & vous étiez dans le cabinet de Monsieur , & Messieurs de Beaufort & de Beloi , lorsque je lui demandai quelques jours après que l'on eut signé la transaction, s'il n'auroit pas agréable que je suivisse le jugement.

de cette affaire: il me le permet, sans me parler de ce que la lettre me fait avoir dit à M. l'E-
vêque d'Orleans. Il me semble qu'il eût été bien
à propos de m'en parler dans ce moment. Quand
S. A. R. auroit eu cette parole de ma bouche,
& M. de Beaufort & vous pour témoins, cela
auroit valu plus que tout les actes du monde.
Comme je n'ai dit cela à S. A. R. que depuis, il
eût été difficile qu'elle m'en eût parlé alors.
Enfin la lettre de Goulas n'est fondée que sur
des circonstances dont personne n'a de connois-
sance que lui, des intentions venues après les af-
faires faites, des avantages qui ne se trouvent
point pour les gens à qui il en veut procurer.
Pour l'épreuve de ma bonne volonté, j'ose dire
en avoir donné des marques essentielles à Mon-
sieur, qui me coûtent assez cher, puisqu'elles
me privent du repos, de biens & de plaisirs.
Croyez-moi, ce n'en est pas un de passer quatre
ans à S. Fargeau. Si tout cela n'est compté pour
rien, je dois craindre avec raison que tout
ce que je pourrois faire sur Champigny,
ne seroit pas compté: c'est pourquoi je n'ai
rien à dire, sinon qu'à une Demoiselle qui est
Bourbon de tous les côtés, c'est assez dire,
& qui avec cela a du naturel; la douceur & la
tendresse la gagnent plus que les rigueurs; il

DE MONTPENSIER. 35

faut que les unes soient de durée aussi-bien que les autres, sans pouvoir par le bien réparer le mal que l'on a souffert. Les vexations que j'ai faites à Son Altesse Royale ne sont pas grandes; c'est pourquoi je n'ai que faire de m'en justifier; & celles que l'on m'a faites sont si publiques, qu'il seroit inutile que j'en fisse des plaintes, puisque tout le monde en a fait pour moi.

Cette lettre est bien longue, je ne sais quand je vous verrai: j'ai été bien aise de vous faire souvenir de toutes les circonstances dont parle la lettre de Goulas, comme il lui plaît, & que j'explique comme elles sont, afin que vous ayez lieu d'exercer envers moi la générosité avec laquelle vous en usez envers vos amis, pour les défendre quand on les accuse injustement.

Madame la Duchesse de Savoye fut malade à l'extrémité, on lui envoya même un Médecin de la Cour. S. A. R. disoit souvent que je ne songeois point à me marier, & que je ne témoignois pas un grand desir d'épouser le Duc de Savoye, que je savois qu'il marquoit pour moi la plus grande passion du monde. Il est vrai que de tous côtés cela m'étoit rapporté. Son Altesse Royale ajoutoit que je n'avois dans la tête que des

deffeins chimériques pour le mariage, & qui ne pouvoient réuffir. Je répondois à ceux qui m'en parloient, je fuis d'une qualité que je ne puis me marier fans que la Cour y travaille ; pour qu'elle prenne ce foin, il faudroit que S. A. R. y fût mieux qu'elle n'y eft. Quoique fon accommodement fût fait, il n'avoit point été encore à la Cour ; de plus, quelque paffion que Monsieur de Savoye témoigne pour cela, il ne fait aucune démarche fur ce fujet, & je ne fuis pas d'une maniere que la Cour, quand j'y ferois bien, m'offrir. Il ne me convient en façon du monde de m'offrir moi-même, ni de faire aucune avance, & ce feroit en faire que de témoigner le defirer, outre que cela feroit inutile. Madame de Savoye témoigne la dernière frayeur de voir fon fils marié avec une perfonne capable d'agir, dans la crainte qu'elle ne fit connoître à fon fils qu'il eft en âge d'agir & de gouverner fes Etats, & non pas de dire, plaît-il maître, depuis le matin jufqu'au foir. Dans cette extrémité où elle fut, je fongeois, fi elle meurt, Monsieur aura contentement fûtement, M. de Savoye me fera demander, & bien que je n'euffe jamais témoigné trop de penchant pour ce

DE MONTPENSIER. 37

parti, j'en aurois peut-être eu pour lors. Ce n'a jamais été par mépris, comme beaucoup ont crû : je sçai bien que dans une Maison où ont toujours été mariées les filles de France & d'Espagne, où ma tante est encore maintenant, cela seroit fort sot à moi de l'avoir pris de cet air-là : ce que j'entendois dire de l'humeur & de la conduite de ma tante & du peu d'amitié qu'elle témoignoit pour moi, ne me fit pas juger que je pûsse vivre fort heureuse avec elle. Le Médecin que la Cour y avoit envoyé, fit merveille, & la guérit, dont je fus aise, comme d'un événement indifférent, je n'avois fait aucun dessein ni sur sa mort ni sur sa vie.

Madame la Duchesse de Vantadour, qui s'en alloit à Bourbon, me vint comme elle passoit ; elle avoit avec elle Mesdemoiselles d'Harcourt qui sont ses parentes, lesquelles n'avoient point de mere, elles demeuroient avec elle. Melle. de Vandy m'avoit mandé qu'elles viendroient à S. Fargeau, qu'elles étoient de ses amies, & d'un mérite extraordinaire ; elle me supplioit d'avoir de la bonté pour elles, & qu'elle m'en auroit la dernière obligation. Ce sont des filles de qua-

lité & d'esprit, la cadette est assez jolie, elle l'étoit davantage avant qu'elle eût la petite vérole. Je les entretins fort, & sur-tout la cadette qui me plut extrêmement; nous parlâmes beaucoup de Mademoiselle de Vandy, elle me témoigna avoir bien de l'amitié pour elle & de la reconnoissance de la manière dont elle jugeoit que je la traitois à sa priere. Quoique l'on soit fort civil à tout le monde, on ne laisse pas de distinguer les personnes quand on veut les favoriser. Il me sembloit que Mademoiselle de Vandy avoit sujet de l'aimer; je la trouvois moi-même fort aimable. Madame la Duchesse de Vantadour eut une grande hâte de s'en aller; je fis tout mon possible pour l'obliger à séjourner un jour seulement, elle ne le voulut pas. La Comtesse de Fiesque, qui étoit amie de Mademoiselle d'Harcourt, fut fort aise qu'elles me plussent & qu'elles eussent envers moi le mérite d'être amies de Mademoiselle de Vandy; elle ne jugea pas que sa considération leur en acquît beaucoup, elle me proposa de dire à Madame de Vantadour de me les envoyer, qu'elles devoient venir à Langeron, qui n'est qu'à deux journées de S. Fargeau, où je leur en-

DE MONTPENSIER. 39

voyerois un carosse. Quoique ce ne fût pas le moyen de me faire agir , que de me faire des propositions par Madame de Fiesque , je ne laissai pas de faire celle-là ; cela donnoit trop dans mon sens , j'étois entêtée de Mademoiselle d'Aumale , j'en priai donc Madame de Vantadour qui en eut bien de la joye. Le soir je dis au Comte d'Escars qu'elles reviendroient , & qu'elles étoient de fort aimables personnes & sur-tout la cadette : il me dit , si j'osois gager avec vous qu'elles n'aurent pas été ici trois jours avec vous qu'elles vous déplairont au dernier point, je gagerois. Je lui demandai pourquoi ; il me dit , elles sont anciennes amies de Madame de Fiesque qui leur fera faire amitié avec Madame de Frontenac : elles sont toujours ensemble , & cela ne vous plaira pas : si vous vous en plaignez , au lieu d'entrer dans vos sentimens & dans les justes sujets que vous aurez de vous plaindre , elles tâcheront à les justifier , & c'est assez pour vous déplaire , & ne vous être pas agréable long-tems. Je lui dis , vous avez raison si cela se passe ainsi ; elles sont si amies de Vandy , que je ne puis croire qu'elle eût souhaité qu'elles vinssent ici , si elle ne les eût con-

nues d'humeur à en bien user avec moi.

Peu de jours après la Comtesse de Maure arriva à Saint Fargeau, où elle ne séjourna point, la saison d'aller aux eaux de Bourbon la pressoit. Mlle. de Vandy me remercia de la bonté que j'avois témoignée à Mlle. d'Harcourt à sa considération ; je lui dis comme elles m'avoient plu, & surtout la cadette, elle en eut bien de la joie. La Comtesse de Fiesque me dit, Mlle. de Vandy ne prendra point d'eaux, si vous la voulez retenir, Me. la Comtesse de Maure la reprendra à son retour. J'en fus fort aise, je la demandai à la Comtesse de Maure, qui me la laissa : on trouva plaisant, vû l'état où j'ai dit que la Comtesse de Fiesque étoit avec moi, & tout ce qui s'est passé depuis, que ce fut elle qui me fit toujours les propositions. Si on la connoissoit, on ne s'en étonneroit point : c'est une femme qui nous chante paille, & un moment après elle en est au désespoir, & vous dit rage de ceux qui lui ont fait faire. Mlle. de Vandy demeura à Saint Fargeau, je causois avec elle, je fus quelques jours sans lui conter mes griefs contre les Dames, elle me prévint, elles lui parlerent de mes affaires avec

DE MONTPENSIER. 41

avec Monsieur , lui dirent que j'avois le plus grand tort du monde , & s'emporterent fort sur ma mauvaise conduite , lui dirent que je n'avois pas voulu croire leurs bons avis & conseils , que je m'étois amusée à en prendre de gens incapables & mal habiles : elles nommerent Préfontaine , Nau , & ensuite elles en disoient le pis qu'elles pouvoient. Mlle. de Vandy fut assez étonnée de ce procédé ; & comme elle est fort sage , elle se retira doucement de leur conversation particuliere , & sans les dauber , trouva occasion de me faire connoître combien elle entroit dans mes sentimens , & me plaignoit de la persécution que je recevois de la part de S. A. R. & aussi de la domestique , & de voir tout le monde dans ma maison partagé ; en sorte que le parti le plus foible fût le mien. Elle s'y jetta , & s'attacha fort à parler à ceux à qui je témoignois de la confiance , comme au Comte d'Escars , à Colombier , l'Epinal , & à un autre homme du pays qui agissoit dans mes affaires à Saint Fargeau. Cela déplut assez à ces Dames : elles ne comprenoient pas comme on me pouvoit souffrir ; & sur les plaintes qu'elles firent de Mlle. de Vandy , Me. de Maure di-

soit d'une maniere fort plaisante , les Com-
tesses sont bonnes de croire que Mlle. de
Vandy soit partie tout exprès de Paris pour
s'en venir dire des injures à la Petite-fille
d'Henri le Grand dans sa maison : quand il
ne s'agiroit que de voir une Demoiselle de
ses amis avec qui on voudroit passer quel-
que tems , on auroit quelque complaisance
pour elle , à plus forte raison , pour une
grande Princeesse comme Mademoiselle ,
pour laquelle on est obligé d'en avoir.

Le Comte d'Escars dit un jour une chose
fort plaisante à la Comtesse de Fiesque. Il
étoit veu beaucoup de gens de qualité me
voir , & d'Escars leur avoit donné à souper
en son logis ; je pense qu'ils avoient un peu
bû ; ce qui n'est pas extraordinaire aux gens
qui ont été à la guerre : comme il entra dans
ma chambre , la Comtesse de Fiesque alla
pour l'entretenir , & esperoit qu'en l'état où
il étoit , il lui en diroit plus qu'elle ne vou-
droit , & que par ce moyen elle feroit quel-
que découverte. Comme il la vit appro-
cher , il lui dit , ma Cousine , n'esperez pas
savoir rien de moi , mon vin est plus fidele
que votre sang froid. Elle se mit à rire , &
ne s'en offensa pas , quoique ce fût une vé-

DE MONTPENSIER. 43

rité. Peu après l'arrivée de Mlle. de Vandy il vint des Comédiens à Saint Fargeau , qui y furent quinze jours ou trois semaines : la Marquise de Mesnil , qui en est voisine , & qui y venoit souvent , y arriva , il y vint encore beaucoup d'autres personnet ; de sorte qu'elle trouva ma Cour fort jolie , & que les Dames qui se plaignoient sans cesse de s'ennuyer , n'avoient pas raison. Il passa à S. Fargeau une certaine femme de Dombes qui y étoit déjà venue pour une affaire qu'elle avoit , & qui depuis avoit été à Paris , où elle s'étoit mariée avec un nommé Apremont qui étoit à la Comtesse de Fiesque. Elle dit à une de mes femmes qu'elle souhaitoit de m'entretenir en particulier : je la fis venir un soir dans mon cabinet , elle me dit , j'ai l'honneur d'être votre sujette , je suis au désespoir d'avoir épousé un homme qui a tant agi contre votre service , je tâcherai de le retirer de celui de la Comtesse Fiesque : j'ai cru être obligée de vous avertir de ce que je savois ; vous saurez donc , Mademoiselle , que mon Mari a pension de Monsieur votre Pere , qu'il écrit & reçoit tous les ordinaires des lettres de Blois , lesquelles il envoie à Me. la Comtesse de

Fiefque , que M. de Frontenac le vient voir quasi tous les jours , qu'il laisse son carosse au bout de la rue, & vient le manteau sur le nez , & quand ils parlent de vous , ils disent , elle n'est pas où elle pense , on la mettra bien à la raison. Je fus bien aise que quelqu'un lui entendît tenir ce discours ; le lendemain je l'envoyai querir , je fis cacher le Comte d'Escars , & lui fis redire ce qu'elle m'avoit dit le soir précédent ; de sorte qu'il l'entendit : elle me promit de tâcher d'attraper des lettres de Goulas à la Comtesse de Fiefque , & des siennes à Goulas , de détourner son mari de son service , & l'obliger à me dire tout ce qu'il avoit fait contre moi. La Comtesse de Fiefque me parut être inquiète de savoir ce qu'elle me disoit ; je ne comprends pas , disoit la Comtesse , ce que Mlle. d'Apremont vous peut tant dire. Je lui répondis , ce sont des avis qu'elle me donne sur mes affaires de Dombes.

Mlles. d'Harcourt me firent savoir qu'elles étoient à Langeron : je leur envoyai un carosse. Mlle. de Vandy en eut la plus grande joie du monde , & étoit dans une impatience

DE MONTPENSIER. 45

très-grande de leur arrivée. Lorsqu'elles arriverent , après m'avoir salué , elles allèrent à Madame de Frontenac avec un empressement nonpareil , & ne regarderent pas quasi Mademoiselle de Vandy : cela dura tout le soir. Je croyois que c'étoit qu'elles faisoient plus d'honneur à une personne qu'elles connoissoient moins , & que c'étoit une marque de la familiarité qu'elles avoient avec Mademoiselle de Vandy : comme je vis qu'elles continuoient deux ou trois jours , j'en fus assez surprise , je le dis à Mademoiselle de Vandy ; elle me répondit fort amiablement & avec une mine honteuse de leur conduite , que je ne voyois pas tout. Je m'en tins-là , & ne voulus pas pousser l'affaire plus loin. Comme je m'enfermois toutes les après-dînées pour écrire & travailler à mes affaires , chacun prenoit parti ; je croyois qu'elles alloient toutes ensemble , il me prit curiosité de savoir comment cela se passoit , j'allai dans la chambre de Mlle. de Vandy , je la trouvai toute seule : je lui demandai pourquoi elle n'étoit point avec les autres , elle me répondit qu'elles avoient affaire. Je lui dis , à ce

coup je parlerai , la premiere fois je n'osai rien dire , je commence à connoître que la mauvaïse compagnie gâte les gens , & que Mlles. d'Harcourt ont autant d'ingratitude pour vous que les autres ont pour moi. Deux jours après je m'en allai dans l'appartement de la Comtesse de Fiesque , où je trouvais ces Demoiselles avec elle , & Monsieur & Madame de Frontenac : je leur demandai où étoit Mademoiselle de Vandy , elles se regarderent , & me dirent qu'elles n'en favoient rien ; je m'adressai à Mlle. d'Aumale , & je lui dis , vous abandonnez vos anciennes amies pour de nouvelles , cela ne m'encourage pas trop à faire amitié avec vous ; elle ne répondit rien. Le soir elle pria Vandy , m'apella , & me tint de longs discours , dont je fus aussi peu satisfaite que de son procédé. Vandy étoit honteuse de la faute de la Cadette : Mlle. d'Harcourt qui étoit l'aînée prenoit plus de soin de m'entretenir , & me paroissoit meilleure fille ; l'autre se moquoit sans cesse de tout le monde , & souvent de moi. Me. de Frontenac & elle se mettoient à table l'une auprès de l'autre , & rioient continuellement. Il m'est arrivé quelquefois de demander

DE MONTPENSIER. 47

de quoi elles rioient , à cela elles redou-
bloient leurs ris. Ce procédé n'étoit pas
trop respectueux , & continua pendant leur
séjour à Saint Fargeau.

M. de Candale qui s'en alloit en Catalo-
gne , y vint me dire adieu. Comme il pas-
soit , il me parla du divertissement que l'on
avoit eu tout l'hyver à se masquer : l'envie
prit à tout ce que nous étions de prendre
cette mode , quoique ce ne fût pas la saison ;
nous nous déguisâmes , & comme nous al-
lions danser , il arriva un courier à la Com-
tesse de Fiesque , qui lui apporta la nouvelle
de la levée du Siege de Valenciennes , que
M. le Prince avoit attaqué les lignes ; de
fait on mit en déroute l'armée de M. le
Maréchal de la Ferté , lequel étoit prison-
nier , que beaucoup de personnes de qua-
lité étoient prisonnières ou mortes , & que
M. le Prince étoit entré dans Valenciennes
en triomphe. M. de Candale & moi nous
fumes fort embarrassés. Il me dit , si l'on va
dire à la Cour que nous avons dansé en
réjouissance de cette nouvelle , tout sera
perdu, il faut maintenir qu'elle n'est pas véri-
table : nous en usâmes ainsi ; pour moi j'en
étois fort aisé dans mon ame , c'étoit une

fort belle action pour M. le Prince , & qui l'accréditoit extrêmement parmi les Espagnols.

Le lendemain la confirmation en vint. L'Abbé Fouquet envoya un Courier à M. de Candale , & manda comment M. le Prince avoit attaqué le quartier du Maréchal de la Ferté , qui étoit prisonnier avec le Comte de Grandpré , d'Etrées , Moret , & quantité d'autres Officiers , le Marquis d'Etrées mort , dont on n'avoit point trouvé le corps ; qu'on avoit pris un bataillon de Gardes tout entier. Ce fut une grande affaire pour M. le Prince. On s'étonna de ce que M. de Turenne avoit été assez heureux de ne recevoir aucun échec ; la vérité est qu'il se retira promptement , pendant que le désordre se méloit dans le quartier de la Ferté : il dit qu'il ne l'avoit pû secourir à cause de quelques marais qui étoient entre le quartier de la Ferté & le sien. Ce fut un avantage pour le service du Roi , que d'avoir conservé une armée , pendant que l'autre fut défaite , & ce n'est pas une des moins belles retraites de M. de Turenne ; je ne sçai si c'est une des plus glorieuses.

La vie sédentaire que j'avois menée tout

l'hyver , & la grande attache que la nécessité m'avoit obligée d'avoir à mes affaires , n'avoit point servi à ma santé , que le chagrin avoit fort alterée. Je me résolus d'aller à Forges dans la crainte de tomber malade. Je jugeai que le changement d'air & les eaux répareroient tout le mal que tout ce que je viens de dire m'avoit pu causer. J'envoyai un valet de pied à Blois , & j'écrivis à Macerani , Secrétaire des commandemens de S. A. R. Je n'écrivois pas à elle pour lui demander la permission de faire ce voyage , que S. A. R. savoit bien m'être nécessaire , qu'il m'avoit été ordonné dès l'autre année de prendre les eaux de Forges. S. A. R. vit mon valet de pied , elle se mit en colere contre lui , & lui dit mille injures : ce garçon en eut si grande peur , qu'il s'en vint à la course : c'étoit un Basque qui ne parloit pas trop bien François. Il me dit , S. A. R. m'a parlé de transaction , que vous manquez de parole , qu'il me feroit jetter par les fenêtres. J'avoue que j'étois au désespoir que S. A. R. s'amusât à parler de nos affaires à des gens comme cela : il est vrai que je devois avoir souvent cette douleur , il ne passoit pas qui que ce fût à Blois à qui il

n'en parlât , & tous ceux à qui il en parloit me le venoient dire , & hauffoient les épaules , fort étonnez de voir les emportemens qu'il avoit contre moi. Il marquoit par là le grand defir qu'il avoit d'avoir mon bien , & les voyes qu'il prenoit pour y parvenir ; s'il me l'avoit demandé amiablement , je le lui aurois donné , comme je le lui avois offert , fans me tant tourmenter & persécuter.

Après le retour de mon valet de pied , je ne jugeai pas à propos par le rapport qu'il me fit , de renvoyer à Blois. C'étoit un devoir dont je m'étois acquittée ; il avoit été mal reçu , ce n'étoit pas ma faute , c'est pourquoi je résolus de partir. La Comtesse de Fiesque me proposa de mener Mlles. d'Harcourt à Forges ; je lui dis que je ne le pouvois pas , que mes carosses étoient remplis ; s'ils eussent été vuides , j'aurois pris une autre excuse , je ne les voulois pas mener. Mlle. de Vandy faisoit état de s'en retourner à Bourbon rejoindre Me. de Maure , & devoit partir avec Mlles. d'Harcourt ; son chemin étoit de passer à Langeron où elles alloient. Il se trouva que la calèche de Frontenac étoit trop petite , qu'il n'y pouvoit tenir que quatre personnes , & elles étoient

DE MONTPENSIER. 51

quatre fans elle : ainsi la nécessité ou plutôt le dessein voulut que Mlle. de Vandy vint à Forges , dont je fus bien aise , & dont je crois que celles qui me suivirent , & celles qui restèrent , furent fort fâchées. Je ne voulus point dire par quel chemin j'irois , quoique l'on me le demandât souvent , de peur de donner espérance aux Comtesses de Fiesque & de Frontenac de voir du monde : ce qu'elles desiroient avec empressement ; je disois que j'irois passer la riviere de Seine à Mante. J'entendis battre le tambour proche de mon logis , je vis des soldats en haye , cela me surprit ; je vis à la porte un Capitaine , je ne comprenois point ce que c'étoit , je le demandai , on me dit que c'étoit le Régiment de la Couronne. Un moment après les Officiers vinrent demander à me faire la révérence : le Lieutenant Colonel me dit que , puisqu'il s'étoit trouvé dans un lieu où je devois passer , il avoit cru que je ne trouverois pas mauvais qu'il me rendît le respect de faire garde devant mon logis. Je lui témoignai que j'en étois bien aise , & le remerciai. J'aime tout ce qui est honorable , & on ne scauroit trop me rendre d'honneur à ma fan-

taisie. Je reconnus le Lieutenant Colonel, nommé la Sanye, pour l'avoir vû lorsque je passai au quartier de M. de Turenne à mon retour d'Orleans; nous nous mîmes à parler de ce tems-là avec plaisir, au moins moi, ce chapitre m'est fort agréable. A Fontainebleau la Comtesse de Fisque me dit, au moins on saura où on couchera demain; je lui répondis là-dessus fort mal gracieusement; elle ne vouloit pas se fâcher, parce qu'elle ne vouloit pas me quitter. J'allai de Fontainebleau dîner à Corbeil, où je vis beaucoup de monde.

Ce jour même, la Reine d'Angleterre me manda que je lui donnasse un jour & un lieu pour me venir voir, & m'amener sa fille la Princesse Royale, veuve du Prince d'Orange, qui mouroit d'envie de me voir. Je jugeai que Chilly étoit un lieu plus propre à la recevoir que Corbeil, où j'étois mal logée. J'y séjournai pourtant un jour: M. le Duc d'Yorck m'y vint voir, je le trouvai fort cru & fort fait: il y vint mille gens, entre autres Me. d'Olonne, dont la beauté commençoit à faire du bruit. Me. la Princesse de Saltsbourg, maintenant de Lixem, y vint aussi: elle me parut bien dissembla-

ble de ce qu'elle avoit été ; on tenoit qu'elle avoit été fort belle , & présentement elle est quasi affreuse : elle me fit mille amitez & protestations de services. Effelin , maître de la chambre aux deniers de chez le Roi , m'avoit fait prier d'aller faire collation à sa maison d'Effonne , qui n'est qu'à 200 pas de Corbeil , & je demandai à la Princeesse de Lixem si elle vouloit y venir , ce qu'elle accepta. Comme nous nous promenions , j'allois plus vite qu'elle , M. de Guise me menoit : dès que je fus passée dans une grotte , on lâcha des fontaines qui sortent du pavé , tout le monde s'enfuit , Me. de Lixem tomba , & mille gens tomberent sur elle. Quand je fus dans le jardin , je dis à M. de Guise , je ne vois point Me. de Lixem , allons la chercher ; nous la vîmes que l'on amenoit à deux , son masque croté , son visage de même , son mouchoir , ses manchettes & ses habits déchirez en la plus plaisante maniere du monde : je ne puis même m'en souvenir sans rire , je lui ris au nez , elle se mit aussi à rire , elle trouvoit qu'elle étoit en état d'en donner sujet. Elle prit cet accident en personne d'esprit , elle ne fit point collation , & s'en alla aussi-tôt se cou-

cher dans un Couvent qui est à Corbeil. A mon retour j'allai la visiter , nous rîmes bien encore elle & moi , elle fut fort satisfaite de ma visite.

Le lendemain elle vint dîner avec moi , ensuite nous nous enfermames dans un cabinet. Elle me témoigna la passion qu'elle auroit de voir les affaires que j'avois avec Monsieur finies , & que cela se pourroit faire par Madame , de la bonne volonté de laquelle elle m'affura fort , & me témoigna entrer dans les justes ressentimens que j'avois des mauvais traitemens que j'avois reçus , & trouvoit qu'il étoit inoui de m'avoir ôté mes gens d'affaires , & même la liberté d'en avoir d'autres ; elle trouvoit que cela faisoit tort à Monsieur , & qu'il sembloit ne vouloir pas que personne deffendît mes intérêts , & qu'une nécessité forcée m'obligeât de les abandonner. Je la trouvai la meilleure personne du monde de dire tout cela , & d'y ajouter que Monsieur me devoit rendre mes gens , qu'il étoit impossible qu'il ne le fît lorsque nous nous raccommoderions ; que pour m'adoucir & m'obliger à en user mieux avec lui , il falloit qu'il commençât par-là , & que ce fût Madame

DE MONTPENSIER. 55

qui me ménageât cette satisfaction. M. le Comte de Bethune fut un tiers en cette conversation , il convenoit de tout ce qu'elle disoit. Mlle. de Guise vint aussi ce jour-là dîner avec moi , elle se plaignoit toujours de la migraine , & étoit fort rouge ; je ne l'avois pas vue depuis Orleans ni depuis la mort de Me. de Guise , où elle avoit bien fait des siennes en mon endroit : j'appris que sa rougeur venoit de colere d'une action que j'avois faite bien innocemment , & dont elle n'avoit aucun sujet d'être fâchée. Lorsque j'arrivai à Montargis , je reçus une Lettre où on me mandoit que Mlle. de Guise m'avoit fait faire quelques significations , ainsi que , si je n'y répondois , elle agiroit contre moi , & qu'il étoit nécessaire que j'envoyasse à M. le Premier Président pour demander quelque tems. Je lui écrivis à l'instant , & lui mandai , je ne sçai point si j'ai de quoi me défendre contre Mlle. de Guise du mal qu'elle m'a voulu faire , qu'elle m'a fait deshériter ; M. de Montpensier mon grand-pere ne s'est point marié par amour , & il a épousé une Demoiselle qui n'étoit point niece d'un favori regnant ; M. de Joyeuse l'avoit été sans songer aux avantages de ses

enfants. Cette lettre étoit sur la table du Premier Président, & quelqu'un la vit qui la rendit à Mlle. de Guise ; elle en fut dans une furie terrible contre moi, je ne trouvai point que cela pût l'offenser. Je maintenois qu'un Prince du Sang n'épousoit point une Demoiselle sans y trouver son compte, & sur cela j'établissois mon droit auprès du Premier Président, jusqu'à ce que je fusse mieux informée de mon affaire.

Je ne dis pas que Me. la Comtesse de Bethune étoit avec moi, son mari ne va guere sans elle. M. de Matta vint aussi à Corbeil, la connoissance de la campagne faisoit qu'il avoit beaucoup d'affiduité à ma Cour : je crois que l'inclination qu'il avoit pour Me. de Frontenac n'y nuisoit pas, je crois qu'elle le trouvoit fort honnête homme comme il l'est, & elle ne se contraignoit pas à témoigner que sa conversation lui étoit agréable. Je me souviens que ce même jour elle fut toute la journée à lui parler à une fenêtre, sans songer qu'il étoit de son devoir de se tenir avec les Dames qui me vinrent voir, & à faire l'honneur de mon logis : il fallut que je l'appellasse, & que je lui en fisse réprimande, ce qui l'embarassoit

DE MONTPENSIER. 57

fort , elle ne savoit que me répondre , jamais personne ne l'a tant été en bonne compagnie , & elle est naturellement décontenancée. Après le départ de Me. de Lixem & de Mlle. de Guise , je montai en carosse pour m'en aller coucher à Chilly , où je trouvai un monde infini qui m'y attendoit. Après m'avoir fait leur compliment & leur cour , il ne demeura que Madame la Marquise de Thianges à coucher ; je fus bien aise de la voir , c'est une forte plaisante créature , c'est Mlle. de Motemmar , elle m'étoit venu voir à Saint Fargeau l'année qu'elle fut mariée , lorsqu'elle s'en fut en Bourgogne , qui est le pays de son mari.

Le lendemain la Reine d'Angleterre arriva sur le midi. J'allai au-devant d'elle à son carosse , elle me montra la Princesse Royale sa fille , & me dit , voici une personne que je vous présente qui avoit fort envie de vous voir. La Princesse Royale m'embrassa avec beaucoup d'amitié , pour une personne que je n'avois jamais vue. Me. la Princesse d'Angleterre étoit aussi avec elle , M. le Duc d'Yorck & Me. d'Epernon que je n'avois point vue depuis mon départ de Paris ; ce nous fut à toutes deux une sensible joye de

nous voir , & Me. de Roquelaure dont j'avois oui vanter la beauté , & que je n'avois vue qu'une petite fille. La Cour de la Reine d'Angleterre étoit fort grande ; elle avoit dans son carosse outre ce que je viens de nommer, sa Dame d'Honneur, celle de la Princeſſe Royale , & beaucoup de femmes & de filles , & quantité d'Anglois & d'Irlandois à ſa ſuite. J'étois en un lieu le plus propre du monde pour recevoir une telle compagnie : Chilly eſt une fort belle, grande & magnifique maiſon , il y avoit force hommes & femmes de Paris. Je fis paſſer la Reine d'Angleterre dans une grande ſalle , antichambre & cabinet , enſuite dans une galerie , le tout meublé , comme la maiſon d'un Maréchal de France , Surintendant des Finances ; tout cela étoit fort plein. La Reine d'Angleterre ſ'afſit ſur un lit de repos , & ſon cercle fut plus grand qu'il n'avoit jamais été : tout ce qu'il y avoit de Princeſſes & Duchefſes à Paris y étoient : elle dîna dans une ſalle baſſe. On peut croire que je la régalai autant magnifiquement qu'il ſe put ; il ne mangea avec elle que ce qui étoit venu dans ſon carosse , & Mes. de Bethune & de Thianges.

DE MONTPENSIER. 59

Comme on remonta en haut après le dîner, ce fut en ce tems que se tint ce beau cercle dont j'ai parlé. La Princeſſe Royale m'entretint ſans ceſſe, me témoigna l'envie qu'elle avoit eue de me voir, & la douleur que ce lui auroit été d'être partie de France avant que d'y parvenir ; que le Roi ſon frere lui avoit parlé de moi avec tant d'amitié, qu'elle m'en aimoit ſans me connoître. Je lui demandai comme elle étoit contente de la Cour de France ; elle me dit qu'elle ſ'y plaifoit fort, qu'elle avoit une averſion horrible pour la Hollande, & que dès que le Roi ſon frere ſeroit établi, elle iroit demeurer avec lui. La Reine d'Angleterre me dit, je n'ai pas vu tant parler ma fille depuis qu'elle eſt en France, qu'elle a parlé avec vous, vous avez un grand pouvoir ſur elle, je vois bien que ſi vous étiez long-tems enſemble, vous la gouverneriez. Elle ajouta, ma fille eſt habillée de noir, & porte une pomette, parce qu'elle eſt venue, & ne vous a jamais vue, j'ai voulu que ſa premiere viſite fût fort réguliere : je lui répondis que ce n'étoit pas avec moi avec qui il falloit faire des cérémonies. Elle avoit des pendans d'oreilles

les plus beaux du monde , de fort belles perles , des fermoirs , des bracelets de gros diamans , & des bagues de même. La Reine me disoit , ma fille n'est pas comme moi , elle est magnifique , a des pierreries & de l'argent , elle aime la dépense , je lui dis tous les jours qu'il faut être ménagere , que j'ai été comme elle , & encore mieux , qu'elle voit l'état où je suis.

Après avoir été quelque tems au cercle , la Reine d'Angleterre dit , on veut bien que j'aie entretenir ma niece : elle me témoigna le déplaisir qu'elle avoit de toutes les persécutions que Monsieur me faisoit , & la joye qu'elle auroit de nous voir hors d'affaire , tout cela le plus tendrement du monde. Ensuite elle me dit , & ce pauvre Roi d'Angleterre , vous êtes si ingrate que vous ne m'en demandez pas des nouvelles : je lui répondis , il m'appartient d'écouter Votre Majesté quand elle parle , & non pas de l'interroger , ainsi j'attendois mon tems pour lui en demander. Hélas , il est si sot , qu'il vous aime toujours , & lorsqu'il s'en est allé , il m'a priée de vous faire sçavoir qu'il étoit au désespoir d'être parti de France sans prendre congé de vous : je ne vous l'ai pas voulu

DE MONTPENSIER. 61

mander , de peur de vous donner trop de vanité , quand je vous vois je ne puis tenir ces bonnes résolutions : songez que si vous l'eussiez épousé , vous n'en seriez pas où vous êtes avec votre Pere , vous seriez maîtresse de vos volontez , vous vous serviriez de qui il vous plairoit , & vous seriez peut-être bien établie en Angleterre : je suis persuadée que ce pauvre misérable ne sauroit avoir de bonheur sans vous ; si vous l'aviez épousé , nous serions mieux ensemble que nous ne sommes , vous auriez contribué à le faire bien vivre avec moi. Je lui répondis , puisqu'il ne vit pas bien avec Votre Majesté , peut-on croire qu'il le puisse faire avec un autre ? Elle me repartit sur cela avec beaucoup d'amitié pour lui , & me dit , n'avez-vous pas pris garde que Me. de Châtillon me fait la mine ? Je lui dis que je ne m'en étois pas aperçue , & qu'il ne me pouvoit pas venir dans l'esprit que cela pût être. Elle me répondit , c'est que Cras avoit une petite maison auprès de Marlou où le Roi mon fils alloit souvent chasser , & il alloit voir Me. de Châtillon ; elle s'est mise dans l'esprit qu'il la vouloit épouser , & que c'étoit moi qui l'en empêchoit , de sorte qu'elle

a discontinué de me voir , & en dit la raison à tout le monde. Je dis à la Reine d'Angleterre que j'avois oui dire que lorsque Me. de Ricouffe la coëffoit , & la regardoit dans un miroir , elle lui avoit dit , vous seriez une belle Reine , & je ne crois pas qu'il y eût à cela autre réponse à donner qu'un souhait. Après cette conversation la Reine d'Angleterre s'en alla : la Princesse Royale me fit mille amitez , & me dit qu'elle seroit encore assez de tems à Paris pour me voir à mon retour de Forges.

Rien n'étoit plus pompeux que Me. de Châtillon ce jour-là ; elle avoit un habit de taffetas aurore , bordé d'un cordonnet d'argent , elle étoit plus blanche & plus incarnatte que je l'aye jamais vue , elle avoit force diamans aux oreilles , aux doigts & aux bras , elle étoit dans une dernière magnificence ; qui voudroit compter , on ne finiroit jamais , ce seroit un roman où il y auroit plusieurs héros de différentes manieres. On disoit que M. le Prince étoit toujours amoureux d'elle , comme aussi le Roi d'Angleterre , Mylord Digby Anglois , & l'Abbé Fouquet. On disoit qu'elle étoit bien aise de donner de la jalousie à M. le Prince

DE MONTPENSIER. 63

du Roi d'Angleterre , & que les deux autres étoient utiles à ses affaires & à sa sûreté. On roua deux hommes , un nommé Bertaut , & l'autre Ricouffe , frere d'un homme qui est à M. le Prince , & dont la femme est à Me. de Châtillon , pour des menées contre l'Etat , où on disoit que Me. de Châtillon avoit beaucoup de part , & que c'étoit pour le service de M. le Prince : dans le même-tems j'ai oui dire qu'il ne savoit ce que c'étoit. Me. de Châtillon se sauva de sa maison de Marlou : elle fut cachée en beaucoup d'endroits , puis elle alla à l'Abbaye de Maubuisson. Il y avoit un Ecclésiastique nommé Cambiac , mêlé dans tout cela , de qui l'on dit que l'on trouva force lettres données à Me. de Châtillon , & les réponses ; ce fut Digby qui les prit , & les montra. On disoit encore que c'étoit elle qui avoit découvert à l'Abbé Fouquet l'affaire de ces deux hommes rouez : on s'étonnoit comme le commerce de l'Abbé Fouquet s'accommodoit avec celui de M. le Prince , lequel avoit fait pendre deux hommes qui étoient allez en Flandres pour l'assassiner ; qu'à la question ils déposèrent qu'ils y étoient allez par ordre de M. l'Abbé Fou-

64 *M E M O I R E S*

quet. Je ne me souviens pas bien en quelle année ce fut , je me souviens que des gens qui venoient d'auprès de M. le Prince , me conterent que l'habitude de Digby avec Me. de Châtillon , étoit venue de ce qu'il étoit Gouverneur de Mante & de Pontoise pendant la guerre , où il demeura quelque tems après ; il n'étoit pas éloigné de Marlou , il alloit visiter Me. de Châtillon , il jouoit à la boule & aux quilles avec elle , & on dit qu'à ces jeux-là elle lui avoit gagné 25 ou 30 mille livres. On tenoit de beaux discours , & les histoires que l'on racontoit étoient difficiles à débrouiller : tout ce que j'en puis dire , c'est qu'elle me fit grande pitié , quand tous ces bruits-là coururent , & j'admiraï quand je la vis si belle à Chilly , qu'elle eût pu conserver tant de santé & de beauté parmi de tels embarras.

Comme je n'avois séjourné à Chilly que pour y voir la Reine d'Angleterre , & que fans cela je n'aurois fait que passer , dans la crainte de déplaire à la Cour de séjourner aux environs de Paris , & d'y être visitée de toute la terre ; quand on est exilé , cela est assez agréable , je ne sai si cela l'est autant pour ceux qui nous exilent , ainsi il faut
avoir

avoir de la considération. Je partis le lendemain , le Comte & la Comtesse de Bethune, Me. de Thianges & Matta me vinrent conduire jusqu'à Saint Cloud , puis j'allai coucher à Poissy. Je vis les côtes de Verriere jusques à Ruel sans nulle peine de n'y pouvoir aller , & je me fai le meilleur gré du monde d'être si maîtresse de moi-même. Je trouvai dans la forêt de Saint Germain M. de Guise qui m'y attendoit ; comme j'étois partie tard de Chilly , il faisoit déjà clair de lune ; je vis de loin les chevaux les plus beaux du monde , M. de Guise en a d'admirables , comme échapez dans le bois , & & des hommes couchez aux pieds des arbres : cela me parut une aventure, & j'eusse juré que ce ne pouvoit être un autre que M. de Guise. Je le fis mettre dans mon carrosse , j'avois été fort brouillée avec lui , lorsque j'étois partie de Paris. Sa femme Me. la Comtesse de Bossu étoit venue à Paris , & s'étoit logée dans un Couvent de Religieuses que Madame a fondé à Charonne ; les Religieuses depuis la guerre avoient loué une maison dans le fauxbourg Saint Germain. Aussi-tôt qu'elle fut arrivée , je l'appris par Madame , à qui la Mere

Madelaine , Supérieure de cette Maison ; l'avoit mandé , elle ne l'avoit pas voulu prendre sans sa permission : Madame le lui permit , & promit aussi sa protection à M. de Guise. J'avois beaucoup de curiosité de la voir ; j'allai un matin chez ces Religieuses dans le carrosse de Me. de Frontenac ; je la trouvai au lit , elle me parut fort agréable , elle est flateuse , a de l'esprit , & dans une conservation son peu de jugement ne paroît pas. Elle me conta ses misères , son mariage , l'amitié que M. de Guise avoit eue pour elle , & tout ce qu'elle avoit souffert pour lui , avec des larmes en abondance ; elle m'attendrit , je lui promis de la servir , je la fis lever pour voir sa taille , elle l'a assez belle. J'en parlai l'après dîner à Madame , qui dit , il la faut faire venir un de ces jours céans , & qu'elle se jette aux pieds de M. de Guise.

J'entrai fort dans ces propositions , on les exécuta , elle vint dans la chambre de Madame fort ajustée , & elle étoit fort bien ce jour-là ; comme il n'y eut plus de personnes dans le cabinet que Madame , M. de Guise & moi , elle entra & se jeta aux pieds de M. de Guise. Elle lui dit , ayez pitié de moi ,

DE MONTPENSIER. 67

songez à l'état où je suis , & à celui où vous devez être , l'amitié que vous avez eue pour moi , & tout ce que l'on peut dire en pareille occasion. Il lui dit , Madame , levez-vous , je suis votre serviteur ; que voulez-vous de moi ? je vous servirai en tout ce qui sera possible ; & tout cela fort civilement , & d'un air fort froid & peu attendri. Elle lui disoit , je ne demande que votre amitié & de retourner avec vous ; je ne bougerai de vos pieds que je n'aye obtenu cette grace : elle se leva , & la conversation dura long-tems. Elle lui disoit , vous m'avez aimée , vous m'avez trouvé belle : il lui répondit , oui , & je ne vous aime plus , parce que vous êtes changée : il lui dit assez de duretez ; après ils se retirèrent à une fenêtre , ils rirent ensemble , & causèrent en apparence de la meilleure amitié du monde. Je parlai assez long-tems à M. de Guise en sa faveur contre Mlle. de Pons ; je pense que cela lui déplut , ainsi je fus jusqu'à la mort de Me. de Guise sans entendre parler de lui ; lors il m'envoya un Gentilhomme comme j'ai déjà dit , & m'écrivit une lettre fort tendre. Peu de tems après que je fus partie , il eut un grand démêlé avec Madame

sa Mere. Pendant sa prison en Espagne , elle l'avoit fort abandonné : elle lui avoit une fois envoyé de l'argent , mais ce n'avoit été qu'après bien des prieres , à sa liberté même, elle fut long-tems sans renvoyer Monsieur le Prince , lequel s'en étonnant , disoit , je n'ai trouvé personne que Mademoiselle qui m'ait parlé depuis que j'ai fait sortir Monsieur de Guise ; à la fin on le dit à Madame sa Mere & à Mlle. sa sœur : elles allerent voir M. le Prince. Me. de Guise logeoit pour lors à l'Hôtel de Guise ; ils entrerent en quelque sorte d'accommodement , dont je n'ai pas oui parler ni eu de connoissance , parce que je n'y étois pas. Je ne sai s'il se rompit , ou si Madame sa Mere lui fit quelque avantage. Il alla un soir chez Me. de Guise , il entra dans sa chambre, & la supplia de deffendre à M. le Comte de Montrésor son logis , & que s'il y mettoit les pieds , il le feroit jeter par les fenêtres , qu'il ne pouvoit plus souffrir tous les contes que l'on faisoit de Mlle. de Guise & de lui; sur ce chapitre il tint des discours désobligeans à Me. & à Mlle. de Guise ; ce qui les obligea de sortir de l'Hôtel de Guise. Il fut long-tems après cela sans voir Madame sa Mere, puis il se raccon-

DE MONTPENSIER. 69

moda avec elle, & la voyoit quand elle est morte.

Comme Me. de Guise étoit tutrice de M. le Prince de Joinville, M. de Guise consentit après sa mort, que M. de Montrésor le fût : il fut ensuite quelque tems bien avec Mlle de Guise ; après il se brouilla, & ne la vit plus. Il me vint voir six mois après la mort de Me. de Guise à Saint Fargeau, il me conta qu'il alloit tous les jours voir sa sœur, qu'il la voyoit souper tête à tête avec M. de Montrésor, que le Carême il mangeoit de la viande ; c'est un homme fort gouteux, & elle qui jouoit, ne faisoit que collation ; que Montrésor le venoit conduire à son carosse ; & qu'il lui disoit, mon cousin, cela est bon aux autres de leur faire l'honneur de céans, vous nous êtes assez proches, pour moi personne n'a droit de me faire celui du logis de ma sœur. Il étoit fort déchainé contre M. de Montrésor, il faisoit sur cela des contes, dont il se feroit bien passé. Lorsqu'il vint à Saint Fargeau, il venoit de Blois, & me conta que S. A. R. lui avoit fait beaucoup de plaintes de moi, & entr'autres une dont je n'avois pas entendu parler, qui étoit que j'avois fait mon Testa-

ment , & que je donnois tout mon bien à M. le Duc d'Enguien , parce que Monsieur son Pere étoit condamné , & ne pouvoit hériter de personne ; que je donnois des sommes considérables au Comte d'Escars & à Préfontaine & à quelques autres de ma maison ; que je témoignoïs par-là la mauvaise volonté que j'avois pour lui & pour mes sœurs. Je dis à M. de Guise que je n'étois pas en état de songer à mourir , que si j'y étois , Monsieur ne m'avoit pas traitée d'une maniere à croire que je lui donnasse mon bien , ni à ses enfans , & que quand on faisoit du bien , c'étoit à nos amis & aux gens qui nous avoient bien servi , que je n'étois pas en âge de songer à faire un Testament.

Il me conta , comment Me. de Guise & Mlle. sa sœur avoient fait venir Me. de Bossu à Paris , dans l'intention de prendre les moyens de la faire consentir à se démarier , qu'il l'avoit sçu , & qu'il l'avoit trouvé bon ; que d'abord Madame sa Mere lui avoit donné de grandes espérances de la raccommo-der avec lui ; que l'on l'avoit mise à Montmartre , dont la sœur de M. de Guise est Abbessé , & qu'au lieu d'ajuster les affaires , Madame sa Mere & sa sœur avoient tout

DE MONTPENSIER. 71

gâté. A dire vrai , Me. de Bossu avoit mené depuis son retour en Flandres une vie si abandonnée , que M. de Guise n'avoit garde de songer à retourner avec elle ; elle lui avoit même avoué , tant elle étoit peu prudente , pendant qu'elle fut à Montmartre , que Guitaut , qui est à M. le Prince , lui envoyoit tous les jours un courier. Cette honnête Dame sortit de Montmartre , & s'en alla à Charonne , d'où une belle nuit elle sortit , & s'en alla en Flandres. M. de Vandy , qui en avoit été amoureux , lorsqu'il étoit en Flandres , la fit sauver. M. de Guise le conta à Mlle. de Vandy , aussi-bien qu'à moi à Saint Fargeau ; je ne sçai même si elle ne lui en reparla point encore sur le chemin de Poissy , où j'eus quelques visites. Le lendemain j'allai à Pontoise coucher, le chemin n'est pas grand , le Pont de Poissy n'avoit point été racommodé depuis la guerre , il falloit aller passer le Bac à Conflans , & cela tient assez de tems pour un grand équipage.

M. de Flavacourt qui étoit Gouverneur de Gisors , m'y reçut le lendemain , avec toute la Bourgeoisie sous les armes. Le jour d'après j'allai dîner dans sa maison qui

s'appelle Cerafontaine , qui n'est qu'à deux lieues de Gisors. On me dit qu'il n'y en avoit que huit petites jusqu'à Forges : je fis mon compte d'y arriver à huit heures , & de partir à cet effet à quatre heures , je me mécomptai; quoique j'eusse pris un Guide, je me perdis dans le bois , & vis coucher le Soleil lever & coucher la Lune sans y prendre aucun plaisir : après avoir bien marché , vers la pointe du jour on entendit des chiens , & je me trouvai à un hameau proche de Forges , où j'arrivai à quatre heures du matin. Je jugeai plus à propos de m'en aller entendre la Messe que de me relever exprès. Je croyois faire ouvrir l'Eglise ; je trouvai en chemin le Pere Gardien des Capucins , qui me vint faire une harangue, j'en fus fort surprise , je ne pensois pas qu'on en eût jamais fait à telle heure. Après avoir oui la Messe , je m'en allai voir la fontaine , où je trouvai force buveurs , que le bruit de mon arrivée avoit éveillés plutôt que de coutume , quoique celle de Forges soit de se lever matin. Je goûtai de l'eau que je ne trouvai pas mauvaise , puis je m'en allai me mettre en état de recouvrer le repos que j'avois perdu.

Le lendemain je reçus des visites de tout

DE MONTPENSIER. 73

ce qui étoit à Forges, il y avoit assez de monde. Les Dames avec qui je fis le plus d'habitude, furent Madame la Comtesse de Noailles, Madame d'Eftrades, Madame l'Abbesse de Caen, fille de Madame de Montbazou, qui y étoit aussi, & quantité d'autres Religieuses. La vie de Forges est fort douce & bien différente de celle que l'on mène ordinairement, on se leve à six heures au plus tard, on va à la fontaine, pour moi je n'aime pas à prendre mes eaux au logis, on se promène pendant qu'on les prend, il y a beaucoup de monde, on parle aux uns & aux autres, le chapitre de régime & de l'effet des eaux, est souvent traité aussi-bien que celui des maladies qui y font venir les gens, & du progrès que l'on fait à les détruire. On fait tous ceux qui sont arrivés le soir; quand il y a des nouveaux venus on les acoûte, c'est le lieu du monde où l'on fait le plus aisément connoissance. Quand on a achevé de boire, ce qui est ordinairement sur les huit heures, on s'en va dans le jardin des Capucins, qui n'est point fermé de murailles, parce que c'est le seul lieu où l'on puisse se promener, & si le cloître l'étoit, les femmes n'y entreroient qu'avec des personnes de qualité, &

il n'y en a pas toujours à Forges. Le jardin est petit, les allées sont assez couvertes, il y a des cabinets avec des sièges pour se reposer. Pour moi je me promenois toujours, parce que dès que j'étois assise, les vapeurs de l'eau me donnoient envie de vomir. Personne ne pouvoit résister à se promener quatre heures, ainsi on se relayoit. Je parlois souvent à deux Gentilshommes qui y étoient, l'un nommé Berville, qui avoit infiniment d'esprit & de délicatesse; il lui avoit passé beaucoup d'affaires par les mains : une attaque d'apoplexie qu'il avoit eue lui avoit épaissi la langue, ainsi il bégayoit, & sa mémoire étoit un peu altérée; les jours qu'il se portoit bien, il ne laissoit pas d'être de bonne compagnie. L'autre est un nommé Brays, qui étoit Lieutenant-Colonel en Hollande, qui y a servi trente ans; c'est un homme de guerre qui a de l'esprit & moins de politesse que l'autre. Ces deux Messieurs & Dames, que j'ai nommés, étoient mon entretien le plus ordinaire. Je ne laissois pas de me promener avec le reste du monde, il y avoit assez de tems pour cela. Forges est un lieu où il vient de toutes sortes de gens, des Moines de toutes couleurs, des Religieu-

DE MONTPENSIER. 75

ses de même, des Prêtres, des Ministres Huguenots & des Grands de tous pais & des gens de toutes professions : cette diversité est assez divertissante. Après qu'on s'est promené, on va à la Messe, puis chacun va s'habiller : les habits du matin & ceux de l'après-midi sont fort differens, le matin on a de la ratine & de la fourure, & l'après-dînée du taffetas. La meilleure saison pour prendre les eaux, c'est la canicule, qui pour l'ordinaire est assez chaude ; quand on a beaucoup d'eau dans le corps on a grand froid. On dîne à midi avec beaucoup d'appetit, ce qui m'est nouveau, hors les eaux, ou que je sois fort longtemps sans manger, je n'ai jamais faim. L'après-dînée on me venoit voir ; à cinq heures j'allois à la Comedie, une des Troupes de Paris étoit à Rouen, je la fis venir à Forges, ce qui étoit d'un grand secours pour le divertissement. A six heures on soupe, & l'on va se promener aux Capucins, où l'on dit les Litanies ; presque tout le monde les entend avant la promenade, puis à neuf heures chacun se retire. J'y fus fort visitée, Monsieur de Longueville me vint voir, Madame sa femme & tout ce qu'il y a de personnes de qualité dans la Province, beaucoup de Da-

mes de Rouen , & de Messieurs du Parlement y vinrent aussi , de sorte que ma Cout étoit toujours fort grosse. Les eaux me profiterent beaucoup , Madame de Frontenac & Mademoiselle de Vandy qui ne prenoient point d'eau ne venoient point à la fontaine : la Comtesse de Fiesque en prenoit , elle y venoit tard ; ainsi nous n'y allions point ensemble. Leur conduite envers moi fut bientôt connue de tout le monde & blâmée en même-tems ; & comme j'avois toujours de nouveaux sujets de m'en plaindre , je fus assez contente d'avoir remarqué que ces deux Gentilshommes n'en étoient pas satisfaits ; ils s'appercevoient que , parce que je leur parlois , elles les fuyoient , ainsi je leur contai tous mes griefs , & ce me fut une consolation d'en parler avec eux. Ils s'attachèrent d'abord à faire connoissance avec Mademoiselle de Vandy , Berville la connoissoit de chez Madame la Comtesse de Maure , & ce fut lui qui fit connoître Brays. Je leur dis , cela est admirable que je compte ici mes affaires à ceux que je n'ai jamais vûs , il me semble que les honnêtes gens , quand on en rencontre , sont les meilleurs amis que l'on ait au monde , on en trouve fort ra-

rement. Ils s'en allerent tous deux devant moi , le tems de mes eaux n'étant pas achevé, j'en fus bien fâchée; le pauvre Berville fit un grand voyage, il mourut deux jours après être parti de Forges de son apoplexie, j'en eus beaucoup de regret. Madame de Longueville ne me vint voir que lorsque je fus prête à partir : j'eus une grande joie de la voir, & encore plus de l'entretenir; elle me témoigna tant d'amitié, qu'il ne se peut pas plus, & comme c'est la personne du monde la plus aimable, il est facile de l'aimer. Nous parlâmes de Monsieur son frere, puis de mes misérables affaires avec S. A. R. & de la conduite des Comtesses en mon endroit, qu'elle désapprouvoit fort : elle me dit qu'elle feroit une réprimande à la Comtesse de Fiesque. Nous nous éclaircîmes sur la peine qu'elle nous avoit faite à toutes deux : Madame de Longueville me fit avouer que j'avois eu tort de juger si favorablement d'elle, & sur cela d'avoir écrit d'une maniere désobligeante à Monsieur son frere : je lui en demandai pardon. Madame de Fiesque l'alla voir, & lui fit des plaintes de moi, à quoi elle répondit le mieux du monde, & la Comtesse de Fiesque en fut fort mal satis-

faite. Madame de Vandy qui a l'honneur d'être connue d'elle & sa servante particulière lui conta tout ce qu'on me faisoit , elle en fut pénétrée de douleur : elle connoissoit par expérience que les embarras domestiques sont cent fois plus rudes que les affaires les plus importantes; elle lui fit ses plaintes du traitement qu'elle recevoit aussi de ces Dames , parce qu'elle ne s'étoit pas voulu déchaîner contre moi avec elles. Madame de Longueville fut dans un tel étonnement de toutes ces affaires , qu'elle ne savoit qu'en dire.

Comme je fus prête à quitter mes eaux , je marchandai en moi-même si je m'en retournerois par le même chemin , ou si je passerois la riviere à Mante ou Vernon, pour éviter Paris ou le monde , dans la crainte que cela ne me donnât plus de chagrin dans ma solitude. Après m'être examinée, je me trouvai peu sensible aux joyes & abatue de mes déplaîsirs , quoique plus forte que jamais à les soutenir , parce que ma santé étoit meilleure , je me résolus à prendre la même route: je croyois que je pouvois avoir encore quelque ordre à donner à mes affaires, je dis à Madame de Longueville la pensée que j'a-

DE MONTPENSIER. 79

vois eue, elle la trouva fort raisonnable : elle me dit, vous avez bien fait de vous examiner, si vous vous étiez trouvée sensible au plaisir de voir le monde, vous auriez dû vous en priver volontairement, dans la crainte que cela ne vous augmentât vos chagrins. La veille que je devois partir, d'Ambeville vint de la part du Roi, m'apporter une lettre par laquelle il m'ordonnoit de parler à M. le Chancelier ; qu'il jugeoit que je devois passer à trois ou quatre lieues de Paris, que je n'avois qu'à lui faire savoir le jour de mon passage, qu'il m'y viendrait trouver ; que si S. Cloud ne me détournait point, & que je voulusse y passer comme j'avois déjà fait, je n'avois qu'à le dire à d'Ambeville, que M. le Chancelier s'y trouveroit, & que je pourrois moi-même l'informer des affaires que j'avois avec S. A. R. tant de celle du compte de tutelle, que de celle du Duc de Richelieu, dont S. M. vouloit aussi prendre connoissance. Je fis réponse que je passerois à S. Cloud, & que je serois fort aise d'y voir M. le Chancelier, & qu'il pût terminer mes affaires avec S. A. R. que pour celle du Duc de Richelieu qui concernoit Champigny, c'étoit une affaire

finie, que j'avois gagné le procès que j'avois contre lui, & qu'ainfi je n'avois rien à dire là deffus à M. le Chancelier. Ensuite je remerciai S. M. de fes bontés & de l'honneur qu'elle me faisoit, en des termes les plus respectueux qu'il me fut possible. D'Ambeville partit le même jour que moi de Forges: je quittai Madame de Longueville avec déplaisir, je me plaisois fort avec elle, j'étois si sensiblement touchée de ses bontés & de la maniere dont elle avoit parlé à ces Dames, qu'il ne se pouvoit pas plus.

Je m'en allai coucher chez Madame de Flavacourt, & le lendemain à Pontoise, où je trouvai les Comtes de Bethune & d'Escars, & le Chevalier de Charni. J'y séjournai un jour pour y attendre un habit de deuil; ma sœur de Chartres étoit morte à Blois, comme je ne l'avois jamais vue, mon affliction fut médiocre, celle de Leurs A. R. fut grande, parce qu'ils aiment fort leurs enfans. Je leur envoyai Colombier, ils reçurent mes lettres, Madame me fit réponse, je fus fort surprise de cette grace, il y avoit long-tems que je n'en avois reçu de pareille. Le soir à minuit, comme je m'allois coucher, d'Ambeville arriva pour me dire que
M.

DE MONTPENSIER. 81

M. le Chancelier viendrait à S. Cloud, & qu'il venoit savoir mon heure; voyez si vous voulez y coucher, il ne tiendra qu'à vous. Je lui dis, s'il est nécessaire, j'en serai bien-aise, sinon je ne m'en soucie point du tout, & l'approche de Paris m'est fort indifférente; je serai demain à dîner à S. Cloud, c'est tout ce que je vous puis dire. Je m'y rendis à midi; tous mes mulets demeurèrent chargés, & le reste de mon équipage attelé jusqu'au soir, comme une personne qui croit passer chemin. J'y fus fort visitée: M. le Chancelier vint sur les quatre heures, nous entrâmes dans sa chambre, d'abord il me dit, j'ai amené Fanchon, si vous voulez la faire chanter: c'étoit une petite fille qui avoit été à Madame la Princesse, & ensuite à Madame sa belle fille, & qui étoit de retour de Flandre depuis peu. Je lui répondis que je n'étois point venue pour entendre chanter Fanchon, que c'étoit pour lui parler de mes affaires.

J'entrai en matière sur celle de mon compte de tutelle, & je lui fis voir & comprendre sans beaucoup de peine les raisons que j'avois de me plaindre de la mauvaise conduite des gens d'affaires de S. A. R. en l'ad-

ministration de mon bien pendant ma minorité, & du soin qu'ils prenoient aussi pour lors de m'embarrasser dans des procès pour leurs seuls intérêts, & pour cacher la vérité à leur Maître : que pour Champigny c'étoit une affaire finie, que je n'avois que faire pour cela d'Arrêt du Conseil, que j'en avois un du Parlement. Il me répondit, quoi, vous n'aimez pas mieux les Arrêts du Conseil ? je lui dis que non, qu'on les donnoit trop légèrement. Sur cela il se mit à me parler des affaires qui sont pour ce sujet entre le Parlement & le Conseil, & ne me parla plus des miennes. Comme il étoit tard, je résolus de coucher à S. Cloud, & comme j'avois dîné chez Desnoyers, qui est un honnête cabaret, je m'en allai coucher chez Madame de Launay. J'appris que la Reine de Suede étoit à Fontainebleau, je la devois trouver sur mon chemin, je dépêchai à la Cour, qui étoit alors à la Fere, pour demander si le Roi trouveroit bon que je la visse ; qu'il étoit de ma dignité, quoiqu'exilée, de ne pas voir une Princesse étrangere sans la permission du Roi. La maison de Madame de Launay a une fort belle vûe, il faisoit clair de lune, les Comtesses de Fiesque &

DE MONTPENSIER. 83

de Frontenac faisoient de grandes lamentations lorsqu'elles regardoient Paris ; pour moi je le regardois sans aucune envie , & comme la personne du monde la plus détachée de tout. Le lendemain le Duc d'Yorck me vint dire adieu , me fit les excuses de la Reine d'Angleterre de ce qu'elle ne me venoit pas voir , & me dit qu'elle étoit malade , & la Princesse Royale aussi. Le Duc d'York s'en alloit en Hollande trouver le Roi d'Angleterre son frere ; pour moi je m'en allai à Chilly , où je trouvai Madame d'Epernon & la Comtesse de Bethune ; j'y séjournai un jour. J'appris que la Reine de Suède devoit partir de Fontainebleau , j'avois grande impatience que mon Envoyé à la Cour fût de retour , je craignois que la Reine de Suede ne partît. Il arriva dans le moment que j'en étois en peine , & me dit que le Roi trouvoit bon que je visse la Reine de Suede.

J'envoyai à l'instant un Gentilhomme à Fontainebleau lui faire compliment , savoir où je pourrois avoir l'honneur de la voir , & aussi pour lui faire demander comment elle me traiteroit. Le Comte de Bethune , qui étoit à Chilly , me dit : il faut que vous

disiez ce que vous désirez : je lui répondis que je voulois une chaise à bras : il s'écria que je me moquois. Je me moquai de sa réponse , & lui dis , puisque je n'ai point d'ordre du Roi de la maniere dont je dois vivre avec elle , je ne saurois trop demander , il vaut mieux manquer de ce côté-là que de demander peu : on doit s'adresser à Monsieur de Guise pour le savoir d'elle ; il étoit auprès d'elle de la part du Roi , il avoit été la recevoir à Lyon. Lorsqu'on lui demanda comme elle me traiteroit, elle répondit tout comme elle voudra ; quoique l'on doive beaucoup à sa qualité , il n'y a point d'honneur que je ne veuille rendre à sa personne. On lui proposa la chaise à bras , elle n'en fit aucune difficulté ; ensuite elle demanda , voudra-t-elle passer devant moi ? de la maniere dont j'en ai oui parler , il est bon de le savoir , parce que si elle se trouvoit à la porte , elle ne se retireroit pas : on lui dit que je n'avois garde de le prétendre, que j'étois obligée de faire l'honneur de la France. J'étois partie de Chilly , & j'étois allée à Peritbourg , maison de Monsieur l'Evêque de Langres , ci-devant de la Riviere , laquelle maison n'est qu'à une lieue d'Essonne.

DE MONTPENSIER. 85

On m'apporta en ce lieu-là cette réponse à sept heures du soir : je m'habillai , & m'y en allai. J'avois avec moi Mesdames de Bethune , de Bouthillier , & de Frontenac ; Mesdemoiselles de Vandy & de Segur sœur du Comte d'Escars. La Comtesse de Fiesque qui étoit allée à Paris, n'étoit pas de retour, ce qui étoit assez mal à elle. Comme j'arrivai , M. de Guise , Comminges qui étoit de la part de la Reine & tous les Officiers du Roi qui étoient à la servir, vinrent au-devant de moi. Elle étoit dans une belle chambre à l'Italienne , qui est chez Anselin, elle y alloit voir un ballet ; ainsi elle étoit entourée d'un nombre infini de gens , il y avoit des bancs à l'entour de sa place , de sorte qu'elle ne pouvoit faire que deux pas pour venir au-devant de moi. J'avois tant oui parler de la maniere bizarre de son habillement , que je mourois de peur de rire , lorsque je la verrois. Comme on cria , *gare* , & que l'on me fit placer , je l'apperçûs , elle me surprit , & ce ne fut pas d'une maniere à me faire rire : elle avoit une juppe grise avec de la dentelle d'or & d'argent , un justaucorps de camelot couleur de feu , avec de la dentelle de même que la juppe , au cou un mouchoir

de point de Gênes noué avec un ruban couleur de feu, une perruque blonde & derriere un rond, comme les femmes en portent, & un chapeau avec des plumes noires qu'elle tenoit. Elle est blanche, a les yeux bleux, dans des momens elle les a doux, & dans d'autres fort rudes, la bouche assez agréable quoique grande, les dents belles, le nez grand & aquilin, elle est fort petite, son justaucorps cache sa mauvaise taille : à tout prendre, elle me parut un joli petit garçon. Elle m'embrassa & me dit : J'ai la plus grande joie du monde d'avoir l'honneur de vous voir, je l'ai souhaité avec passion : elle me donna la main pour passer sur le banc, & me dit, vous avez assez de disposition pour sauter. Je me mis dans la chaise, il y avoit une porte par où on voyoit un enfoncement pour voir un ballet. Elle me dit : Je vous ai attendue : je me voulois excuser de voir ce ballet, parce que je portois le deuil de ma sœur de Chartres qui étoit morte il n'y avoit que quinze jours ; elle me pria de demeurer, ce que je fis : ce ballet fut fort joli.

Je m'amusai assez à causer avec les gens qui étoient autour de moi : Comminges s'y trouva, je fus fort aise de le voir, & d'entre-

DE MONTPENSIER. 87

tenir M. Servien & le Maréchal d'Albert. La Reine me demanda combien j'avois de sœurs, des nouvelles de mon pere, & où il étoit : elle me dit, il est le seul en France qui ne m'ait pas envoyé visiter. Elle me demanda de quelle maison ma belle-mere étoit, me fit plusieurs questions & des cajoleries infinies : elle me trouvoit en toute occasion, puis elle me disoit sur le sujet du ballet auquel elle voyoit que je n'avois pas d'attention, quoi après avoir été si longtemps sans en avoir vû, vous vous en souciez si peu ! Cela m'étonne fort. La Comtesse de Fiesque arriva avec Madame de Monglat, je les présentai à la Reine de Suède, comme j'avois fait les autres Dames qui étoient avec moi : elle me dit, la Comtesse de Fiesque n'est pas belle pour avoir fait tant de bruit, le Chevalier de Grammont est-il toujours amoureux d'elle ? Quand je lui présentai Madame de Bethune, elle lui parla de ses manuscrits ; elle étoit bien-aîsé de lui faire paroître qu'elle connoissoit tout le monde, & qu'elle en savoit des nouvelles. Après ce ballet, nous allâmes à la Comedie, là elle me surprit pour louer les endroits qui lui plaisoient : elle juroit Dieu, se con-

choit dans sa chaise , jettoit ses jambes d'un côté & de l'autre , les passoit sur les bras de sa chaise : elle faisoit des postures que je n'ai jamais vû faire qu'à Trivelin & à Jodelet, qui sont deux bouffons , l'un Italien, l'autre François. Elle répetoit les vers qui lui plaisoient , elle parla sur beaucoup de matieres , & ce qu'elle dit , elle le dit assez agréablement : il lui prenoit des rêveries profondes , elle faisoit de grands soupirs , puis tout d'un coup elle revenoit comme une personne qui s'éveille en sursaut : elle est tout-à-fait extraordinaire. Après la Comedie on apporta une collation de fruits , des confitures ; ensuite on alla voir un feu d'artifice sur l'eau , elle me tenoit par la main à ce feu , où il y eut des fusées qui vinrent fort près de nous ; j'en eus peur , elle se moqua de moi , & me dit , comment une Demoiselle qui a été aux occasions , & qui a fait de si belles actions a peur ? Je lui répondis que je n'étois brave qu'aux occasions , & que c'étoit assez pour moi. Elle parla tout bas à Mlle. de Guise, qui lui dit , il faut le dire à Mademoiselle ; elle disoit que la plus grande envie qu'elle auroit au monde seroit de se trouver à une bataille, & qu'elle ne seroit point contente que cela

DE MONTPENSIER. 89

ne lui soit arrivé, qu'elle portoit une grande envie au Prince de Condé de tout ce qu'il avoit fait. Elle me dit, c'est votre bon ami : je lui dis, oui, Madame, & mon parent très-proche : c'est le plus grand homme du monde, dit-elle, on ne lui sauroit ôter cela. Je lui répondis qu'il étoit bienheureux d'être si avantageusement dans son esprit.

Quand le feu fut fini, nous allâmes dans sa chambre ; elle me dit, passons plus loin, je veux vous entretenir ; elle me mena dans une petite galerie qui en est proche, & ferma la porte. Nous demeurâmes toutes deux, elle me demanda ce que c'étoit que l'affaire que j'avois à démêler avec S. A. R. je la lui contai, elle trouva que j'avois grande raison, & lui beaucoup de tort. Elle me dit qu'elle souhaitoit le voir pour lui en parler, & qu'elle seroit bien-aise de nous raccommo-der, qu'il étoit injuste de m'avoir ôté des gens qui me servoient bien, qu'elle vouloit s'employer par toute voye pour me les faire rendre & me raccommo-der à la Cour & avec S. A. R. que je n'étois pas faite pour demeurer à la campagne, que j'étois née pour être Reine, qu'elle souhaitoit avec passion que je la fusse de France ; que c'étoit le bien

& l'avantage de l'Etat , que j'étois la plus belle & la plus aimable & la plus grande Princesse de l'Europe , que la politique vouloit cela , qu'elle en parleroit à M. le Cardinal. Je la remerciai de tant d'honnêtetés qu'elle me faisoit , & de la maniere obligeante dont elle parloit de moi ; que pour le dernier article , je la suppliois très-humblement de n'en point parler. Après elle me fit des plaintes d'un Gentilhomme , que j'avois envoyé à Auxerre lui faire des complimens , lequel en débauche dans une hôtellerie avoit dit pis que pendre d'elle. Je fus fort surprise de son impertinence , je lui en fis toutes les excuses imaginables , & je lui dis que je le chasserois : elle me répondit , vous ferez bien , & j'en serai bien-aise. Elle me dit , vous savez tout le bien que je vous ai dit de M. le Prince , & l'affection que j'ai toujours eue pour lui , maintenant je suis au desespoir d'avoir sujet de m'en plaindre : on m'a dit que, lorsque j'étois à Bruxelles, & depuis que je suis partie , il a fait des railleries & des discours de moi les plus outrageans du monde ; je me flatte que ce sont ses gens , & que ce n'est pas lui , afin de diminuer sa faute à mon égard , quoiqu'elle soit tou

jours assez grande d'avoir souffert que l'on m'ait déchirée, moi qui l'ai toujours estimé & honoré plus que tous les hommes du monde. Je justifiai M. le Prince auprès d'elle autant qu'il me fut possible; elle me sembla être fort touchée de ce discours. On lui vint dire que la viande étoit servie, je pris congé d'elle, & m'en retournai à Petit-Bourg; il étoit deux heures après minuit: & avant que j'eusse soupé & que je fusse couchée, il étoit grand jour. Le lendemain j'envoyai savoir de ses nouvelles: elle me manda qu'elle me viendrait voir; comme elle alloit de l'autre côté de l'eau, & qu'elle eut retourné pour passer sur le pont de Corbeil, elle m'envoya faire des excuses, & me manda que les Gens du Roi qui la conduisoient l'avoient empêchée de me venir voir, dont elle étoit fort fâchée.

M. de Vardes revint de Paris avec la Comtesse de Fiesque; il s'étoit depuis peu marié avec Mademoiselle de Nicolai fille du feu Premier Président de la Chambre des Comptes, personne de qualité & de grand bien. Il y eut bien du bruit pour ce mariage, la mere le vouloit, & tout le reste de sa famille n'en étoit pas trop d'accord:

je pense que les parens n'étoient pas satis-
faits du procédé de Vardes , qui avoit pris
l'affaire de haut avec eux. Madame de
Champlâtreux alla un matin chez Madame
de Nicolai , & fit demander son fils le Pré-
sident & sa sœur, (la mere étoit allée à la
Messe) & prit Mademoiselle de Nicolai dans
son carosse , & la mena à son logis. Quand
M. de Vardes le sçut , cela l'allarma , il sa-
voit que le Président de Champlâtreux n'é-
toit pas pour lui , il le dit à M. l'Abbé Fou-
quet qui étoit son ami intime , l'Abbé Fou-
quet sans grande réflexion le dit à M. de Can-
dale : ils résolurent ensemble de faire entou-
rer le logis du Président de Champlâtreux
des Compagnies des Gardes; elles y vinrent
tambour battant , & prirent leurs postes aux
environs du logis de M. de Champlâtreux ,
& posèrent les sentinelles aux portes , il lo-
geoit à la Place-Royale. Cela fit un fort
grand bruit, le Parlement pensa s'assembler
pour se plaindre de ce que l'on traitoit ainsi
un de leurs Confreres ; le Cardinal Mazarin
en fut promptement averti , il envoya lever
les Gardes , & gronda l'Abbé Fouquet.
Tout le monde cria contre le procédé de
l'Abbé de commettre ainsi le Cardidal Ma-

DE MONTPENSIER. 93

zarin , & on le trouva bon de souffrir de tels emportemens. M. de Candale fût blâmé , il ne devoit point faire prendre les armes aux Gardes fans les ordres du Roi.

M. Bouthillier qui m'étoit venu voir à Chilly , m'offrit Pons pour m'aller baigner, il favoit que mon Médecin me l'avoit ordonné ; pour moi j'avois plus d'envie de m'en retourner à S. Fargeau que de m'amuser aux environs de Paris. Vous ferez plus près de la Cour , je viendrai faire la guerre à l'œil , puis je vous irai trouver : il me donnoit par là quelque esperance de voir quelque fin à mes affaires. Je n'étois pas trop d'humeur d'en prendre , je ne voulois pas que l'on pût me reprocher que je m'en étois allée en course à S. Fargeau , & que j'évitasse les occasions de m'accommoder ; ainsi de Petit-Bourg je m'en allai à Pons , je couchai à Melun & à Provins , M. Bouthillier me reçut avec beaucoup de joye , Madame de Brienne sa petite-fille y étoit : ce n'est pas loin de Paris , il y vint beaucoup de monde me voir. M. de Mathas n'y manqua pas , on sçavoit assez ce qui l'y amenoit ; Madame de Thianges y vint , son mari l'y amena , il alloit en Bourgogne & l'y laissa. J'appris en-

suite qu'à son retour de l'armée où il avoit perdu tout son équipage , il lui dit , mes affaires ne sont pas en état d'en faire un autre : il faut que le vôtre me serve , ainsi venez vous-en en Bourgogne avec moi. Cette proposition lui déplut fort , il lui dit , si vous ne voulez pas venir avec moi , mettez-vous dans un Couvent : à quelques jours de-là elle lui proposa de la mener à Pons où j'étois , qu'elle me suivroit à S. Fargeau , & passeroit avec moi le tems qu'il seroit en Bourgogne : il accepta la proposition , elle lui témoigna être fâchée de ce qu'elle ne la lui avoit pas faite plutôt , qu'il étoit plus honorable pour lui , qu'elle préférât de demeurer auprès de moi que d'aller dans un Couvent. Elle logeoit au-dessus de ma chambre , & je me levois matin pour m'aller baigner , je me couchois de bonne heure , elle aime fort à veiller , elle étoit le soir dans la chambre de Madame de Fiesque , & à son retour faisoit grand bruit ; je pris la liberté de lui en faire une réprimande , & sur cela les Comtesses de Fiesque & de Frontenac disoient , on voit bien l'humeur de la Demoiselle , qui veut que l'on soit toujours en contrainte , qui ne peut souffrir les plaisirs des autres , jamais il

n'y eut une telle créature. Elles parloient de moi de cette maniere à tout le monde, & se déchaînoient contre ma conduite à l'égard de S. A. R. elles louoient la sienne au mien, prenoient le parti de ses Gens, & trouvoient que j'étois trop heureuse que l'on me laissât de quoi vivre. Je pense que ces discours ne donnent guere bonne opinion de leur jugement, étant auprès d'une personne de ma qualité ; quand j'aurois eu autant de défauts que ceux qu'il leur plaisoit me donner, on n'a guere accoutumé de les publier, & encore Madame de Frontenac, qui étoit ma Dame d'honneur & à qui j'avois fait assez de bien & d'honneur pour en avoir de la reconnoissance. Elle faisoit sans cesse des pieces à Mademoiselle de Vandy, pour me déplaire : c'est une guerre domestique qui me donnoit beaucoup de chagrin.

Madame l'Abbesse de Jouarre m'envoya visiter, & me pria de l'aller voir : le Comte de Bethune m'écrivoit sans cesse de ne me point éloigner, je fus bien-aise de la voir, ce fut un prétexte d'allonger mon séjour, en lui mandant que j'irois passer la Touffaints chez elle. Madame de Brienne accoucha d'une fille, laquelle je tins avec M. de Pons son

frere ; son mari vint à ses couches , Madame de Brienne sa belle-mere & Madame de Gamache. Madame de Brienne , qui est fort de la Cour , qui ne bouge d'avec la Reine dans tous les Couvens ; qui la suit toujours à toutes les dévotions , me parla de toutes mes affaires : & entr'autres qu'elle mouroit d'envie de me voir mariée avec Monsieur frere du Roi , qu'il avoit cela tout-à-fait dans la tête , que comme il avoit confiance en elle , il lui avoit conté qu'à Compiègne , lorsqu'il avoit parlé au Roi de lui donner un appanage , il lui avoit répondu , je vous marierai avec ma cousine , elle est fort riche , elle fera votre fortune , & que depuis ce tems il n'avoit autre affaire dans la tête. Cela me fit souvenir qu'un jour que je me promenois avec Préfontaine à S. Fargeau , que je raisonnois avec lui sur mon établissement , & sur les gens qui m'étoient propres ; il me dit , voici un parti qui vous vient , Monsieur croît , dans peu il sera un homme ; quoique vous foyez plus âgée que lui , entre des personnes de vos qualités on n'a pas d'égard aux âges : nous n'en parlâmes plus davantage , Mme. de Brienne me disoit mille biens de lui : je compris assez que ce parti m'étoit sortable ,

DE MONTPENSIER. 97

j'avois assez de plaisir d'entendre dire qu'il souhaitoit cette affaire. La Touffaints venue, je mandai au Comte de Bethune que je serois la veille à Jouarre, & qu'il me vînt trouver. Je partis de Pons la veille de la Touffaints, & comme je ne voulois être à Pons qu'un jour à mon retour, je fis partir ma maison en même-tems que moi pour Saint Fargeau : j'allai coucher au Marais, chez Me. Desmarais, où il y avoit beaucoup de monde du pays : elle me reçut à son ordinaire avec beaucoup de joye & de magnificence : j'y vis un de mes anciens amis, que je pris grand plaisir à entretenir, c'étoit de la Salle, Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi.

J'arrivai un peu tard à Jouarre, on m'y attendoit : J'y trouvai les portes ouvertes, je couchai dans le Couvent. M. l'Evêque d'Amiens y étoit arrivé un peu devant moi, nous eumes une conversation très-agréable en attendant Matines : c'est un Prélat qui a beaucoup d'esprit, & quoi qu'il eût été Cordelier, il n'a rien qui tienne du Moine, il a été long-tems à la Cour, il nous donna un très-beau sermon le jour de la Touffaints, on fait admirablement le Service à Jouarre,

comme je crois l'avoir dit ailleurs. M. & Me. de Bethune arriverent le jour de la Touffaints après la Messe : ils ne m'apprirent rien de nouveau. Les Religieuses de Jouarre firent une plaisante remarque , il y a eu de mes grandes tantes Abbeſſes de Jouarre , Anne & Jeanne de Bourbon , je paſſai dans une tribune , je frappai de la main ſur le bord pour faire lever les yeux aux Religieuſes , les vieilles dirent que mes tantes faiſoient tout de même. Je me promenai dans les jardins qui ſont grands & ſpacieux : cette maiſon a beaucoup de dignité , l'Abbeſſe eſt de la maiſon de Lorraine , fille de M. le Duc de Chevreuſe. Pendant que j'étois à Jouarre , on parla de Nanteuil , & on dit qu'il n'y avoit que dix lieues : cette terre étoit à vendre : il me prit envie d'y aller , je ſéjournai le jour des Morts à Jouarre , & celui d'après j'allai à Nanteuil , je paſſai par Meaux , où j'allai voir la fille du Comte de Bethune qui étoit dans Notre-Dame. Quand je fus dans une de ces grandes plaines de l'Iſle de France , il avoit plu , le caroffe de M. le Comte de Bethune qui n'étoit pas bien attelé ſ'embourba , de ſorte que j'arrêtai , je mis pied

à terre , le Comte de Bethune m'en vint parler pendant qu'on tiroit son carrosse du bournier , il me demanda si j'avois mes pierres , je lui dis que je les avois , il me fit quasi une réprimande de ce que j'étois si peu accompagnée , je n'avois pas même des Pages à cheval , je n'avois que mon Ecuyer qui étoit en carrosse ; c'étoit celui que la Reine de Suede m'avoit priée de chasser , depuis elle me pria de le garder. Je trouvai que le Comte de Bethune avoit raison , & je résolus de ne plus faire de voyage si mal accompagnée ; il étoit tard , il me dit , si l'on étoit avec d'autres qu'avec vous , on seroit en inquiétude de ne pas souper , d'arriver si tard , il n'y a rien à craindre , vos Officiers sont devant : je me mis à rire , & je lui dis , j'ai envoyé dès Pons ma maison à Saint Fargeau , & comme je n'ai gardé aucun Officier , j'ai envoyé Vermont devant , qui nous fera apprêter à manger.

Nous arrivâmes à une heure de nuit à Nanteuil , par bonheur la maison étoit meublée , je couchai dans un lit fort propre , je soupai fort bien , à la vérité dans des plats d'étain ; j'y séjournai le Vendredi pour voir les maisons & les promenoirs , il plut tout

le jour , je n'eus pas beaucoup de plaisir , cela m'obligea à partir le lendemain après le dîner , afin de voir mieux la maison par le beau tems , il fit le plus beau tems du monde. Me. du Pleffis Guenegault & Me. de Marlette , & le Boulay qui est à S. A. R. me vinrent voir ; Boulay fut un peu embarrassé d'une affaire qui lui étoit arrivée , dont il ne fit pas semblant ni moi. Son fils avoit été pris prisonnier à Valenciennes par les troupes de M. le Prince , il m'écrivit pour me supplier de lui écrire pour sa liberté : il me mandoit , je sçai bien que vous dites à tout le monde que vous n'avez point de commerce en Flandres , à un vieux domestique du Pape , on ne lui fait pas de ces finesse , j'ai prié le pauvre Préfontaine , mon cher ami , de vous en supplier , & de joindre ses prieres aux miennes. Je trouvais cette lettre fort artificieuse & méchante , & je ne doute pas que Goulas , qui est son ami particulier , n'eût aidé à faire cette lettre : il croyoit me tendre un panneau , & que j'y donnerois furement. Je lui fis réponse qu'il étoit fort mal informé , que je n'avois plus de commerce avec M. le Prince , qu'il avoit mal pris ses mesures de s'adresser à Préfon-

DE MONTPENSIER. 101

taine, & de le prier de m'écrire de cette affaire, que je n'avois point entendu parler de lui, ni reçu de ses nouvelles depuis que S. A. R. avoit désiré qu'il quittât mon service; que je m'étonnois qu'après avoir été nourri à la Cour, il fût si duppe de croire ce que les autres lui disoient, parce que j'aime mieux le croire tel, que méchant; & qu'il falloit être l'un ou l'autre pour m'écrire une telle Lettre. Goulas croyoit qu'il tireroit quelques nouvelles de moi pour me brouiller ou à la Cour, ou avec S. A. R. Mrs. de Berhune & d'Escars, & Me. de Berhune s'en allerent à Paris, & moi je m'en retournai à Jouarre fort satisfaite de Nanteuil, & en dessein de l'acheter: j'allai coucher à Meaux dans l'Evêché, où M. l'Evêque n'étoit pas; je trouvai la maison fort belle, toute neuve, & fort proprement meublée. Je fus fort aise de revoir de la vaisselle d'argent, & comme les hôtelleries sont meilleures à Meaux qu'à Nanteuil, j'y fis meilleure chère: les violons de la Ville vinrent à mon souper, Me. de Thianges proposa de danser, je fis entrer dans ma chambre sept ou huit fort jolies filles de la Ville, qui m'étoient venues voir souper; nous dansâ-

mes jusqu'à minuit. Le degré de l'Evêché est fort extraordinaire, on le pourroit plus proprement nommer une montée, il n'y a point de marches, il est de brique, on y monte insensiblement, je n'en avois jamais vû de cette maniere, cela me le fit remarquer. Le matin avant que de partir, je me promenai dans le jardin qui est très-beau, j'y cueillis quantité d'oranges & de citrons doux dans une belle orangerie qui y est; j'allai à la Messe à deux lieues de-là à Saint Fiacre, qui est une grande dévotion, & où j'en ai une particuliere, j'ai été guerie de la diffenterie fort promptement, on attribua ma guérison à une neuvaine que l'on fit pour moi à Saint Fiacre. J'allai voir Monceaux, parce que l'on disoit que l'on vouloit vendre cette maison, je la trouvai fort ruinée & en si mauvais état, qu'elle ne me donnoit nullement envie. J'appris à mon retour que Me. de Chevreuse & M. de Noirmoutier y avoient été. Me. de Jouarre me fit de grandes excuses de ce qu'ils ne m'avoient point attendue, que Me. de Chevreuse avoit à Paris une affaire fort pressante. Je ne voulois séjourner qu'un jour à Jouarre, Me. l'Abbesse me pria tant que j'y demeurai deux jours.

DE MONTPENSIER. 103

La veille du jour que je devois partir, il me prit une colique bilieuse la nuit qui me dura huit heures la plus violente du monde; j'avois heureusement mon Medecin, je n'avois point de Chirurgien, ce qui étoit fort nécessaire, dans ces maux-là il faut beaucoup saigner. Les commencemens en furent si violens, qu'il y avoit apparence qu'elle dureroit long-tems; je dis à mon Medecin, je suis jeune & forte, je viens des eaux où j'ai fait beaucoup de remedes, c'est pourquoi mon mal ne sçauroit long-tems durer, ainsi je ne veux point faire de remedes, je veux laisser agir la force de mon temperament. Après avoir été malade le tems que j'ai dit, je m'endormis, & à mon réveil je fus guérie. M. de Guise arriva le soir, je me levai pour l'aller entretenir à la grille, il m'aprit une nouvelle qui me fâcha, que M. le Prince avoit fait arrêter le Comte de Holac. Je séjournai un jour à Jouarre plus que je n'avois cru, & ensuite je m'en allai coucher à Montalos où il n'y avoit personne; je ne laissai pas d'y trouver bien à souper & à coucher, & le lendemain je gagnai Pons. Lorsque j'y arrivai, j'y trouvai un valet de pied de Me. de Lon-

gueville qui m'y attendoit il y avoit un jour ou deux, par lequel elle me mandoit par écrit que son frere l'avoit chargée de m'écrire. Il n'osoit le faire lui-même, de peur de m'embarasser, pour se justifier auprès de moi de la prison du Comte de Holac; & le Président Viole envoya une grande relation à Me. de Longueville, qui contenoit les sujets que M. le Prince avoit eus de se plaindre de lui, & de le faire arrêter. Ce que M. de Guise m'avoit dit m'avoit affligée, je ne pouvois croire cette nouvelle; je la fus encore davantage quand je vis que cela étoit très-sur par la lettre de Me. de Longueville, qui m'en témoignoit beaucoup de déplaisir. Elle jugeoit bien que j'en serois fâchée, & je lui témoignai le ressentiment que j'en avois, je la priai de mander à Monsieur son frere que toute la terre savoit que c'étoit moi qui avoit engagé le Comte de Holac à son service, qu'il étoit ma créature, que les sujets qui l'avoient obligé à le faire arrêter, n'étoient point publics, qu'il paroîtroit dans le monde qu'il avoit perdu la considération qu'il avoit pour moi, que cela ne me feroit pas avantageux; que j'osois dire aussi que peut-être
cela

cela ne le feroit pas pour lui , que pour les plaintes que j'avois vues du Président Viole j'en avois souvent entendu parler , que moi-même j'avois raccommo- dé le Comte de Holac avec M. le Prince , & que j'avois de ses lettres , par lesquelles il me témoignoit être satisfait. Je n'oubliois rien de ce que je pouvois de pressant dans la lettre de Me. de Longueville , pour qu'elle témoignât à Monsieur son frere que je me sento- is fort blessée de la prison du Comte de Holac , & que je desirois sa liberté.

Je trouvai à Pons un attelage de petits chevaux Isabelles avec des crins noirs & une raie noire sur le dos , que le Comte de Holac m'envoyoit ; il y avoit long-tems qu'ils étoient partis d'Allemagne , ils ne venoient pas de Flandres. Je restai un jour ou deux à Pons , il y vint un Gentilhomme qui est à S. A. R. nommé Grandry , lequel a du bien en Nivernois , & habitude dans la Maison de Mantoue , il me vint proposer de la part de M. de Mantoue d'acheter le Duché de Nevers , qu'il me le donneroit pour sept cens mille écus , que je n'avois qu'à signer , & que cela feroit fait. Je lui demandai quinze jours de tems ,

parce que de la qualité dont j'étois , je n'osois faire un traité avec un Prince étranger sans la permission du Roi , & sur tout dans un tems où l'on disoit que le Duc de Mantoue se séparoit de ses intérêts ; il me dit qu'il viendrait à Saint Fargeau où je m'en allai. Je passai à Chevillon chez Me. de Courtenay , qui m'y reçut fort magnifiquement : rien n'est plus propre que sa maison ni plus ajusté , elle a tout-à-fait l'air de celle d'une Dame de grande qualité , & qui a été nourrie à la Cour.

A mon arrivée à Saint Fargeau , j'eus la plus grande joie du monde ; je trouvai ma solitude fort agréable. Je n'ai point parlé de la réception que l'on fit à Paris à la Reine de Suede , parce que les gazettes dont on fait des recueils , en parlent assez ; je dirai seulement qu'elle étoit , disoit-on , pareille à celle que l'on fit à l'Empereur Charles-Quint , hors qu'il étoit accompagné de plus d'hommes qu'elle de femmes ; elle n'en avoit aucune , elle fit son entrée à cheval , elle n'étoit pas bien vêtue ; elle avoit le même habit que lorsque je la vis à Effonne. Le jour qu'elle arriva à Paris , elle avoit touché à Conflans , où beaucoup de gens

l'avoient été voir, la curiosité y mena Préfontaine & Nau : elle demanda qui ils étoient , & comme elle le sçut , elle leur dit qu'elle avoit entendu parler de leur mérite , & qu'elle favoit qu'ils avoient été chassés d'auprès de moi pour m'avoir bien servie , & leur fit mille civilités. Pendant qu'elle fut à Paris , elle visita toutes les belles maisons & les Bibliothèques ; tous les gens sçavans l'allèrent visiter : elle alla communier à Notre-Dame , où ceux qui la virent furent mal édifiés de sa dévotion pour une nouvelle Catholique , qui devoit être encore dans le premier zèle ; elle causa tout le tems de la Messe , & fut toujours debout. L'Evêque d'Amiens , qui la confessa , m'a conté que l'Abbé le Camus , Aumônier du Roi , qui la servoit , lui avoit demandé à qui elle vouloit se confesser ; elle lui dit à un Evêque , choisissez-m'en un ; il alla querir M. d'Amiens ; il étoit dans son cabinet avec son bonnet quarré & son rochet , elle y entra , se mit à genoux , & le regarda toujours entre deux yeux , ce qui est assez extraordinaire , il falloit au moins un extérieur aussi pénitent que le cœur pour approcher de ce Sacrement. M. d'Amiens dit

qu'elle se confessa fort bien & avec beaucoup de dévotion , & qu'il fut plus édifié de ses sentimens que de sa mine. Elle vit Me. de Thianges à Paris , qu'elle prit en grande amitié.

Après y avoir été quelques jours , elle s'en alla à Compiègne , & coucha à Chantilly , où M. le Cardinal l'alla visiter ; il mena avec lui le Roi & Monsieur ; ils avoient ôté tous deux leur Ordre. M. le Cardinal lui dit , voilà deux Gentilshommes de qualité que je vous présente : ils lui baisèrent la robe , elle les releva , les baïsa & dit , ils sont de bonne Maison , & elle les entretint ; elle appella le Roi mon frere , & Monsieur aussi , lesquels après avoir fait leur visite , retournerent toute la nuit au galop à Compiègne. Le lendemain ils revinrent avec la Reine à la maison du Maréchal de la Motte-Houdancourt , nommée le Fay , & au-devant de la Reine : c'étoit une maison nouvellement bâtie , & fort agréable. Leurs Majestez attendirent la Reine de Suède sur une terrasse qui sépare la moitié de la cour , laquelle étoit remplie de beaucoup de monde. La Reine qui m'a conté cette entrevue me l'a dépeinte d'une maniere fort bel-

le, je n'y étois pas, la Reine descendit au milieu de la cour, & quoiqu'on lui eût bien dit qu'elle n'étoit pas faite comme les autres, elle ne pouvoit se l'imaginer faite comme elle la trouva. Le Maréchal & la Maréchale donnerent une fort belle collation : cette maison étoit magnifiquement meublée : le Maréchal avoit eu en Catalogne les plus beaux meubles du monde, avec des bufets de vermeil doré, & même des pierreries dont sa femme étoit parée aussi bien que de ses graces naturelles : c'est une fort belle femme, & qui paroît bien ce qu'elle est ; toutes ces raretez venoient du Duc de Cardonne. Après cela la Reine de Suede alla à Compiègne, le tems qu'elle y fut on tâcha de lui donner tous les divertissemens possibles, elle eut les Comédiens François & Italiens, & les 24 violons du Roi : elle ne voulut pas danser ; elle eut aussi toutes sortes de musiques & de chasses. Elle se plaisoit fort à la Cour ; comme elle n'y plaisoit pas tant, on lui fit dire qu'elle y avoit été assez long-tems, & cela fort honnêtement. Il se rencontra que les Jesuites de Compiègne firent jouer une Tragédie par leurs Eco-liers, on la convia d'y aller ; ce qu'elle fit,

& Leurs Majestez aussi : elle se mocqua fort de ces pauvres Peres , les tourna en ridicule au dernier point , & fit les postures que je lui avois vû faire à Essonne , dont la Reine fut fort surprise. Elle avoit entendu parler de l'amour du Roi pour Mlle. de Mancini , de sorte que pour faire sa cour , elle alloit toujours se mettre entre le Roi & elle , & leur disoit qu'il falloit se marier ensemble , qu'elle vouloit être la confidente ; & elle disoit au Roi , si j'étois à votre place , j'empousserois une personne que j'aimerois. Je crois que ces discours ne plurent ni à la Reine ni à M. le Cardinal , & qu'ils contribuerent à hâter son départ : à la Cour on n'aime pas les gens qui entrent en matiere , sans qu'on les en prie.

J'étois à Pons lorsqu'elle partit de Compiègne ; je croyois qu'elle y dût passer , parce que c'étoit son chemin , si elle eût pris celui de Bourgogne. J'envoyai à Melun lui faire compliment ; elle me manda qu'elle vouloit me venir voir à Pons , qu'on lui avoit dit que j'étois à Saint Fargeau , que c'étoit son chemin d'y passer , & qu'elle étoit au désespoir de ne me point voir. Le Gentilhomme que j'envoyai me dit qu'elle cou-

DE MONTPENSIER. III

cheroit le lendemain à Montargis ; la fantaisie me prit de la voir encore une fois , j'envoyai des relais , je partis à la pointe du jour , & j'arrivai à dix heures du soir à Montargis : je n'avois avec moi que Me. de Thianges & Me. de Frontenac , la Comtesse de Fiesque & Mlle. de Vandy n'avoient pas assez de force pour soutenir une telle fatigue. A mon arrivée je descendis chez la Reine de Suede , on me dit en Italien qu'elle venoit de se coucher , je fis semblant de n'entendre pas l'Italien , & je disois que l'on dit à la Reine que c'étoit moi. Enfin après l'avoir dit plusieurs fois , on me vint dire de monter seule , je la trouvai couchée dans un lit où mes femmes couchoient toutes les fois que je passois à Montargis , une chandelle sur la table , & elle avoit une serviette autour de la tête comme un bonnet de nuit , & pas un cheveu , elle s'étoit fait raser il n'y avoit pas long-tems , une chemise fermée sans collet , avec un gros nœud couleur de feu , ses draps ne venoient qu'à la moitié de son lit , avec une vilaine couverture verte ; elle ne me parut pas jolie en cet état. Elle me salua d'abord , & me dit qu'elle étoit bien fâchée de la peine que j'avois

prise , que j'avois eu bien de la fatigue de me lever si matin , puis me demanda qui étoit venu avec moi. Je lui dis, Mesdames de Thianges & de Frontenac ; elle me dit de les faire appeller , elle fit assez bon accueil à Me. de Thianges , je lui demandai comment elle avoit trouvé le Roi. Elle me dit fort bien fait , & fort honnête homme , que c'étoit dommage qu'il n'aimât une plus belle personne que Mademoiselle de Mancini, qu'elle trouvoit Monsieur fort joli , qu'il avoit été honteux avec elle , que cela l'avoit surprise, parce qu'elle avoit cru le Roi plus farouche ; puis elle me demanda des nouvelles du Comte de Holac ; je ne lui dis pas qu'il étoit prisonnier , je ne le savois pas pour lors. Elle me parla encore de M. le Prince , elle me demanda si je lui écrivois ; je lui dis que non , que cela m'étoit défendu : puis je m'en allai , & je jugeai bien que ma visite avoit été trop longue. Si elle eût été plus civile , elle me seroit venue voir le lendemain avant que de partir ; ce seroit trop demander à une Reine des Gots. Je me levai matin , & m'en allai à son logis , je la trouvai jolie avec un justaucorps brodé , & en belle humeur : elle proposa à Me. de Thianges de s'en aller à Rome

Rome avec elle , & que c'étoit une fottise de s'amuser à son mari , que le meilleur ne valoit rien , & qu'il étoit fort à propos de le quitter ; elle pesta fort contre le mariage , & me conseilla de ne me jamais marier , elle trouvoit abominable d'avoir des enfans. Elle se mit à parler des dévotions de Rome d'une maniere assez libertine. Elle me dit , je passe à Turin , que voulez-vous que je dise , si on m'y parle de vous ? Je lui dis que je ne doutois pas que ce ne fût de la bonne maniere , parce que Me. de Savoye étoit ma tante , & m'avoit toujours témoigné beaucoup d'amitié : à quoi elle répliqua , son fils vous aime plus qu'elle , il vous desire fort , & il a raison ; pour elle , elle vous craint , parce qu'elle veut gouverner. On la pressa de partir , parce qu'elle avoit une assez longue journée à faire : elle me disoit , vous me donnez le plus sensible déplaisir que j'étois capable de recevoir de me séparer de Mademoiselle , je ne la verrai peut-être jamais ; elle me fit mille cajoleries de cette façon. Je la vis monter en carrosse avec Sentinelly , un autre , & un Gentilhomme qui étoit au Roi , nommée Leifsein : rien n'est si bizarre que de voir une Reine

sans pas une femme. Je m'en allai coucher à Egreville chez Madame la Duchesse de Vuiry , & de-là je m'en retournai à Pons , où je fus le tems que j'ai dit.

Apremont arriva à Saint Fargeau peu de tems après mon retour ; si-tôt que l'on me l'eut dit , je lui envoyai dire par un de mes Ecuyers nommé Darrêts , fils de la Tour , qui alloit souvent chez Me. de Fiesque , qu'il sortît à l'instant de S. Fargeau, ou qu'autrement je le ferois jetter par les fenêtres : ce garçon avoit beaucoup de peine à exécuter cet ordre , il s'en défendit tant qu'il put , & cependant il fallut bien le faire. La Comtesse de Fiesque étoit dans son lit , elle envoya querir un de mes gens pour sçavoir ce qu'avoit fait Apremont , si je voulois dire le sujet que j'avois de me plaindre, qu'elle le chasseroit , qu'elle seroit au désespoir d'avoir quelqu'un qui me pût déplaire , que d'en user comme je faisois , elle croyoit avoir quelque sujet de se plaindre de moi. Je lui mandai que je le lui dirois quelque jour , que je ne le pouvois présentement , & que je la priois de ne m'en point parler. Je montai à sa chambre , elle causa avec moi de différentes affaires , à la vérité il y avoit de

monde ; elle avoit la mine un peu en colere , elle ne m'en témoigna rien , & ma visite fut courte.

Il me vint de Paris une nouvelle que je n'avois point sçue dans le tems qu'elle s'étoit passée , au voyage que j'avois fait à Forges l'été. Il s'étoit rencontré que Mlle. de Vandy étoit à une portiere où l'on met ordinairement ma cassette aux pierreries : après avoir pris une fois cette place , elle continua à s'y mettre tous les jours. Me. de Frontenac s'avisa au retour de Nanteuil , d'en parler à Pons à Maulevrier , qui vint avec la Maréchal d'Etrées , qui étoit alors à Villenonce : lorsque Maulevrier y fut retourné , il conta à M. l'Evêque de Laon que cela étoit fort plaisant qu'elle fût juchée sur un coffre , comme un coq de bagage ; & qu'elle y eût été l'hyver & l'été. Voilà le plaisir que Me. de Frontenac donna , sur lequel ils firent deux couplets de chansons fort plaisans , en intention de tourner Mlle. de Vandy en ridicule , à quoi ils ne parvinrent pas. Quand je sçus cette plaisanterie , je m'en fâchai d'abord , puis je jugeai que ce seroit leur faire plaisir que de traiter cela sérieusement ; je les chantai à leur nez , elles

en furent embarrassées, & les défavouèrent.

L'accommodement de S. A. R. à la Cour, dont ces Dames avoient eu tant de joie, ne produisit pas grand effet; le voyage qu'il fit à la Ferre, dans le tems que j'étois à Forges, n'avança ni ses affaires ni celles de toutes les personnes qui étoient bannies & qui souffroient pour ses intérêts. Le Cardinal Mazarin feignit d'avoir la goutte pour n'aller pas au-devant de lui, & pour que toute la France vît qu'il l'avoit été voir le premier; j'avois toujours bien jugé que cela arriveroit de cette sorte. Me. de Fiesque me disoit, cela ne se peut, je gagerois que le Cardinal ira au-devant de S. A. R. & moi je trouvois qu'il avoit raison, & si j'eusse été en sa place, j'en aurois fait autant; il lui avoit fait assez de mal pour être bien-aise de se faire faire cette maniere d'amende honorable. Après que S. A. R. eut vû le Roi & la Reine, il alla à la chambre de Son Eminence; lorsqu'il repassa par Paris, il y fut deux ou trois jours seulement; & à son retour à Blois, il envoya querir M. de Beaufort, à qui il n'avoit donné nulle part de son voyage; je pense qu'il ne se rendit pas à l'instant, & qu'il s'excusa sur ce qu'il n'étoit pas utile pour le ser-

vice de S. A. R. & que lorsqu'il avoit été question de le servir, il avoit toujours été des premiers. Le fils de la Tour dont j'ai parlé, étoit un jeune garçon de 16 ans, à qui son pere avoit désiré que je donnasse la survivance de sa charge, ce que j'avois fait : il est assez bien fait. Peu après son arrivée à Saint Fargeau, il s'amusa à causer avec Mlle. de Pienne, fille de Me. de Fiesque, & en étoit devenu amoureux : un jour il lui avoit écrit un billet, & il l'avoit donné à son frere qui étoit mon Page, pour lui rendre, ce petit Page le lui voulut donner, elle le refusa ; il en avoit chargé un petit valet de pied qui n'avoit que six ans. Comme il vit que Mlle. de Pienne ne le voulut pas recevoir, il le jetta sur la table de ma chambre, & lui dit, quand il sera là, il faudra bien que vous le preniez ; on peut juger de l'âge des amans quand je ne l'aurois pas dit, par leur prudente conduite, & par le choix de leurs confidens. Me. de Frontenac & Mlle. de Bourdeille venoient à dîner, elles entroient dans ma chambre, & virent une lettre sur ma table, elles la prirent & coururent au-devant de moi, & me dirent, voici un poulet ; nous le lûmes, il étoit

fort d'un enfant, personne ne douta d'où il partoît. La Comtesse de Fiesque au lieu d'en être fâchée n'en fit que rire, & dit, qu'ils sont plaisans, cela ne leur peut nuire & leur fera l'esprit. Comme c'étoit dans le tems que l'on parloit du mariage de sa fille, il me semble que cela ne devoit pas éclater; je dis à Darrêts, si l'on vous accuse d'avoir écrit ce poulet, & que l'on vous en parle, niez-le: quoi qu'il en soit, l'affaire en demoura-là, & fut étouffée par le soin que j'en pris. La Comtesse de Fiesque trouva cela fort joli, qu'elle eût été toute propre à le conter à tout le monde: elle croyoit louer sa fille, & sûrement cela n'eût pas plu à Guerchi qui la recherchoit; depuis ce tems on n'en parla plus. L'habitude qu'avoit eue Darrêts d'aller chez Me. de Fiesque continua, elle lui donnoit des avis, les jeunes gens en ont besoin, & particulièrement sur son habillement & sur sa coëffure; il avoit les cheveux frisez d'une maniere qu'ils ne croissoient point; elle lui conseilla de mettre des coins, il faut un soin bien grand pour les ajuster: je pense qu'elle lui dit de faire venir son perruquier parler à elle, de sorte qu'un jour comme elle étoit à table

avec moi à Pons , il lui vint dire tout bas , vous ne me gronderez plus de mes coins , le Perruquier est venu , & vous les lui ferez accommoder à votre fantaisie , je ne sçai si ce fut ensuite ou un autre jour qu'elle les ajusta devant le monde ; ce qui fit rire les spectateurs. Quand on a commencé à parler d'une affaire , quelque petite qu'elle soit , on en fait une grande. Madame de Thianges qui aime à rire , & qui n'est pas plus charitable pour elle , qu'elle est pour les autres , s'en divertit , & se mit à faire valoir tout ce qu'elle faisoit. Vantelet , dont j'ai parlé ailleurs , & qui est assez étourdi , étoit fâché contre Me. de Fiesque , je ne sai pour quelle raison ; il étoit d'humeur à se fâcher souvent pour une bagatelle. Son chagrin le porta à dire , si elle me fâche , je conterai que l'autre jour au retour de jouer de la ville à deux heures après minuit , j'avois envoyé mon laquais pour me faire ouvrir la porte ; il me dit qu'il avoit trouvé que l'on l'ouvroit : lorsque j'entrai je vis un homme qui se cachoit dans le bâtiment qui n'étoit point achevé , je ne fis pas semblant de le voir , je montai & demeurai à la fenêtre , je vis passer Darrêts , je lui demandai d'où il venoit ,

il me répondit , je viens d'écrire. Comme je sçus cela , & que la Comtesse de Fiesque se plaignoit de lui , & qu'elle en avoit fait des plaintes à Me. de Thianges & à Mlle. de Vandy , j'envoyai querir Vantelet , & lui deffendis de rien dire qui pût déplaire à Me. de Fiesque , que c'étoit une femme de qualité que je considérois , & dont le mari étoit mon parent. Il me conta l'histoire que je viens de dire , & me dit qu'il n'en parleroit jamais à personne , & qu'il prioit Me. de Thianges & Mlle. de Vandy de dire à Me. de Fiesque qu'elles n'en avoient jamais oui parler. Je fus fort satisfaite de lui , contre son ordinaire , il en usa très-sagement. Me. de Thianges & Mlle. de Vandy parlerent à Me. de Fiesque , elle reçut les complimens de Vantelet fort mal , & dit qu'elle lui feroit donner des coups de bâton. Ce ne sont pas des menaces à faire à un Gentilhomme , quand on n'est qu'une Demoiselle : les Princes ne se portent à ces menaces qu'en de grandes extrémités ; & on n'en fait guere aux gens qui appartiennent à des personnes comme moi , de qui on doit respecter jusqu'au moindre marmiton. Je ne pris aucune connoissance de cette affaire , sur laquelle

j'aurois voulu que Vantelet l'eût satisfaite : c'étoit la raison , & il le vouloit aussi : je ne voulois venir en aucun éclaircissement avec elle , crainte de l'état où elle se porte. Me. de Sully vint à Saint Fargeau , elle est son amie , & Vantelet est de sa connoissance ; elle voulut faire un accommodement , Me. de Fiesque se déchaîna toujours contre lui , ce qu'elle ne devoit pas faire , il ne faut pas pousser à bout les fous. J'admirois la patience de Vantelet ; plus elle s'emportoit & plus il étoit sage , il en écrivit à Paris , je fus toute étonnée que Me. de Brienne me manda qu'elle étoit surprise que je souffrois que l'on eût fait un tel conte de la Comtesse de Fiesque , & qu'elle avoit mandé qu'il étoit vrai que Darrêts avoit été ce jour-là tard dans sa chambre à lire des vers , & qu'il y avoit aussi d'autres gens. Ce fut la veille de Noel que je reçus cette lettre , à laquelle je répondis , & je mandai à Me. de Brienne que l'on étoit bien plus savant à Paris de ce qui se passoit à Saint Fargeau , que ceux qui y étoient , que je n'avois point entendu parler de cette histoire , & que je la croyois fausse. La Comtesse de Fiesque commença à dire le jour de Noel qu'elle vouloit

aller à Guerchy voir sa fille , personne ne la dissuada de ce voyage.

Mes affaires avec S. A. R. qui étoient demeurées , & dont je n'avois point entendu parler depuis Saint Cloud , vinrent à se manifester. On m'envoya un Arrêt du Conseil , par lequel le Roi confirmoit la transaction que Me. de Guise avoit faite , & qu'elle nous avoit fait signer à S. A. R. & à moi. Je reçus cet Arrêt par l'Ordinaire , j'en ris un peu , cela me paroissoit traiter notre affaire avec bien du mépris , de n'envoyer pas un Exprès : je croyois que d'Aubeville auroit pû faire un quatrième voyage pour cela. Comme S. A. R. avoit toujours dit que dès que nos affaires seroient finies , il me verroit , je lui écrivis que j'avois reçu un Arrêt du Conseil , qui terminoit nos affaires , que je croyois que S. A. R. auroit agréable de me voir ; que sans un rhume que j'avois je serois partie , que je suivrois de près Colombier , qui étoit porteur de ma lettre.

Au voyage que fit Me. de Sully à Saint Fargeau , elle me dit que la Comtesse de Fiesque lui avoit témoigné le déplaisir qu'elle avoit de ne m'être pas agréable , qu'elle lui avoit conseillé de s'en aller chez elle.

Je lui fis connoître que j'en serois fort aise, que je connoissois la Comtesse de Fiesque prompte, que je me sentoïs fort mal satisfaite d'elle, qu'il étoit bon que cela se fît sans éclaircissement, afin de ne nous pas brouiller pour jamais. De sorte que sur les discours qu'elle continuoît de tenir tous les jours de son voyage de Guerchy, & de l'impatience qu'elle avoit d'y aller, j'écrivis à Me. de Sully, je lui mandai ce qu'elle disoit, & qu'il me sembloit que c'étoit une fort belle occasion pour nous séparer, qu'elle ne me diroit adieu que pour aller à Guerchy, & qu'elle ne reviendrait plus. Quelque menace que Me. de Fiesque fît, je craignois qu'elle ne vint point à l'exécution. Frontenac, qui étoit à Saint Fargeau, partit pour s'en aller chez lui; sa femme, ce jour-là, ne descendit point de sa chambre, elle feignit d'être malade, je l'allai voir; elle me parut avoir un grand étouffement. Le lendemain, qui étoit le dernier jour de l'année 1656, elle vint à la Messe, & de mes gens remarquerent qu'elle avoit toujours pleuré. Me. de Thianges me le dit, cela me donna quelque espérance du départ de Me. de Fiesque. La crainte que j'avois qu'elle

ne pût prendre une telle résolution , la diminuoit pourtant , je ne savois à quoi attribuer les pleurs de Me. de Frontenac , qui n'est pas d'un naturel fort tendre ; elle pouvoit être sensible à cette séparation , c'est un préjugé terrible pour elle que la liaison que je reconnoissois que ces deux femmes avoient ensemble , & l'aversion que je témoignois pour elles en toutes rencontres , & cela avec assez de fondement. Le premier jour de l'an la Comtesse de Fiesque entra dans ma chambre avec un habit magnifique , poudrée & ajustée au dernier point ; elle disoit , j'ai un grand dessein ; je ne lui demandai point ce que c'étoit. Le soir j'étois dans mon cabinet , où je faisois écrire des vers & des chansons dans un livre ; j'allai querir Madame de Fiesque pour me dire celle qu'elle sçavoit , j'haurtai à la porte de la chambre de Me. de Frontenac , on fut quelque tems à m'ouvrir , & après on s'excusa sur ce qu'elle avoit pris un remede. Me. de Fiesque vint avec moi , puis elle sortit & revint ; elle avoit les yeux égarés beaucoup plus qu'à son ordinaire. Mlle. de Vandy qui la regardoit , lui dit , je ne sçai ce que vous avez aujourd'hui , vous n'êtes pas comme les autres

jours ; elle alloit & venoit. Il y avoit dans ma chambre Me. de Thianges , Mlle. de Vandy & Segrais , qui écrivoit avec un Conseiller de Dombes : tout d'un coup elle entra d'une furie terrible , & avec un air évaporé elle me dit , je viens de recevoir des nouvelles de Paris qui m'obligent d'y aller pour mes affaires , & en même-tems on m'en envoie la permission , dont j'ai la plus grande joye du monde , je suis ravie de vous quitter. Je lui répondis , je suis ravie que vous ayez cette liberté, c'est un bon signe pour M. le Comte de Fiesque , & comme je l'aime & l'estime fort , je lui souhaite toutes sortes d'avantages. Elle me répondit , il y a long-tems que je souhaite sortir d'ici , je ne savois où aller, sans cela je n'y serois pas demeurée, je me déplaïs fort auprès de vous, & ne trouve pas que vous m'ayez traitée comme je méritois. Je lui dis , quand vous avez désiré de venir céans , je vous ai fort bien reçue : elle reprit , cela eût été fort ridicule que vous ne m'y eussiez pas bien reçue , je vous ai fait l'honneur de venir ici ; & moi , lui dis-je , je vous en ai fait beaucoup de vous y recevoir & de vous y garder , vû la conduite que vous avez tenue envers moi , on ne vivroit pas chez une simple

Dame comme vous avez fait ici , qu'elle ne vous eût priée de vous en aller chez vous , la connoissance de M. de Fiesque m'a fait tout souffrir. Elle me dit , vous m'accusez d'avoir été dans les intérêts de Monsieur contre vous , il est vrai , je vous ai fait tout du pis que j'ai pu , & le ferois encore si j'étois à recommencer ; je trouve que Monsieur vous a trop bien traitée , & s'il m'avoit crue , il vous auroit fait pis : Monsieur , qui est l'homme du monde le plus décrédité , ne sauroit plus se décréditer s'il ne vous maltraite ; c'est moi qui suis cause qu'on vous a ôté Préfontaine & Nau , j'ai dit tout ce que j'ai pu contre eux , & il me suffit que vous aimiez les gens pour me les faire haïr ; je ferai plus , je manderai à Monsieur qu'il est honteux que des gens qui lui déplaisent soient sur le pavé de Paris , afin qu'il les fasse chasser , & il n'y a rien qui se puisse faire contre vous que je ne le fasse , & je serois fort fâchée si vous ne vous plaigniez pas de moi , je ferai des Manifestes qui coureront par tout le monde contre vous. Je lui répliquai avec beaucoup de douceur , si vous me déclarez la guerre , vous n'y aurez aucun avantage ; tout ce qu'il y a de Princes dans l'Europe me

sont si proches, qu'ils n'abandonneront pas mes intérêts pour les vôtres. Elle parla une heure entiere de cette force, & dit toutes les extravagances qui se peuvent imaginer, à quoi je répondis simplement ce que j'ai dit. A la fin j'eus peur que la longueur de ses impertinens discours ne lassât ma patience : je lui dis, avez-vous tout dit ? ce n'est pas pour vous répondre que je vous le demande, j'ai oui dire qu'à de certaines gens il faut les laisser parler, c'est pour vous envoyer coucher. Elle me dit, j'aurai l'honneur demain de prendre congé de vous, je ne partirai qu'après midi.

J'avoue que l'effort que j'avois fait sur moi de m'empêcher de parler, me fit un peu de mal, & que j'étouffois : tout ce qui étoit dans mon cabinet étoit extrêmement étonné, j'avois envoyé un de mes gens au-devant de Colombier, qui devoit revenir de Blois, pour me dire que S. A. R. trouvoit bon que j'y allasse, il ne m'en dit rien lorsqu'il arriva, de peur que cela ne fît changer le dessein que la Comtesse de Fiesque avoit d'aller à Guerchy. Cet homme revint sur ses pas me dire qu'il avoit rencontré Frontenac à cinq lieues de Saint Fargeau, qui avoit le

manteau sur le nez , qu'il avoit passé à toute bride , & mis le pistolet à la main pour se faire moins connoître , qu'il avoit jugé m'en devoir avertir tout aussi-tôt. Je jugeai à ce récit que c'étoit lui qui étoit dans la chambre de sa femme lorsqu'on m'avoit fait attendre , & qu'il vouloit se cacher ; sa femme vint coucher dans ma chambre , comme elle avoit accoutumé , je lui dis , que dites-vous de l'extravagance de votre amie la Comtesse de Fiesque ? Elle me répondit qu'elle étoit fort fâchée qu'elle m'eût déplû : je lui demandai si elle n'avoit point de nouvelles de mon mari , que l'on m'avoit dit qu'il étoit venu ; elle m'affura que non. Elle pleura toute la nuit , & se leva fort matin ; quand je m'éveillai , l'on me dit qu'elle étoit levée il y avoit long-tems.

Comme je me coëffois , Frontenac entra dans ma chambre comme un homme condamné à mort ; jamais je n'ai rien vû de si affligé , & cependant il faisoit le résolu. Il me dit qu'il avoit appris de Me. de Sully le dessein qu'avoit la Comtesse de s'en aller , qu'il avoit été fort surpris que Me. de Sully l'avoit envoyé pour l'empêcher de faire ce qu'elle avoit fait , que par malheur il étoit
venu

venu trop tard , qu'il s'étoit perdu la nuit dans les bois , & qu'il n'étoit arrivé qu'à cinq heures du matin. Je savois qu'il mentoit ; outre ce que j'appris de l'heure que l'on l'avoit trouvé en chemin , on l'avoit vu arriver à dix heures du soir un manteau sur le nez dans le Château , & en sortir à deux heures après minuit : il fit la meilleure mine qu'il put , on ne laissoit pas de connoître sa douleur par son visage ; Me. de Frontenac ne descendit point dans ma chambre , & dina avec Me. de Fiesque. Après dîner elle envoya prier Mlle. de Vandy de l'aller voir , & elle lui dit de me demander si j'aurois pour agréable qu'elle vînt prendre congé de moi. J'hésitai à lui donner cette permission , je craignois qu'elle ne me dît autant de sottises qu'elle m'en avoit dit le soir , & ne me fîois pas à ma patience , je ne voulois pas m'exposer. Mlle. de Vandy m'assura qu'elle seroit sage , e lui permis de me voir : elle l'alla querir , M. de Courtenai s'y trouva , elle me dit , j'avois oublié de dire à V.A.R. que je ne me serois jamais résolue à la quitter , si Me. de Sully ne m'avoit écrit que vous lui aviez mandé de me le conseiller , & ce conseil m'a paru un ordre de votre

part. Je lui dis que je ne l'avois point écrit à Me. de Sully, qu'elle pouvoit montrer ma Lettre, qu'il falloit que Frontenac ou elle, ne dît pas vrai, parce que Frontenac m'avoit dit qu'il n'étoit arrivé qu'à cinq heures du matin, & qu'elle m'avoit parlé à minuit. Elle fut un peu embarrassée, elle me baisa ma robe, & elle me dit qu'elle me supplioit très-humblement de croire qu'elle ne manqueroit jamais au respect qu'elle me devoit, quelque traitement que je lui fisse. Je lui répondis, qu'elle feroit son devoir, & que la considération que j'aurois pour elle seroit à cause de son mari pour lequel j'en avois beaucoup; nous nous séparâmes ainsi. Tout le monde étoit effarouché dans ma maison: ceux qui étoient dans ses intérêts ne savoient où ils en étoient, & croyoient avoir perdu leur protection; les autres ne savoient que dire: ceux qui étoient dans ma confiance n'étoient point fâchez de ce départ. Je laissai Me. de Frontenac & son mari pleurer ensemble, & je passai ma journée à écrire à Paris cette aventure: j'écrivis à tous les proches de la Comtesse de Fiesque, à son mari, à Me. de Bréauté sa belle-sœur, à Messieurs de Beuvron ses oncles, & au Mar-

DE MONTPENSIER. 131

quis de Pienne son beau-frere, comme à des gens que je considérois. Ils reçurent tous fort bien mes civilités, qui à la vérité étoient grandes, je me pouvois passer d'en user de cette sorte, j'étois bien aise de les mettre tous de mon côté; cela réussit comme je l'avois espéré, ils blâmerent fort la Comtesse de Fiesque.

Colombier revint le soir même; il me dit que Monsieur & Madame ne l'avoient pas voulu voir, & que Beloy lui avoit dit que S. A. R. étoit résolue de pousser son affaire contre le Duc de Richelieu pour Champigny, & que, lorsque cela seroit fini, elle me verroit, que pour lui il étoit mon très-humble serviteur, & me serviroit en tout ce qui lui seroit possible. Frontenac ne fut qu'un jour ou deux à S. Fargeau, puis il s'en alla à Blois. Madame de Frontenac ne pouvoit se consoler de la perte de sa camarade; j'ai dit ci-devant pourquoi elles s'appelloient ainsi, toute sa consolation étoit de lui écrire; d'en avoir des nouvelles. Elle fut huit ou dix jours à Guerchy, elle n'avoit pas encore permission d'aller à Paris, l'Abbé Fouquet la lui fit avoir, & sa connoissance avec lui fut faite par de Vardes. Un jour Madame

de Frontenac dit à Mademoiselle de Vandy ; j'ai eu des nouvelles de ma camarade , elle me prie de vous faire ses complimens , je m'approchai , elle continua de parler d'elle & dit , quantité de gens sont venus au-devant d'elle à Fontainebleau, c'est de-là d'où elle m'écrit , elle me mande qu'elle n'eût pas crû trouver tant d'amis , comme elle a fait dans cette rencontre. Je ne dis mot , je trouvai Madame de Frontenac fort sotte , comme en effet elle l'étoit , il semble que son intention étoit de me faire connoître que sa camarade avoit plus d'amis que moi ; Madame de Thianges remarquoit fort bien ce que disoit de Frontenac mal à propos , elle ne manquoit pas de me le dire. J'étois aussi alerte qu'elle , elle nous faisoit rire Mademoiselle de Vandy & moi fort souvent , quelquefois Mademoiselle de Vandy & elle avoient des démêlés , parce que Vandy vouloit qu'elle fût fort prudente , à cause qu'elle étoit nièce du Comte de Maure , & elle ne le vouloit point être. Elle menoit à S. Fargeau la plus plaisante vie du monde , elle ne se levoit que lorsque l'on lui disoit que j'avois demandé ma viande , elle venoit dîner deshabillée , & souvent échevelée ; elle me disoit ,

DE MONTPENSIER. 133

je ne me soucie pas que les personnes qui viennent voir Mademoiselle me voient ainsi, les honnêtes gens attribueront cette familiarité à faveur, les fots me prendront pour une folle, dont je ne me soucie guere. Elle arrivoit assez de maniere à cela; il falloit l'envoyer querir vingt fois pour manger, & tout ce qu'il y avoit de Pages & de Valets de pied dans le logis venoient après elle, & quelquefois trois ou quatre Pages lui portoient la robe; elle rioit de tout cela. Elle aime extrêmement à veiller les foirs; après que j'étois couchée, qui n'étoit pas bonne heure, elle me faisoit quelquefois veiller jusqu'à deux heures à l'écouter; elle s'en alloit dans sa chambre & se mettoit à jouer à de petits jeux avec mes femmes, mes Pages, & mes Valets de Chambre, jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, & quelquefois de petits repas, & nous contoit cela le matin comme les plus belles actions du monde: à cela Mademoiselle de Vandy faisoit une mine prude qui me faisoit rire.

Quelques jours après l'arrivée de Madame de Fiesque à Paris, elle écrivit une lettre à Mademoiselle de Vandy, où il y avoit force nouvelles. Elle lui mandoit qu'elle étoit ac-

cablée de monde , & qu'elle n'avoit jamais eu tant d'amis , à la tête desquels l'Abbé Fouquet étoit , comme si elle m'eût menacé de lui: elle parloit de moi d'une maniere qui n'étoit pas aussi respectueuse qu'elle le devoit , & aussi en façon qu'on ne devoit pas trop s'en foucier. Mademoiselle de Vandy lui fit réponse comme il le faisoit , je fis la lettre & l'écrivis; elle connoissoit mon stile , elle pouvoit aisément juger que je l'avois faite , aussi elle n'y répondit pas : elle y répliqua d'une maniere que le Gerse , & tout ce qu'il y a de plus célèbres sous dans le siècle passé, n'eussent pas écrit autrement ; d'abord elle disoit qu'elle avoit connu mon stile , & que c'étoit à moi qu'elle répondoit, & à moins qu'elle ne l'eût dit , personne ne l'eût crû , elle menaçoit que jamais je n'irois à Paris ; il faudroit être aussi folle qu'elle pour s'en souvenir. Cette lettre étoit si mal faite & si peu plaisante (la folie ne l'est point) que je ne l'ai pas voulu mettre ici : elle disoit cent injures à Mademoiselle de Vandy. Le jour que cette ridicule missive arriva , Vandy étoit à S. Fargeau qui m'étoit venue voir ; comme j'eus lû mes lettres , je demandai à Mademoiselle de Vandy , que vous

mande-t-on ? Je la trouvai fort effarouchée, elle me mena dans mon cabinet & me montra sa lettre, parce que je l'avois surprise ; sans cela je ne l'aurois pas pû voir : Mademoiselle de Vandy auroit eu peur de rendre de mauvais services à quelqu'un, elle est bonne & prudente, quoique ces gens-là ne l'obligeassent point à les ménager. Après que j'eus vû cette lettre, Mademoiselle de Vandy me pria de ne la pas montrer à son frere, de peur qu'il ne se fâchât de ce qu'elle disoit contre elle, parce que c'est un homme assez emporté. Je lui dis qu'il falloit lui en parler ; je lui montrai la lettre qu'il trouva fort terrible, & il dit à sa sœur, vous n'en devez pas rire ; bien que je vous estime heureuse d'être traitée comme Mademoiselle, voilà la premiere & la derniere fois que vous irez de pair avec elle. J'étois dans une colere terrible, & telle qu'il me fallut sortir de table d'un mal de cœur qui me prit. Madame de Frontenac, qui avoit reçu une copie de la lettre, rioit sous cap, & étoit ravie de ce que j'étois fâchée ; j'écrivis à Blois pour en faire des plaintes à S. A. R. j'écrivis à M. de Guise, & le priai d'aller dire à la Comtesse de Fiesque que, si je n'étois plus sage

qu'elle , je lui ferois faire un affront que la considération de son mari me faisoit lui pardonner pour cette fois ; que si elle nommoit jamais mon nom , il n'y auroit point de quartier. Je ne me couchai qu'à deux heures après minuit ; après que je me fus couchée , je me souvins que j'avois oublié à dire encore quelques circonstances à celui que j'envoyois à Paris. Je songeois , si je le fais venir , Madame de Frontenac qui est couchée dans ma chambre , entendra ce que je lui dirai : je me levai , il faisoit un froid enragé , & il n'y avoit pas de feu dans ma chambre. Un jour ou deux jours après il arriva une grande affaire , le Chevalier de Charny donna à souper dans sa chambre à Vandy & aux Chevaliers de Bethune & de Brignenil , je pense que Frontenac qui étoit arrivé ce jour-là y étoit , & Montergue qui est à Monsieur le Cardinal , qui m'étoit venu voir comme il passoit , & des Gentilshommes à moi. C'étoit le jour de Carême-prenant ; après que j'eus soupé , je dis à Madame de Thianges , allons les voir souper : lorsque j'entrai ils se mirent à boire à ma santé & à celle de tous mes fideles serviteurs , ils dirent qu'il falloit noyer les traîtres. Ma-
dame

dame de Thianges dit au Chevalier de Bethune , il faut boire du vin tout pur ; il lui répondit , je ferai effort pour l'amour de Mademoiselle. C'est un garçon fort sobre. Comme on lui apporta le verre, Madame de Thianges lui cassa sur le nez avec son busque , & il eut tous ses cheveux pleins de vin , ce qui le fâcha fort , parce qu'il étoit très-propre ; il pensa s'emporter , la civilité que l'on doit aux Dames le tetint ; de crainte qu'elle continuât , je m'en allai. Ils descendirent aussi-tôt à ma chambre , Madame de Thianges se mit à jouer à de petits jeux ; je n'avois pas vû Montergue depuis la guerre , je m'en allai me promener dans la galerie avec lui , & je laissai tout le monde dans ma chambre pour jouer avec Madame de Thianges. Dans le jeu la conversation s'échauffa , le Chevalier de Bethune & Madame de Thianges se prirent de paroles , elle est prompte , sa colere la fit emporter & pleurer , je fus toute étonnée qu'elle me vint interrompre , & me dire devant Montergue tout éplorée qu'elle venoit demander justice de l'insolent procédé du Chevalier de Bethune , & que si je ne la lui faisois pas , il falloit que tous ses proches se con-

passent la gorge avec lui. Je fus fort surprise : le Chevalier de Bethune est garçon fort sage, & son défaut est d'être trop gracieux envers les Dames, je lui dis qu'elle s'allât reposer, qu'elle ne pleurât point, & que j'y donnerois ordre. Au même moment on me vint dire que le Chevalier de Brigneuil avoit eu parole avec celui de Bethune sur ce qui se venoit de passer; je les envoyai querir, je priai de Vandy de les accommoder, ce qui fut promptement fait. J'envoyai à la chambre de Madame de Thianges, elle étoit dans un déchaînement horrible contre le Chevalier de Bethune; toutes ces allées & venues que le désordre causa, durèrent jusqu'au lendemain. Au sortir de la chambre de Madame de Thianges, où je menai le Chevalier de Bethune lui demander pardon, je fis dire la Messe & pris des cendres. Sa belle humeur revint, & elle nous dit qu'elle sacrifioit à Dieu son ressentiment, & que c'étoit ce qui l'obligeoit à pardonner : elle nous dit des merveilles sur la dévotion, elle en eut un accès admirable, j'appelle ce bon mouvement ainsi, parce qu'il ne dura pas davantage. Je priai Montergue, qui s'en alloit à Paris, de conter cette difficulté à M.

DE MONTPENSIER. 139

de Bethune , parce que je savois qu'il en seroit inquiet, il craignoit que son fils n'eût fait quelque action mal à propos , & comme Monsieur & Madame de Maure sont fort de ses amis , il auroit été fâché qu'il eût manqué envers une personne qui leur est si proche. Je fus sept ou huit jours sans avoir réponse de Monsieur de Guise , ce qui me donnoit beaucoup d'inquiétude ; pendant ce tems-là Madame de Fiesque écrivit à Madame de Frontenac , & lui manda que Monsieur de Guise faisoit le malade , parce qu'il n'osoit l'aller voir. Madame de Frontenac étoit ravie de parler de Madame de Fiesque qu'elle admiroit en tout ce qu'elle faisoit & disoit , & par dessus cela elle étoit bien aise de tenir des discours qui pussent me déplaire, & elle faisoit part volontiers des nouvelles qu'elle recevoit. Madame de Fiesque écrivit à Ségrais qu'elle avoit fait donner une charge de Lieutenant de la Vénérie de S. A. R. à Apremont pour le mettre à couvert de mes menaces , pour que je fusse que j'avois toujours les mains liées à l'égard d'elle ou des siens par son A. R. Celui que j'avois envoyé à Monsieur de Guise revint , il me fit de grandes excuses d'avoir différé à exécuter ses

ordres , il étoit malade , & en effet sa maladie n'étoit point feinte , il avoit des clouds ; que dès qu'il avoit été guéri , il avoit été chercher Madame de Fiesque qui s'étoit fait celer , qu'il y étoit retourné une seconde fois , & s'étoit fait encore celer , qu'il l'avoit trouvée dans son lit , & lui avoit dit ce que je lui avois ordonné : qu'elle lui avoit répondu que son intention ne seroit ni n'avoit jamais été de me plaire ; qu'il faudroit être folle pour cela , & qu'elle lui juroit que de sa vie elle ne nommeroit mon nom , puisque je lui défendois ; que si elle en usoit autrement, elle convenoit qu'elle mériteroit d'être châtiée. Ensuite Monsieur de Guise me faisoit mille belles protestations dont je fus contente.

Je disois à Madame de Frontenac, j'aurois été bien honteuse de savoir que la Comtesse de Fiesque reçoit le monde depuis le matin jusqu'au soir sans avoir égard à l'état de la fortune de son mari , & sans songer à ce qu'elle devoit faire pour vous , qui nous prôniez sans cesse sa retraite & la maniere dont elle vivoit. Elle répondoit , les personnes aussi aimées & aussi considérées qu'elle est , ne sauroient se dispenser de voir leurs

amis : elle étoit si sotte , qu'elle croyoit que l'on louoit Madame de Fiesque. Aussitôt après le retour de Frontenac on ne parla que de leur voyage à Paris ; comme je vis que ce bruit étoit public , je lui demandai quand elle partoît ; elle me dit , Lundi , sans y ajouter , si je lui permettrois. Il est bien vrai qu'un an devant Frontenac parlant du procès que lui & sa femme avoient avec leur belle-mere , me dit , V. A. R. permettra bien à ma femme lorsqu'il sera prêt d'être jugé , d'aller à Paris ; je lui dis qu'oui ; cela n'empêchoit pas qu'il ne m'en dût reparler. Le Dimanche au soir elle me demanda si je n'avois rien à lui commander , je la chargeai de me faire faire quelques juppes , & lui donnai quelques commissions de cette sorte : elle me salua , & nous n'en dîmes pas davantage. Pendant que son mari étoit à S. Fargeau il tenoit table , & beaucoup de mes gens alloient manger avec lui , il affectoit d'avoir une Cour , il en usoit comme si on lui dût de grands devoirs , toutes les conversations étoient toujours sur mes affaires avec S. A. R. à louer sa conduite envers moi & blâmer la mienne ; à dire du mal de Préfontaine , & tout ce qu'il savoit qui me pou-

voit déplaire, & tâcher de révolter tous mes gens contre moi. Il trouvoit que je faisois la plus méchante chere du monde; & disoit qu'il étoit honteux que je vécusse si mesquinement, parce que j'avois congedié le Contrôleur qu'il m'avoit donné: sa femme disoit, on ne peut plus manger avec Mademoiselle, toute la viande que l'on y sert sent le relan, & elle a de si mauvais Officiers que l'on ne peut pas vivre, à cause que je ne mangeois pas de ragoûts. D'ordinaire les tables des personnes de ma qualité ne sont pas servies comme celles des bourgeois; & comme elle en avoit le goût, tout ce qui ne l'étoit pas lui déplaisoit. Frontenac louoit tout ce qui étoit à lui, il ne venoit point à de souper ou de dîner qu'il ne parlât de quelque ragoût ou de quelque confiture nouvelle qu'on lui avoit servie, & il attribuoit cela à la bonté des Officiers: même la viande qu'il mangeoit, si on l'ose dire, avoit un autre goût sur sa table que sur celles des autres: pour sa vaisselle d'argent elle étoit du bon ouvrier, & ses habits d'invention particuliere; dès qu'il lui en étoit venu quelques-uns, il les étaloit comme font les enfans. Un jour il m'en apporta voir deux

DE MONTPENSIER. 143

ou trois , & ne les pouvant tenir , il les mit sur ma toilette ; j'étois pour lors à Chambord , S. A. R. entra dans ce tems-là dans ma chambre , je pense qu'il trouva cela assez plaifant de voir des chaufes & des pourpoints sur ma toilette : Préfontaine & moi nous en rîmes fort. Tous ceux qui venoient à S. Fargeau , il les menoit voir son écurie , & pour bien faire sa cour auprès de lui il falloit admirer des chevaux très-médiocres qu'il avoit ; enfin il est comme cela sur tout. Il fit un plaifant tour à Chambord au même voyage auquel il mit des habits sur ma toilette : il y avoit un cabinet où l'on avoit mis un lit pour coucher Madame de Fiefque & sa femme , il fallut en faire tendre un dans ma chambre pour Madame de Fiefque , parce qu'il vouloit coucher avec sa femme , rien n'étoit si ridicule ; ce cabinet tenoit à ma chambre , & la porte qui étoit entre deux ne fermoit pas tout-à-fait ; le monde trouva fort à redire à cela , la Comtesse de Fiefque alloit les matins s'habiller dans ce cabinet , & ils s'y habilloient tous ensemble. A Blois il fit encore pis , il coucha avec sa femme , quoique Madame de Pienne fût dans la même chambre , & deux

de mes femmes , ce qu'il ne continua pas , on lui donna une chambre. Si un autre eût fait une telle sottise , S. A. R. auroit crié ; Goulas & Madame de Raré alloient au-devant , & tournoient tout cela en plaisanterie.

De Vandy partit de Saint Fargeau, & s'en retourna à Troyes, où il commandoit les troupes qui étoient en quartier d'hiver dans la Généralité , il y resta peu , & s'en alla à Paris , où il se plaignoit de la méchante plaisanterie qu'on avoit faite de sa sœur , & entr'autres d'un proverbe qui dit , nécessité n'a point de Loi. On fait bien que la plupart des filles de qualité , qui ne sont pas héritières n'ont pas beaucoup de bien , & il n'est pas honteux d'en recevoir d'une personne de ma qualité ; on lui dit que ce n'étoit pas Madame de Fiesque qui s'en étoit avisée , que c'étoit un homme qui avoit trouvé ce bon mot ; aussi-tôt le voilà en quête , & il disoit, s'il est d'épée, je me battrai contre lui, s'il n'en est pas, je lui donnerai sur les oreilles. Quelqu'un dit que c'étoit l'Abbé de Bellebat qui avoit proposé ce proverbe à Madame de Fiesque : voilà de Vandy en campagne , Madame de Choisy le sçut, qui

est sœur de cet Abbé, elle fut en inquiétude, elle envoya chercher le Comte de Maure, lequel alla voir de Vandy avec le Marquis d'Humieres pour désavouer l'affaire de la part de l'Abbé, ainsi tout fut pacifié. Lorsque Madame de Frontenac fut arrivée à Paris, elle ne fut pas contente de la mauvaise conduite qu'elle avoit tenue à mon égard, elle voulut encore l'inspirer, si cela se pouvoit; elle alla descendre chez Madame de Fiesque & y logea: quelqu'un lui dit que j'y trouverois à redire, elle répondit que je ne lui avois pas défendu. Il y a certaines circonstances que l'on se défend soi-même quand on a le sens commun; elle m'entendoit dire depuis le matin jusqu'au soir que Madame de Fiesque étoit la personne du monde que je haïssois le plus & méprisois de même, que je ne la verrois jamais, & quand j'envoyois des valets de pied à Paris, je leur défendois d'aller chez elle, ni de parler à pas un de ses gens: il y a des observations générales dont personne ne doit être exempt, je lui faisois assez connoître par-là mon intention pour qu'elle n'en doutât point. Je pense que le vacarme que fit Vandy ne leur plut point, & comme elles étoient bien-aisées

d'avoir toujours quelque nouveauté à mander à Blois, elles y écrivirent que Vandy m'avoit offert d'enlever Goulas, & que Madame de Frontenac l'avoit oui, ce qui étoit faux. Vandy me dit seulement un jour à S. Fargeau, comme je lui demandois qui étoit un Gentilhomme qui étoit avec lui, & qui avoit un collet de buffle & une mine brave, il me répondit, c'est un Capitaine de Carabins, j'ai vingt Officiers de cette taille les plus braves gens du monde que je vous offre, ils feront passer mal le tems à qui il vous plaira; ce sont de ces offres qui ne regardent personne: ce bruit ne plut pas à Blois, Goulas est fort aisé à allarmer. Lorsque Préfontaine s'en alla, S. Germain lui avoit écrit pour lui demander s'il n'avoit pas besoin de son service, ce sont encore de ces offres qui se font: je trouvai sa lettre sur la table de Préfontaine qui ne l'avoit pas ouverte, je la lus, & lui dis de mander à S. Germain de venir; on le sçut à Blois, & Goulas montre une lettre à S. A. R. par laquelle on lui donnoit avis que j'avois mandé S. Germain pour le poignarder. Ceux qui m'accusèrent d'une telle violence me connoissoient bien mal, je suis capable de

DE MONTPENSIER. 147

menacer dans la colere , & de ne rien exécuter dans le sang froid ; je suis ennemie de toutes les méchantes actions : je pense que cet avis pouvoit bien venir du même lieu.

Il se passa une plaisante affaire à Orleans au voyage que S. A. R. y fit en 1655. Vilandry , duquel je crois avoir parlé , fit courir le bruit que , comme j'étois mal satisfaite de lui , je voulois que d'Escars le fît appeller ; on dit cette nouvelle à S. A. R. & que pour l'éviter il falloit qu'il lui demandât sa parole lorsqu'il s'en iroit à Paris. Sommeri qui est à S. A. R. se mit à rire , & dit à Monsieur , V. A. R. ne doit rien craindre , le Comte d'Escars n'a rien à démêler avec Vilandry , il ne l'attaquera pas , si ce n'est pour l'amour de Mademoiselle qu'il lui en veuille , il commencera par lui donner des coups de bâton , & ensuite se battra. Toute la compagnie demeura surprise.

Madame de Frontenac me fit l'honneur de m'écrire pour me rendre compte des commissions que je lui avois données ; je lui répondis là-dessus précisément , & quand mes lettres étoient plus longues , elles étoient pleines de picoteries & pour elle & pour la Comtesse de Fiesque. Sommery , qui est ami

particulier du Comte de Bethune lui écrivit que Madame lui avoit dit que , puisque je n'en usois pas autrement, elle étoit d'avis que S. A. R. en usât d'une autre maniere qu'elle n'avoit fait jusqu'alors ; qu'après avoir tenté les voyes de douceur sans pouvoir réussir , il en falloit prendre d'autres. Je mandai au Comte de Bethune , comme S. A. R. avoir refusé de voir Colombier , tout le monde le trouva fort étrange à Paris , & sur ce que l'on sçut à Blois , Beloy écrivit cette lettre au Comte de Bethune.

Lettre de M. de Beloy Capitaine des Gardes de S. A. R. à M. le Comte de Bethune. De Blois le 11. Janvier 1655.

Je me crois obligé de vous dire que S. A. R. m'envoya hier querir, & me commanda de vous mander qu'il avoit été fort surpris de ce qu'on lui avoit mandé que vous aviez été chez le Roi & chez son Eminence publier qu'il n'avoit pas voulu voir Monsieur du Colombier, ni recevoir la lettre de Mademoiselle , que S. A. R. avoit beaucoup de dureté de ne vouloir pas permettre à Mademoiselle de venir auprès de lui , puis-

DE MONTPENSIER. 149

qu'elle se met à son devoir. S. A. R. ne demeure pas d'accord que Mademoiselle se soit mise à son devoir , puisqu'elle n'a rien exécuté des articles dont on étoit convenu à Orleans , de plus a toujours dit qu'il ne la verroit point que toutes les affaires ne fussent terminées ; ce qui n'étoit pas fait ; & de plus S. A. R. dit que vous & Monsieur de Beaufort vous étiez mêlés de leurs affaires , que Mademoiselle pourroit bien employer l'un & l'autre pour ménager ce qu'elle avoit à desirer de lui : & très-assurément si vous fussiez venu ici les affaires se seroient passées autrement. Monsieur a cru que Mademoiselle devoit employer une personne de plus grand prix que M. du Colombier pour ce sujet , ce n'est pas qu'il n'estime Monsieur du Colombier qui est Gentilhomme de condition il a ses raisons , & M. de Macerany dit à M. du Colombier qu'assurément Monsieur, si vous fussiez venu , S. A. R. en auroit usé d'une autre maniere , & il est vrai que S. A. R. le lui avoit dit ; je ne sçai si on vous l'aura mandé de S. Fargeau. S. A. R. m'a aussi commandé de vous mander qu'il retire sa parole sur le sujet de Préfontaine & Nau , & qu'il ne peut plus souffrir leur insolence , & véritablement il est plus emporté contre eux que jamais. Faites-moi

*L'honneur de me continuer vos bonnes graces ;
& de croire que je serai toute ma vie avec res-
pect, &c.*

Colombier m'avoit bien dit que Macera-
ny lui avoit demandé pourquoi je n'avois
pas envoyé le Comte de Bethune ; il me
sembloit que cela n'étoit pas nécessaire , &
d'envoyer querir à chaque moment le Com-
te de Bethune qui étoit à Paris , ou à Selle,
cela étoit un embarras. Pour l'emportement
où étoit S. A. R. je ne pouvois l'attribuer
qu'à quelques mauvais offices que Madame
de Fiesque avoit rendus à Préfontaine & à
Nau , ainsi qu'elle me l'avoit promis au dé-
part de S. Fargeau : cet emportement alla à
leur faire envoyer des Lettres-de-cachet pour
faire aller Préfontaine à Arras , & Nau à
Perpignan ; comme ils en furent avertis , ils
s'absenterent , & ne reçurent pas les ordres.

J'appris avec beaucoup de satisfaction que
quantité de personnes leur avoient offert
des retraites ; cela ne m'étonna pas pour
Préfontaine , en ma considération il a beau-
coup d'amis , & son frere en avoit aussi beau-
coup. Pour Nau il connoissoit peu de mon-
de , ainsi tout étoit pour moi. Le Maréchal

DE MONTPENSIER. 151

de Montjeu m'écrivit pour m'offrir de les recevoir à Arras , & me manda que quand on lui envoyeroit des ordres du Roi sur ce sujet, il les croiroit de S. A. R. & qu'ils seroient Arras avec toute la sûreté possible. Le Comte de Grandpré m'écrivit pour m'offrir Mouson : je connus en cette occasion que j'avois beaucoup d'amis , entre lesquels je me suis plutôt souvenu de ceux-là que d'autres. J'étois assez d'avis que Préfontaine allât à Arras , son frere y étoit Abbé de S. Eloi qui est un Bénéfice assez considérable. Nau étoit résolu à ne bouger de quelque cave ou de quelque grenier à Paris. Quelques personnes me proposèrent que Préfontaine allât voyager en Italie , je trouvai cela fort à propos , je le lui fis dire , il craignit que s'il sortoit une fois du Royaume , il n'y pût plus rentrer. J'avois fort envie qu'il fît ce voyage , parce que je croyois que cela faciliteroit son retour auprès de moi ; assurément cela auroit ôté l'occasion à ceux qui lui en vouloient , de lui rendre de mauvais offices auprès de Monsieur , qui de lui-même n'avoit point d'aigreur contre lui : on ne peut éviter sa destinée.

Monsieur obtint une Requête civile contre

l'avis de Goulas, sur l'Arrêt que j'avois obtenu le 26 d'Août 1654. cela me parut un moyen de voir finir mes malheurs. J'étois aussi dans l'incertitude de l'événement qui pourroit les continuer s'il n'étoit pas avantageux ; si S. A. R. eût été déboutée de sa Requête, jamais je n'aurois pû faire exécuter mon Arrêt, & jamais aussi il ne m'auroit vûe. Je ne voulois pas convenir de le décharger de la garantie ; d'un autre côté j'avois à craindre que la Grand'Chambre pour le favoriser ne cassât mon Arrêt, quoique rarement on enfraigne ces Arrêts : de sorte que toutes ces circonstances me donnoient de grandes inquiétudes. J'envoyai un Gentilhomme pour solliciter en grande diligence, parce que l'on me mandoit que l'affaire seroit jugée dans quatre jours, j'eus fort la migraine lorsque je reçus ces avis ; je ne laissai pas d'écrire à trente-cinq Juges des lettres assez longues, il falloit leur représenter l'interêt de S. A. R. & le mien. Je fus obligée d'en écrire d'autres à mes amis, & à mes gens ; j'écrivis quarante lettres avec une migraine épouvantable.

J'écris ceci avec complaisance pour moi-même ; je veux que ceux qui liront les
maux

maux que l'on m'a faits & que j'ai soufferts en ayant compassion. On me mandoit sans cesse de Paris que l'audience seroit au premier jour ; il y avoit néanmoins des affaires publiques qui arrêtoient les autres. Dans ce tems-là on parla plus que jamais du mariage de Manciny avec le Prince Eugene de Savoye ; il y avoit long-tems que Madame de Carignan la demandoit à M. le Cardinal sans qu'il voulût conclure ; la recherche lui en fut permise , & on l'appella le Comte de Soissons. La mort de Madame de Manciny sœur de M. le Cardinal , arriva en ce tems-là , ce qui retarda le mariage ; ensuite Madame de Mercœur sœur de Mademoiselle de Manciny mourut ; cette mort effraya la famille , elle ne fut que 24 heures malade ; elle étoit belle , jeune , & on disoit que son pere Monsieur de Manciny qui étoit grand Astrologue , avoit prédit la mort de sa femme & de sa fille ; on y ajoutoit qu'il avoit dit , que M. le Cardinal étoit menacé dans la même année de mort ou de disgrâce , & que cette raison caufoit le déplaisir qu'il témoignoit de la mort de ses deux parentes ; on fut long-tems sans le voir. Madame de Manciny dit à la mort à M. le Cardinal qu'elle le

prioit de mettre sa fille dans un Couvent, & que feu son mari lui avoit souvent dit que cette créature causeroit de grands embarras ; néanmoins M. le Cardinal ne suivit pas son conseil.

Après que Madame la Comtesse de Soissons fut mariée, qui fut dix ou douze jours après ces morts, il fit venir ses trois nièces à la Cour. Pour moi je m'informois peu de ce qui s'y passoit ; je ne songeois qu'à mon affaire de Champigny, laquelle ne fut point jugée en Carême comme je l'avois espéré. La maladie, ensuite la mort de M. le Premier Président de Believre arriverent vers Pâques, & les fêtes suivirent ; de sorte que mon affaire fut remise aux premières entrées. On conseilla à S. A. R. d'aller à Paris, & comme il n'y avoit encore point vû la Cour, il prit le tems que son affaire se devoit juger pour s'y rendre : assurément sa présence y servit beaucoup ; mais ma considération donna quelque poids à l'affaire. Il voyoit qu'il ne pouvoit y avoir aucun accommodement à nos affaires tant que cela dureroit, parce que S. A. R. ne vouloit point porter la faute de ses gens, & elle ne se soucioit point que je pâtisse de cela, aussi bien que de beaucoup

d'autres ; pour moi je m'y trouvois engagée d'honneur par les sentimens de reconnoissance , & les obligations que j'ai à la mémoire de Messieurs de Montpensier, & un peu par les persécutions que l'on m'a faites sur ce sujet. Il me sembloit que venger l'outrage fait aux mânes de mes peres , c'étoit repousser en quelque façon celui que les gens de S. A. R. m'avoient fait. Monsieur recommanda son affaire à tous les Juges qui le vinrent voir, avec beaucoup de chaleur : on fit un *Factum* que l'on envoya à S. Fargeau dont je fus fort contente, il défendoit très-bien les intérêts de S. A. R. & cependant il n'y avoit rien contre moi qui me pût déplaire. Il fallut alors annoncer que Goulas avoit passé son pouvoir, ce qui me donnoit une grande satisfaction. Après avoir lu le *Factum* il me prit une inquiétude terrible, je me souviens que dans la lettre que Goulas avoit écrite au nom de S. A. R. il y avoit des circonstances toutes contraires au *Factum* ; pour m'en éclaircir mieux, je la relus, & je trouvai ce dont je m'étois souvenue. Comme cette lettre avoit été publique, je ne doutois point que Madame d'Aiguillon ou le Duc de Richelieu ne la pussent

avoir, & ne la fissent imprimer pour répondre au *Factum*; & pour montrer que pour une lettre signée de S. A. R. elle ne parloit point de la force avec laquelle on disoit dans le *Factum* qu'on lui avoit fait faire l'échange, que cette lettre étoit écrite devant le *Factum*, & qu'elle le détruisoit. Comme il y avoit beaucoup d'apparence à cela, que les gens accoutumés au meilleur comme j'étois, voient toujours de la certitude dans leur crainte, & qu'elle fait plus d'impression dans leurs esprits, que l'espérance, j'étois au desespoir, je disois, voilà un trait de Goullas, lequel voyant que Monsieur se pouvoit faire relever de sa faute, à cause de la violence de M. le Cardinal de Richelieu, trouva le moyen de lui faire signer cette lettre pour me nuire. J'écrivis à Paris à un de mes Avocats tout ce que j'avois dans la tête sur ce sujet pour qu'il le communiquât à celui de S. A. R. qui devoit plaider la cause, il se nommoit Petitpied, qui étoit fort honnête-homme, il se trouva que ma crainte étoit bien fondée, & il n'en eut pas moins que moi jusqu'au jugement de l'affaire. On ne pouvoit pas savoir si Monsieur le Duc de Richelieu garderoit cela pour la fin.

S. A. R. alla voir M. d'Aiguillon , il vit beaucoup d'autres gens. Le lendemain ses Gens d'affaires dirent que S. A. R. avoit été l'assurer du déplaisir qu'il avoit d'avoir affaire à elle, & qu'il n'avoit entrepris cette affaire que pour m'obliger à lui ceder ce qu'il donneroit , & qu'à son égard il la serviroit en tout ce qu'il pourroit à mon préjudice. On vint rapporter ce discours à S. A. R. qui en fut dans une grande colere , il vouloit aller au Palais pour dire que cela n'étoit point , on lui dit que c'étoit assez d'y envoyer M. de Choisy son Chancelier , & de lui donner un billet pour désavouer toutes ces impostures. J'étois cependant dans des inquiétudes non pareilles , j'écrivois sans cesse au Président de Nemond & à l'Avocat Général Talon ; j'avois écrit à tous mes Juges , & je ne crois pas qu'il y ait de propositions que je ne leur aie faites , pour nous donner satisfaction à Monsieur & à moi. Quand on n'a qu'une affaire , cela ouvre l'esprit , & donne des lumieres que les autres n'ont pas : M. de Nemond trouvoit que j'entendois bien mon affaire , & que je donnois de bons expédiens. On me manda le jour que l'on devoit plaider , je fus fort en impatience de celui dont je devois recevoir

la nouvelle ; on me vint éveiller à quatre heures du matin , & on me dit que mon affaire étoit gagnée. L'Avocat Général Talon fit des merveilles , & tout d'une voix on alla aux conclusions , qui furent , que l'Arrêt qui adjugeoit à M. de Ricichelieu la garantie de Champigny contre S. A. R. fut cassée , & qu'il subsisteroit à mon égard. Le plaidoyer de l'Avocat Général fut admirable , j'espere que quelque jour on le verra : il éleva fort la Maison Royale , & blâma l'audace des Favoris , n'oublia pas d'exagerer l'ingratitude du Cardinal de Richelieu envers la Reine ma grand'mere , sa tyrannie envers Monsieur & envers la Compagnie , leur dit qu'il n'y avoit aucun de tous ceux qui la composent qui n'eussent été exilés ou leurs proches. Comme c'étoit une chose extraordinaire que ce qui se faisoit , il établissoit les raisons pour lesquelles on le devoit faire ; & ensuite il cita deux exemples , quoique l'affaire n'en demandât point , puisqu'elle étoit inouïe. Il donna sur le dos aux gens de mon Pere , & dit qu'il étoit honteux à ceux qui avoient traité pour lui d'avoir craint les menaces , & encore plus s'ils avoient été gagnez , qu'il ne pou-

DE MONTPENSIER. 159

voit y avoir qu'une de ces deux raisons , qui leur eût pu faire faire ce qu'ils avoient fait.

Cette nouvelle me donna une grande joie; je me levai & allai éveiller Me. de Courtenai qui étoit à Saint Fargeau , & ensuite Mlle. de Vandy ; nous allâmes à l'Eglise remercier Dieu. J'appris que quand l'on vint dire cette nouvelle à S. A. R. elle alloit & venoit de chambre en chambre comme elle a accoutumé, & attendoit avec impatience & inquiétude le jugement de cette affaire , parce qu'il n'y avoit que cela qui l'empêchât de s'en retourner ; elle eut beaucoup de joie que l'affaire eût réussi à son contentement. S. A. R. entra dans son cabinet , où étoit le Cardinal Mazarin , qui étoit venu prendre congé de lui , & lui dit , M. le Cardinal , j'ai gagné mon procès : il lui répondit , mes neveux n'auront jamais de pareilles affaires avec les enfans de Monsieur , je fais le respect que nous devons à nos maîtres. Le Roi n'alla point voir S. A. R. ce qui fut remarqué avec étonnement , S. A. R. en fut fâchée ; le gain de ce procès fit fort parler le monde , les uns en étoient bien-aîsés , les amis du feu Cardinal de Richelieu en étoient fâchez , personne ne trouva que l'on eût

trop fait à mon égard , on trouvoit l'Arrêt injuste à l'égard de Monsieur ; pour moi qui avoit mon compte , il m'importoit peu des discours que l'on faisoit là-dessus. S. A. R. envoya querir l'Avocat Général Talon, & le remercia fort : c'étoit sûrement lui qui avoit fait gagner l'affaire ; S. A. R. lui en témoigna aussi une extrême reconnoissance. Il y eut des gens dans le monde qui le blâment , & qui trouverent que sa modestie l'avoit obligé à s'excuser de rendre ses devoirs à Monsieur , pour éviter toutes les louanges & les remercimens qu'il devoit attendre de recevoir de moi. Je lui écrivis dans des sentimens fort reconnoissans , & je ne pus m'empêcher de lui marquer dans ma Lettre que parmi tant d'essentielles obligations que je lui avois , dans cette rencontre , je n'avois pas laissé que de ressentir encore le coup de patte qu'il avoit donné dans son plaidoyer aux gens de Son Altesse Royale , & qu'il me paroissoit qu'il l'avoit fait exprès pour justifier ma conduite qu'on avoit voulu blâmer. Je voulois faire passer l'affaire de Champigny pour une chicanne: l'Avocat de M. de Richelieu fit la plus grande sottise du monde , il dit , si Mademoiselle aime tant les corps

DE MONTPENSIER. 161

corps de ses Peres , & qu'elle soit d'un si bon naturel qu'elle veut que l'on la croye , que ne va-t-elle à Saint Denis où sont enterrez tous les Rois ses prédécesseurs ? cela lui seroit bien plus commode que Champigny , il n'y a que deux lieues de Paris à l'un , & à l'autre il y en a quatre-vingts. C'est foiblement soutenir une cause que de la soutenir par des railleries aussi frivoles que celles-là : la dignité des sujets rend la raillerie plus basse , quand elle n'est pas traitée avec tout l'éclat & le respect qu'ils auroient dû.

Il se passa une grande affaire pendant que S. A. R. étoit à Paris. Le Comte de Montrevel , qui est Lieutenant de Roi en Bresse , eut quelque démêlé avec M. d'Epernon qui est Gouverneur de Bourgogne & de Bresse : ce Comte en avoit toujours agi du tems que M. le Prince étoit Gouverneur de la Province , comme il faisoit pour lors , M. d'Epernon voulut en user autrement , de sorte qu'ils en vinrent quasi aux mains. Le Comte de Montrevel fit une assemblée de ses amis ; M. d'Epernon y envoya ses Gardes , & même y fit marcher du canon : on leur envoya ordre de la Cour de s'y rendre pour accorder leur différend. Comme ils y furent , au

lieu de les terminer, on n'y songea plus ; l'affaire demeura-là , & tira en longueur. Comme M. de Montrevel se sentit outragé , son fils le Chevalier envoya le Marquis du Garo parler à M. de Candale , il y fut le matin , & monta dans son carrosse avec lui , il lui dit qu'il lui vouloit parler. Comme ils furent tous deux seuls , du Garo lui dit qu'il étoit bien fâché d'avoir été obligé de lui parler de la part du Chevalier de Montrevel , qu'il n'avoit pû refuser son ami ; que le Chevalier de Montrevel desiroit qu'il lui donnât satisfaction des mauvais traitemens que son Pere avoit reçus de M. d'Epernon. M. de Candale lui répondit qu'il étoit fort fâché de ce qui s'étoit passé entre leurs Peres , qu'il avoit beaucoup d'estime pour lui , qu'il ne donnoit point de rendez-vous , qu'il alloit toujours dans les rues. Comme du Garo n'étoit point ami particulier de M. de Candale , on s'étonna de le voir avec lui , cela donna quelque soupçon ; tout le monde en parla , on n'y donna point d'ordre , non plus qu'à l'affaire qui causoit tout le mal. Un jour que M. de Candale passoit derriere l'Hôtel de Guise proche une fontaine qui est vis-à-vis l'Hôtel de Saint Denis , le Chevalier

de Montrevel accompagné seulement du Chevalier de la Palisse, fit arrêter son carrosse, & lui dit qu'il le vouloit voir l'épée à la main. M. de Candale n'avoit avec lui que Rambouillet, qui n'est point d'épée; il se jeta à bas du carrosse, sauta à son épée qu'un de ses Pages tenoit; pendant cela les petits Pages & des Laquais de M. de Candale coururent à son logis qui étoit proche, & crièrent qu'on assassinoit M. de Candale: en même-tems il sortit du logis des gens de toutes façons, & un Gentilhomme, nommé la Berte, qui donna un coup d'épée par derrière au Chevalier de Montrevel. Il sortit aussi-tôt des gens de l'Hôtel de Guise; de sorte que M. de Candale remonta dans son carrosse, & on porta le Chevalier à l'Hôtel de Guise. S. A. R. alla voir M. de Candale, Monsieur y voulut aller aussi, & le Roi le lui deffendit: tous les parens du Chevalier de Montrevel étoient au désespoir de l'état où il étoit: son mal ne dura pas long-tems, il en mourut en bref. On publioit par tout que l'on l'avoit assassiné, & l'on fit décréter contre la Berte, que M. de Candale chassa, il fut au désespoir de cet accident. Ses ennemis ont dit qu'il devoit empêcher que l'on

tuât le Chevalier ; ceux qui l'avoient connu ne croyoient pas qu'il eût aucune part en cette action ; c'étoit un garçon plein d'honneur & de douceur , & incapable d'aucune mauvaise action. M. de Guise , qui étoit fort ami du Chevalier de Montrevel , se déchaîna au dernier point contre M. d'Epernon & contre M. de Candale , & en tint des discours très-fâcheux , ce qui obligea le Roi de mettre un de ses Gentilshommes ordinaires auprès de M. de Candale , pour empêcher que personne lui portât aucune parole sur ce sujet. Je me souviens que l'on renouvella les Edits des duels au retour du Roi en 1652 , avec une rigueur la plus grande du monde , & en effet c'étoit fort bien fait ; les Loix divines nous le défendent aussi-bien que celles de nos Rois , & ceux qui les font observer exactement , attirent sur eux la bénédiction de Dieu. Pour pouvoir les maintenir , & les faire durer plus long-tems qu'ils n'ont fait par le passé , on dressa des projets de peines imposées sur tous les sujets de plaintes que les Gentilshommes pouvoient avoir les uns contre les autres , pour leur donner satisfaction , & même on proposa de faire signer qu'on ne se

DE MONTPENSIER. 165

battroit plus. D'abord cette proposition fut tournée en ridicule , parce qu'elle avoit été faite par certains dévots qui étoient assez ridicules eux-mêmes , & qu'il n'y avoit eu que des estropiez qui avoient signé : on disoit , c'est qu'ils ne sont pas en état de marcher , qu'on leur a donné sur les oreilles , c'est pourquoi ils ont trouvé cet expédient. Néanmoins la proposition étoit bonne en soi , elle trouva des partisans , elle fut autorisée , & elle a très-bien réussi , on se bat fort peu.

Le pauvre Comte d'Aubigeon , le seul qui restoit de la Maison d'Amboise , qui a eu tant d'éclat , avoit quelque démêlé avec un Gentilhomme de son pays , lequel le rencontrant dans la rue lui fit mettre l'épée à la main : d'Aubigeon avoit avec lui un Gentilhomme , nommé Prébon , Lieutenant de Roi de Montpellier , qui fut tué. On informa de ce combat ; & d'Aubigeon fut condamné , & ainsi obligé de se retirer. Messieurs de Fénelon & d'Albon allèrent solliciter ses Juges contre lui de porte en porte , & ils disoient , sollicitons un exemple pour la gloire de Dieu ; ils en furent extrêmement blâmés , & on s'étonna que des Gentilshom-

mes de qualité insultassent ainsi un malheureux , & on ne trouva point qu'il y eût de charité à en user comme ils faisoient. Le Comte d'Aubigeon avoit été toute sa vie à S. A. R. qui lui avoit fait donner le de Languedoc , & lui avoit donné sous elle le Gouvernement de Montpellier , & tout ce qu'elle put faire en cette occasion , fut de le retirer à Blois. Quand la Cour lui eut fait savoir qu'on ne l'avoit pas agréable , elle lui dit de chercher sûreté ailleurs. J'avoue que je voyois avec douleur le misérable état ou S. A. R. s'étoit mise de ne pouvoir protéger ses serviteurs ; il me vint voir un soir à Orleans , je pleurai quasi de la honte que ce nous étoit de ne le pouvoir protéger. Le Roi donna la charge de Lieutenant de Roi à Montpellier à un Gentilhomme domestique de M. de Candale , lequel vint à Orleans comme j'y étois , prendre l'attache de S. A. R. comme Gouverneur du Languedoc ; ce ne fut pas sans mortification qu'il la lui donna , elle ne devoit plus être sensible à telles affaires , on lui en faisoit tous les jours , & la maniere dont elle étoit résolue de vivre , lui devoit aussi faire prendre la résolution d'avoir bien des mortifica-

DE MONTPENSIER. 167

tions. S. A. R. eut encore celle que M. le Prince de Conti parla de l'affaire du Comte d'Aubigeon, qu'il retira de la persécution des dévots, ou du moins de ceux qui font semblant de l'être ; les véritables ont un peu plus de charité.

Aussi-tôt que je sçus l'affaire de M. de Candale, je lui écrivis, je plaignis aussi le Comte de Montrevel d'avoir perdu son fils en pareille occasion, on ne peut pas le témoigner publiquement. Le Comte de Bethune m'écrivit pour se réjouir du gain de mon procès, & me mandoit qu'il voyoit de grands acheminemens à un accommodement avec S. A. R. On me manda de Paris que M. le Cardinal Mazarin avoit écrit un billet à Me. d'Aiguillon, pour lui dire qu'elle ne se mît point en peine de chercher de l'argent pour me payer, & que les obligations qu'il avoit au feu Cardinal de Richelieu, l'engageoient en cette rencontre à lui offrir tout ce qui dépendoit de lui, & qu'il se chargeoit de payer cette somme. Cela ne m'épouvanta point, je la trouvai la plus mauvaise du monde, elle croyoit par-là me faire faire quelque avance pour m'accommoder & lui relâcher beaucoup

pour avoir peu , dans la crainte de n'avoir rien : cela ne me fit point détourner de mon chemin. Huit ou dix jours après le gain de ce considérable procès , & duquel j'espérois toute sorte de bonheur dans la suite , le Comte de Bethune m'écrivit , & me manda qu'il me supplioit d'aller à Fontainebleau , où il me viendrait trouver pour affaire qui m'importoit , sans s'expliquer davantage. Il me manda par cette lettre la mort de Me. la Duchesse de Montbazou , qui n'avoit eu que six heures à donner à ses affaires & à sa conscience , la rougeole qu'elle avoit , lui étoit rentrée ; j'eus pitié d'elle , & en fus fâchée : elle avoit toujours fort bien vécu avec moi , je la trouvois bonne femme à mon égard. Rien n'est si pitoyable qu'une telle mort à une personne attachée au monde & à ses pompes comme elle ; elle aimoit sa beauté , & faisoit son idole de soi-même : c'est bien peu de tems que six heures pour songer à soi , & pour faire pénitence. Pour moi je crains la mort plus que toutes les personnes du monde , & je n'entens jamais parler de celle de quelqu'un que je ne tremble , & avec raison ; je sens que je ne suis point encore en état de la regarder sans

beaucoup de frayeur ; pour m'accoutumer & m'apriivoiser à un événement si certain , je demande tous les jours à Dieu de me donner les sentimens qu'il faut avoir en ce dernier moment , & autant d'attachement à le servir , que j'en ai peu maintenant.

Je partis un jour après avoir reçu la lettre du Comte de Bethune , je ne le trouvai point à Fontainebleau , ce qui me surprit ; j'y vis Mlle. de Vertus lorsque je passai à Montargis, elle étoit fort affligée de la mort de sa sœur Me. de Montbazon. Le Comte de Bethune arriva le lendemain ; sa femme étoit fort affligée de ce que son carosse avoit passé sur le corps d'un de ses chiens : elle les aime beaucoup , & ses lamentations sur ce sujet durèrent si long-tems que je ne pus d'abord parler à son mari. Lorsque je le pûs , il me dit que son retardement avoit été par ce que la Cour n'étoit pas partie le jour qu'on l'avoit dit , & qu'il avoit voulu voir partir le Cardinal Mazarin auquel il avoit beaucoup d'obligation , qui lui avoit donné depuis peu une Abbaye de 4000 liv. de rente pour un de ses enfans. Je ne crois pas que pour s'être mêlé de mes affaires , cela lui ait nui ; au contraire je suis per-

suadée que cela lui avoit facilité les entrées chez M. le Cardinal Mazarin, & donné lieu de le voir plus souvent, ce qui n'est pas aisé. Il me conta mille nouvelles du monde, & comme il avoit rencontré Me. de Fiesque & Me. de Frontenac dans la rue; qu'elles lui avoient dit, hé bien, M. le Comte, l'affaire de Champigny est jugée, & cependant Monsieur & Mademoiselle ne sont pas raccommodez; selon ce que Monsieur nous en a parlé, le raccommodement n'est pas prêt. Le Comte leur dit qu'il n'avoit rien à dire là-dessus, & qu'elles étoient bien mieux informées que lui. Pendant le séjour de S. A. R. à Paris, elles allerent deux ou trois fois au Luxembourg, & elles le firent prier de les aller voir: ce que S. A. R. fit ensuite, elles le firent mettre dans la gazette, pour me faire dépit: j'avoue que je fus assez forte pour ne pas tromper en cela leur espérance. S. A. R. fit un tour à Goulas qui me plut bien: il avoit fait faire une fontaine dans un petit jardin du Luxembourg, qui est devant les fenêtres de sa chambre, & une porte pour entrer de sa chambre au jardin, S. A. R. le trouva mauvais, fit boucher la porte & combler la fon-

taine : ce fut dans le premier voyage qu'il fit à Paris ; je m'en souviens , parce que j'eus le plaisir de le conter à ces Comtesses qui en furent fort fâchées. Je la suis bien de mettre quelquefois des digressions qui m'éloignent de mon sujet ; cela me vient dans l'esprit , je ne puis m'empêcher de le placer. Le Comte de Bethune me dit que Mr. avoit plus d'impatience de se raccommo-der avec moi que je n'en avois , que le jour que l'affaire de Champigny fut jugée , il l'entretint le matin dans sa galerie au Luxembourg , qu'il lui disoit , si je perds mon procès , nous ne nous raccommoderons jamais ma fille & moi , & ceux qui en seront cause devroient avoir bien du déplaisir. Le Comte de Bethune ajoutoit qu'il lui avoit fait connoître que c'étoit Goulas , & qu'il en étoit quasi demeuré d'accord , qu'il n'avoit rien obmis pour me rendre de bons offices à ma mode , qu'il croyoit avoir parlé d'une maniere que cela ne nuiroit pas à mes gens , & qu'il lui étoit venu dans l'esprit de laisser croire à S. A. R. sur le vent du bureau qu'il voyoit pour nous , qu'il avoit entre les mains des pieces considérables.

Lorsque l'affaire fut jugée , le Comte de Bethune dit à S. A. R. j'ai entre mes mains

l'indemnité que vous desirez , dont Monsieur fut fort aisé ; je n'en ai pas voulu parler de crainte que si vos gens le savoient , ils ne sollicitassent cette affaire avec moins d'ardeur. S. A. R. lui demanda à la voir , il lui dit que cela étoit ferré dans une petite cassette , & qu'il la lui porteroit à Blois. Son Altesse Royale fit venir Petit-Pied , & lui dit , dressez-moi présentement une procuration telle qu'il faut pour trouver mes suretez avec ma fille , ce qu'il fit , & la mit entre les mains du Comte de Bethune , & lui dit , attendez encore quelques jours à en écrire à ma fille. Le lendemain je me levai de bonne heure , & je m'en allai dans la chambre du Comte de Bethune , qui me dit qu'il avoit aussi un projet de lettre , qu'il falloit que je le copiasse , & que Son Altesse Royale m'en feroit bon gré ; je le fis , parce qu'il me dit que cela étoit nécessaire en ce qu'il s'y étoit engagé ; pour moi qui n'aime pas les méchantes finesse , en mille ans , je ne m'en serois point avisée ; & il me sembloit que j'avois dit tant de fois & si hautement que je ne donnerois point d'indemnité à Monsieur , que personne ne croyoit que j'eusse eu l'intention de la lui donner , & surtout dans un tems qu'elle

n'étoit pas bonne à rien. Je ne mettrai pas ici cette lettre , elle est du Comte de Bethune ; & non de moi. Ensuite il me montra la procuration de S. A. R. laquelle confirmoit la transaction , & parloit de l'erreur de calcul , ce qui faisoit assez connoître que ce n'étoit pas une chimere comme on l'avoit fait accroire à Orleans. Il me disoit que c'étoit de ma pure & libre volonté , sans que j'en eusse été pressée ni requise , & pour la rendre plus authentique , elle portoit que la transaction seroit homologuée au Parlement. Comme tout ce qui étoit dans la procuration me faisoit souvenir de mes maux & des persécutions inouïes que j'avois souffertes pour tout ce que je viens de dire , je me mis à pleurer amèrement , cela dura assez long-tems. Le Comte de Bethune envoya querir un Notaire , & comme il fut arrivé , je le fis attendre que mes larmes fussent essuyées , & après avoir signé , je lui dis , Monsieur me fait acheter son amitié bien cherement , & si elle ne m'est pas trop bien assurée. Le Comte de Bethune me dit , quoi , avez-vous regret à ce que vous venez de faire ? Je lui dis , on y a apporté tant d'agrément , & cela a été précédé de tant de bons traitemens & de circonstances obligeantes , que l'on ne peut

pas après cela donner son bien que de bonne volonté. J'ajoutai , on a oublié de mettre dans la procuration que j'ai contraint mon Pere à accepter mon bien , & que la violence est de mon côté : je pleurai encore beaucoup , & dis au Comte de Bethune , si après cela on ne me rend point mes gens , il n'y a plus d'espérance de les avoir , on n'aura plus affaire de moi. Le Comte me disoit , il faut tout espérer de S. A. R. pour moi je ne désespere de rien , & il me le disoit d'un ton par lequel il me vouloit donner toute sorte d'espérance.

Madame de Bethune me dit que Me. de Frontenac l'avoit priée de me demander si je trouverois agréable qu'elle me vînt trouver : je lui dis que puisqu'elle avoit des affaires à Paris , elle feroit bien d'y demeurer. Le Comte de Bethune me dit qu'il falloit qu'il allât à Blois , & que pendant ce tems , je pourrois m'approcher de Paris , que la Cour, ni S. A. R. ne le trouveroient pas mauvais ; je lui donnai un de mes carosses pour aller à Blois. Lorsqu'il partit, je lui dis, j'ai fait une remise si considérable à Monsieur , qu'il pourroit bien achever de payer les dettes à quoi il est obligé , & dont Me. de Guise l'a chargé fort injustement. Il me dit , me dire

cela à moi qui suis un homme sans intérêts , pourrois-je croire qu'un grand Prince comme vous en eût ? Je lui répondis, je ne crois pas que S. A. R. le trouvât mauvais , vous faites une affaire pour lui , l'avantage est entierement de son côté , & moi je n'y en ai nul. Il me répondit , il ne sera pas dit que dans un affaire dont je me serai mêlé , on regarde à l'intérêt.

Je vis à Fontainebleau M. le Comte de Rochefort , le fils de feu Me. de Montbazon qui venoit de conduire son corps à Montargis. Le jour que le Comte de Bethune partit pour Blois , je m'en allai à Juvisy dans la maison de M. des Roches : je mandai à Paris à la Comtesse des Marais de me venir voir. Ma plus grande hâte que j'eus dès que je fus arrivée , fut de loger toutes les Dames qui étoient avec moi dans le logis , afin de l'occuper entierement , enforte qu'il ne demeurât aucune chambre pour Me. de Frontenac si elle y venoit. Je trouvai aussi à Juvisy des Avocats que j'avois mandez pour me rendre compte du détail de mon affaire de Champigny , & pour donner mes ordres à travailler a l'exécution de l'Arrêt que j'avois obtenu. Me. de Frontenac vint le ma-

tin, elle se coëffa dans son carosse, je la regardois par la fenêtre, & je disois à ceux qui étoient près de moi, elle s'étrange déjà de la maison, elle n'ose s'y coëffer. Elle entra dans ma chambre comme une personne qui sentoît bien que sa mauvaise conduite la rendoit indigne de me voir; elle étoit beaucoup plus décontenancée qu'à son ordinaire, Elle me salua, je ne lui dis mot. Elle demanda à la Comtesse de Bethune, dois-je demeurer ici sans que Mademoiselle me le dise? Elle lui répondit qu'elle n'en savoit rien. Madame de Frontenac commanda à mon tapissier de tendre son lit qu'on avoit toujours accoutumé de porter avec le mien; il lui dit qu'on ne l'avoit pas apporté, & que je l'avois défendu. Elle demanda au Maréchal des logis où étoit sa chambre, il lui dit toutes les chambres sont remplies, Mademoiselle a voulu loger elle-même toutes ses Dames & il n'y en a point pour vous; elle ne laissa pas de demeurer & de coucher dans ma chambre comme elle avoit accoutumé, je ne lui dis rien, au lieu de la chasser, je ne pouvois pas l'empêcher. Il vint beaucoup de monde me voir, M. le Duc François de Lorraine y vint & ses enfans, je ne les avois point

DE MONTPENSIER. 177

point vûs depuis qu'ils étoient en France. J'y vis aussi Madame de Roquelaure, dont la beauté faisoit grand bruit; assurément c'étoit une belle créature. Frontenac disoit à de mes gens, vous voilà bien près de Paris, je ne crois pas que vous y entriez sitôt; quoi que l'on dise, on n'est pas prêt à Blois à s'accommoder avec Mademoiselle. L'occasion se présenta cette fois de parler de Madame de Fiesque devant Frontenac & sa femme, & j'en parlai d'une manière à faire connoître que je n'approuvois pas leur conduite, sans néanmoins leur en dire un seul mot ouvertement, ce qui offense plus que lorsqu'on reprend les gens en bonne amitié. C'étoit des personnes que je ne voulois pas ménager, & j'étois bien-aîsé qu'ils le connussent.

Messieurs de Beaufort & de Bethune me dépêcherent de Blois pour me dire que S. A. R. les avoit reçus le plus agréablement du monde. Le Comte de Bethune avoit passé à Vendôme pour mener M. de Beaufort avec lui à Blois, & qu'il témoignoit autant d'impatience que je pouvois avoir; qu'il seroit dans deux jours à Fontainebleau, où il m'en diroit davantage. Je fus bien-ai-

se de voir mon accommodement assurée ; quoique je n'en dussé pas douter , après ce que j'avois fait : ma joye ne m'étoit point si sensible que Monsieur l'avoit été , la douleur de tous les maux que l'on m'avoit faits, tous les pas que je faisois & qui avançoient mon affaire , m'en faisoient souvenir. Le tems ne diminuoit point le ressentiment que j'en avois , je témoignai pourtant être fort gaye , & comme j'ai le visage assez égal, & que la joye ni la tristesse ne me changent pas , on ne remarquoit point tout ce qui m'agitoit dans cette conjoncture. La seule pensée que les Comtesses de Fiesque & de Frontenac en seroient fâchées me réjouissoit ; pour en donner des marques publiques , j'envoyai querir les violons & des Comédiens à Paris, je retins force Dames pour danser & souper avec moi ; ce sont de ces circonstances auxquelles il ne faut pas manquer , & qui sont de pratique. Madame de Roquelaure entr'autres y demeura ; Frontenac & sa femme n'avoient point la mine gaye , & ni l'un ni l'autre n'osèrent me faire des complimens sur mon accommodement avec S. A. R. parce qu'ils savoient bien que je ne croyois pas que cela partît du fond du cœur ; sa

femme me demanda si j'avois agréable qu'elle revînt avec moi à S. Fargeau; je lui dis, que puisque son procès l'avoit fait aller à Paris sans moi, il falloit qu'elle y demeurât jusqu'à ce qu'il fût jugé.

Je vis à Juvisy un homme qu'il y avoit longtemps que je n'avois vû, c'étoit l'Evêque de Langres; nous y eûmes ensemble une longue conversation, puis je m'en allai à Fontainebleau où Madame de Bethune vint avec moi. J'y menai aussi Madame des Marais, sa fille, & Mademoiselle de Segur sœur du Comte d'Escars; Madame de Frontenac avoit les larmes aux yeux: Messieurs de Beaufort & de Bethune vinrent au-devant de moi dans la forêt. M. de Beaufort portoit le deuil de Madame de Mercœur; je crois que Madame de Montbazon étoit cause qu'il le portoit plus austere; il monta dans mon carrosse, nous parlâmes quasi toujours de la mort de Madame de Montbazon, jusqu'à Fontainebleau, où lorsque nous y fûmes arriver, ils me conterent, le Comte de Bethune & lui la bonne réception que S. A. R. leur avoit faite, & comme elle les avoit traités de la même maniere que l'on traite des Ambassadeurs étrangers. Ils trouverent leurs

chambres bien accommodées, & on les traita magnifiquement, ce qui n'avoit pas accoutumé d'être; toutes les fois que M. de Beaufort alloit à Blois, il dînoit chez l'un ou chez l'autre, jamais aux dépens de S. A. R. ce que je trouvai très-mal: ce bon traitement en pareille rencontre me parut très-bizarre, c'étoit témoigner trop de joie de voir les gens qui sacrifient une pauvre victime innocente. Ils m'apportèrent des lettres de Monsieur & de Madame en réponse de celles que je m'étois donné l'honneur de leur écrire les plus tendres du monde. Je disois à Messieurs de Beaufort & de Bethune, préparez-moi, avant que je lise mes lettres, pour qu'un tel honneur, & une telle joye que l'on m'a si long-tems refusée, ne me fassent point mourir. Ils me dirent, quoi vous tenez encore de ces discours? Je leur répondis; je puis bien parler pour mon argent. Ils me dirent donc que le Comte de Bethune feroit dresser la transaction & l'homologuer au Parlement, & dès que cela seroit fait, j'irois à Blois où l'on me recevroit comme le Messie. Je parlai toujours sur le même ton, ils me conterent cent inutilités sur les mines de Goulas, & des personnes qui n'étoient pas

de mes mes amis : ils me dirent cela pour tâcher à me satisfaire de ces bagatelles ; & comme je leur demandai ce qu'ils avoient fait pour mes Gens , ils me répondirent que Monsieur étoit un homme avec qui il ne falloit point faire de condition , qu'il agiroit de lui-même. Je leur répondis , il y va sérieusement de votre honneur de travailler à leur retour , il n'y a personne en vos places qui ne l'eût obtenu : vous cedez à Monsieur tout ce qu'il demande , même ce qu'il y a de plus injuste au monde , & vous n'en obtiendrez pas une juste & raisonnable pour moi ; il n'y a personne qui ne vous en blâme : pour moi , de la maniere dont on me traite , & qu'on a fait faire tout ce qu'on a voulu , on voit bien que je n'ai pas été en liberté ; pour vous autres Messieurs , vous me devriez cela & à vous-mêmes. Ils me dirent que rien ne leur tenoit tant au cœur , & qu'ils avoient une affection particuliere à procurer le retour de mes gens. Monsieur de Beaufort dit que Monsieur lui avoit reproché que lorsqu'il avoit fait envoyer la lettre-de-cachet à Préfontaine , il lui avoit offert de le retirer à Vendôme , & qu'il lui avoit avoué & lui avoit dit , je n'ai pas crû vous déplaire , c'est

un honnête-homme qui est de mes amis, à qui je n'ai jamais vû rien faire contre votre service; pour n'être pas agréable à vos gens, ce n'est pas une raison pour m'empêcher de servir mes amis quand ils auront besoin de moi. Je ne sai s'il disoit vrai, il est certain qu'il avoit offert retraite à Vendôme à Préfontaine. Le Comte de Bethune me dit, pour moi vous croyez bien que je suis de cet avis, & vous au iez tort de ne le pas croire, lui-même en est bien persuadé, c'est pour-quoi je n'ai rien à vous dire là-dessus, laissez-nous faire M. de Beaufort & moi, & ne vous inquietez point. Je leur disois, tout le monde croira que je suis comme mon Pere, qui en toute occasion a sacrifié ceux qui l'ont bien servi; pour moi je n'en userai jamais ainsi. Ce n'étoit pas sans jeter des larmes que je disois cela, à quoi ils me répondirent ce que l'on dit aux gens que l'on veut flatter d'une vaine esperance; je ne le croyois pas alors, & la suite me l'a fait connoître.

Je parlai fort avec ces Messieurs d'une aventure qui m'étoit arrivée. La Guériniere, l'un de mes Maîtres d'Hôtel, & qui l'est aussi de ma belle-mere, alla à Blois pour servir son quartier d'Avril; Monsieur lui dit,

ma fille qui haïssoit tant Goulas s'adresse à lui pour se raccommo-der avec moi. La Guériniere demeura surpris , & répondit à S. A. R. c'est donc depuis que je suis parti de S. Fargeau : le soir que j'ai pris congé de Mademoiselle, elle me parla de M. Goulas d'une maniere qu'elle me fit connoître que ce n'étoit pas son dessein de se servir de lui. On appella Goulas qui montra une lettre , par laquelle je lui faisois de grandes excuses de ce que j'avois dit contre lui , & louois Dieu de m'avoir dessillé les yeux , & de m'avoir fait connoître son mérite & sa fidelité au service de S. A. R. & au mien ; par la même lettre je le priois de travailler à mon accommodement avec S. A. R. à l'affaire de Champigny , & au retour de mes gens. La Guériniere dit à S. A. R. & à Goulas qu'il s'étonnoit que l'on pût ajouter foi à une lettre qui n'étoit pas écrite de ma main. Goulas dit que pour lui il croyoit qu'elle étoit écrite de moi , & que je l'avois fait écrire , qu'il se le persuadoit plus aisément par le desir que cela fût , & souhaitoit de rentrer dans mes bonnes graces , & de me pouvoir servir. Goulas me fit réponse à cette prétendue lettre , je fus toute étonnée qu'un

matin à mon réveil je vis entrer la Guériniere ; je lui demandai qui vous amene ? vous n'avez guere été à votre voyage. Il me donna une lettre , je regardai le dessus , & je reconnus l'écriture de Goulas , je la jettai , & lui dis , de quoi vous êtes-vous chargé ? il me dit que S. A. R. lui avoit commandé de me l'apporrrer, & qu'il falloit que je la lûsse ; je la fis passer par dessus le feu de crainte qu'il n'y eût quelque poison subtil ; elle commençoit par la jöye qu'il avoit d'être rentré dans mes bonnes graces & des remercimens de l'honneur que je lui faisois de lui donner la part qu'il avoit eue dans ma confidence , & qu'il avoit perdue sans l'avoir mérité ; puis il entroit en matiere sur tous les chefs de cette prétendue lettre ; il ne se contraignoit point sur mes affaires , il en parloit avec autant d'emportement qu'il avoit jamais fait. Pour celle de Champigny il en parloit en homme coupable , & son embarras le faisoit bien connoître tel , quand on ne l'auroit pas sçu. Il se déchaînoit contre Nau , & parloit avec plus de douceur de Préfontaine, il m'offroit de le servir. J'écrivis à Belois , & lui mandai que j'étois fort étonné que Goulas fût si hardi que de supposer avoir reçu une lettre

DE MONT PENSIER. 185

lettre de moi, qu'il pouvoit assurer Son Altesse Royale que je souhaitois fort de pouvoir être bien avec elle, que ce ne seroit jamais par l'entremise d'un homme que je n'aimois ni n'estimois comme Goulas.

Avant que d'écrire à Beloy, la Guériniere me dit, je suis fort effrayé de tout ce que j'ai appris à Blois, Monsieur est dans des coleres contre vous qui ne cessent point, ses emportemens augmentent à tout moment, on ne parle que de prison perpétuelle ou d'un Couvent: on dit qu'on vous donnera le choix & une médiocre pension, & S. A. R. jouira de votre bien. Je lui dis, je ne suis point enfant, je me moque de ces menaces. Il me repliqua, si vous les aviez ouies de la bouche de S. A. R. vous y ajouteriez foi; & quand il m'a parlé de cette maniere, je lui ai dit que vous étiez si résolue, que quand on vous mettroit sur une colonne comme S. Siméon Stilite, vous ne vous relâcheriez pas de Champigny. A cela M. m'a dit que l'on vous donneroit occasion d'exercer votre patience, & de faire voir la force de votre esprit, dont vous vous piquez tant. Il alla donner les mêmes allarmes chez Mademoiselle de

Vandy, elle vint toute en pleurs se mettre à genoux devant moi, & craignoit qu'il n'y allât de ma vie: cela ne m'empêcha pas d'écrire à Blois. Messieurs de Beaufort & de Bethune me dirent que Monsieur sçavoit toutes les protestations que j'avois faites, leur date, le lieu où je les avois faites, & toutes leurs circonstances, & que lorsque j'irois à Blois je ne manquasse pas de les porter pour les brûler, parce qu'elles ne pouvoient pas me servir, elles étoient toutes spécifiées dans la procuration qui devoit être insérée dans la transaction. Je dis à ces Messieurs que je les porterois. Ils me dirent que j'avois été trompée, & que S. A. R. leur avoit dit qu'il avoit gagné quelqu'un en qui je me confiois; ce que je reconnus aisément, & à l'instant je soupçonnai mes gens, & je ne leur dis pas; peut-être me suis-je trompée, je ne le croyois cependant pas, je le dis à Colombier & à l'Epinay qui furent fort étonnés; ce sont des gens d'honneur & fort fidèles.

Je séjournai deux jours à Fontainebleau, où il y avoit bonne compagnie, beaucoup de gens de Paris qui y étoient venus pour chasser & entre autres M. de S. Romain qui

a toujours été attaché à M. le Prince ; c'est un homme d'esprit & de capacité , qui a été longtems Résident pour le Roi en Allemagne , & en plusieurs Cours où il a été fort employé. Je le connois fort de réputation par M. de Fouquerolles , à qui j'en avois entendu parler , & à Préfontaine ; je l'avois vû quelquefois pendant la guerre , le tems que M. le Prince fut à Paris il demeura malade, desorte que je pris soin de l'entretenir , & j'eus beaucoup de plaisir à l'entendre parler du passé dont nous avions eu connoissance.

Ce fut à Fontainebleau où l'on s'apperçut de l'amour du Chevalier de Bethune pour Mademoiselle Desmarais , il ne l'avoit jamais vûe qu'à Juvisy , & il me suivit à cause d'elle à S. Fargeau. Messieurs d'Epernon & de Candale m'envoyèrent faire des excuses de ce qu'ils ne me venoient pas voir à Juvisy. Ils avoient eu ordre du Roi de sortir de Paris sur leur démêlé avec M. de Vendôme : lui & M. d'Epernon , trois ou quatre jours avant le départ du Roi , se trouverent à la porte de la chambre du Roi ; l'un entroit & l'autre sortoit , ils se poufferent ; cela fut vû , on le dit au Roi qui les envoya

tous deux à la Bastille, où ils couchèrent une nuit ou deux, puis eurent ordre de sortir de Paris. M. de Beaufort s'en approcha, cela fit grand bruit. Comme nous étions à Fontainebleau, M. le Comte de Vitry y vint voir M. de Beaufort, & on nous dit que M. de Candale devoit passer & M. d'Epéron aussi. Je dis à M. de Beaufort que si cela arrivoit, il falloit que je les accommodasse.

Je m'en retournai à S. Fargeau avec la joye accoutumée, & avec le regret en même-tems d'être sûre de le quitter bientôt, & en vérité je n'en ressentois pas tant de joye que l'on eût crû. Je cherchois mille circonstances à regretter, entr'autres je m'affligeai de ne m'être pas remise à l'Italien que j'ai appris autrefois pour lire le Tasse; & la vérité est que le jour que j'écrivis la lettre du Comte de Bethune, j'avois tiré des livres Italiens pour me mettre en état de parvenir à ce grand dessein. Quoiqu'il fût fort beau, peu de gens auroient été fâchés d'aller à Paris pour ne pas lire le Tasse; quand on sort d'une misère égale à la mienne, le souvenir en dure si long-tems & la douleur se fait un si fort calus contre la joye, que l'on est long-tems sans qu'elle le puisse ou pénétrer ou

l'amolir pour la rendre sensible. Je n'entendois parler que de prisons perpétuelles, que de Couvens, que de mourir de faim, & des discours aussi rudes que ceux-là. Goulas en fit un à Blois le plus extraordinaire du monde ; comme on lui proposoit tout ce que je viens de dire, il dit à S. A. R. Monseigneur, les Romains avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans, n'êtes-vous pas assez grand Prince pour en user ainsi qu'il vous plaira envers Mademoiselle ? A un tel discours on croiroit que S. A. R. l'auroit fait jeter par les fenêtres, il se contenta de ne lui rien répondre, ce qui ne me plut pas quand on me le dit. Dans des rêveries mélancoliques je songeois que S. A. R. n'avoit dit mot au discours de Goulas, & qu'il étoit fils d'une Médicis; quoique la Reine ma grande-mère avoit été une fort bonne femme, & qu'elle n'ait point eu les deffauts de sa race & de sa nation, les maladies passent quelquefois sur une génération sans qu'on le sente ; de moindres appréhensions que celles-là effrayent les gens ; en l'état où j'étois, j'admirois tous les jours la Providence de Dieu sur moi, & la grace qu'il m'a faite de me conserver de la santé & du jugement : du tem-

pérament sanguin & mélancolique que je suis , je devois mourir ou du moins devenir folle. Quittons ceci qui est si fâcheux, pour parler du Chevalier de Bethune & de Mademoiselle Desmarais.

Le Chevalier est l'homme du monde qui se prend le plus aisément , je l'avois vû déjà dans de grands emportemens , & j'avois entendu parler de quelqu'autre. Madame Desmarais en rioit & traitoit cela de bagatelle ; il lui donnoit des collations dans le jardin , des sérénades & faisoit tout ce qu'il pouvoit faire en un lieu comme S. Fargeau. Monsieur de Candale y vint comme il alloit en Catalogne, il y resta deux jours; je le trouvai dans un fort grand chagrin contre son ordinaire ; je lui parlai de Monsieur de Beaufort , & qu'il falloit les raccommoder , & avec Monsieur de Guise aussi , que ce seroit pour moi des embarras nonpareils de voir des personnes qui m'étoient si proches , & de mes amis mal ensemble , & qui se rencontroient tous les jours en mon logis. Je les trouvai fort éloignés de se raccommoder avec l'un & l'autre : il me conta que l'Abbé Fouquet avoit résolu de ne point aller chez Madame de Châtillon , & qu'il n'y avoit pas été de-

pûis. Il se passa une grande affaire entre le Maréchal d'Hocquincourt & elle ; je n'en fai pas le détail , ainsi je n'en dirai rien , sinon , que l'on menaça Madame de Châtillon de la mettre en prison ; l'on disoit que c'étoit pour quelques intelligences que l'on prétendoit qu'elle avoit avec Monsieur le Prince ; l'Abbé Fouquet répondit d'elle , & lui fit donner sa maison pour prison , & elle demeura avec la bonne femme Madame Fouquet.

Pendant le séjour que je fis à S. Fargeau , je chassai deux de mes gens, un valet de pied, parce qu'il avoit été porter à Madame de Fiesque une lettre que le Comte de Bethune m'écrivoit : elle fut assez imprudente que de le dire au Comte de Bethune, ce qu'il m'avoit écrit par sa lettre, & je sens comme cela s'étoit passé : c'étoit elle qui m'avoit donné le valet de pied. Je chassai aussi un valet de garde-robe qui rendoit compte de tout ce que je disois, aux Comtesses de Fiesque & de Frontenac , ce qui n'est pas fort agréable , & même il n'est pas nécessaire de faire le détail de mon domestique , si ce n'est pour faire voir les intrigues de ces femmes qui corrompoient tout ce qu'elles pouvoient contre

moi. La Comtesse de Fiesque s'avisa de rendre un mauvais office pour l'amour de moi, au Chevalier de Charny : le Roi avoit mis sur pied la compagnie de ses Mousquetaires qui avoit été cassée la première année de la Régence, le Roi aimoit les Mousquetaires avec grand empressement ; Manciny, neveu de M. le Cardinal Mazarin, en étoit Capitaine, & on ne parloit que des Mousquetaires. Le Chevalier de Charny étoit sur le point de sortir de l'Académie, je chargeai la Comtesse d'Escars d'en parler à Bas qui étoit Sous-Lieutenant de cette Compagnie, pour demander au Roi une place pour lui : S. A. R. le fut par ces femmes, il fit prier le Roi de me refuser si je lui faisois cette prière, de sorte que Bas dit à Madame d'Escars, lorsqu'il en parla, que le Roi lui avoit dit qu'il ne le pouvoit faire par cette raison-là, qu'il en étoit bien fâché, parce que c'étoit un garçon bien-fait. Il avoit eu l'honneur de lui faire la révérence pendant qu'il étoit à l'Académie, & il en avoit été fort bien reçu. Ces Dames ne perdirent aucune occasion de me fâcher & de me déplaire, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes affaires : comme je vis cela, j'envoyai le Chevalier

DE MONTPENSIER. 193

de Charny porter le mousquet au Régiment des Gardes , & je lui donnai deux lettres , l'une pour le Maréchal de Turenne , l'autre pour le Maréchal de la Ferté , afin qu'il allât dans l'armée où il auroit le plus d'occasions , je le recommandai à tous deux.

Le Comre de Bethune qui étoit après à travailler à l'affaire de S. A. R. avec moi , conclut tout ce qui avoit été projeté ; il envoya le Notaire me faire la transaction , le Notaire me la voulut lire ; je lui dis que cela étoit inutile , que cette lecture m'étoit trop désagréable , que le souvenir de tout ce qui s'étoit passé ne me l'étoit pas moins , qu'il falloit achever comme on avoit commencé ; je signai. Peu de tems après , M. de Bethune me manda que je pouvois partir pour aller voir S. A. R. & le jour qu'il se trouveroit à Orleans : je l'y trouvai lorsque j'y arrivai , Monsieur de Beaufort m'y vint voir , le Comte de Bethune ne m'apprit rien de nouveau ; il me fit force contes des Comtesses & de leur déplaisir de me voir aller à Blois. Je ne séjournai point à Orleans , dès le lendemain j'allai à Blois d'où on m'envoya des relais : je trouvai mes sœurs à deux lieues de Blois qui vinrent au-devant de moi , &

Saujon qui me fit des complimens de Leurs A. R. & de l'impatience qu'elles avoient de me voir. Madame de Raré , qui a de l'esprit, & qui est flatteuse , me fit quantité de narrations , comme si elle n'eût point été amie des Comteſſes. Ma ſœur de Valois me baiſoit les mains , & me diſoit qu'elle étoit ravie de me voir ; je le croyois aiſément ; pour l'aînée on ne l'a pas élevée dans ces ſentimens. Lorsque j'arrivai à Blois, je ſentis un grand faiſſement, j'allai droit dans la chambre de Monsieur: il me ſalua , & me dit qu'il étoit bien-aiſe de me voir ; je lui répondis que j'étois ravie d'avoir cet honneur: il étoit embarſſé au dernier point, pour moi je penſe que l'on connut bien à mon viſage que je ſuis ſenſible , que les bons & les mauvais traitemens ſont impreſſion ſur moi. S. A. R. alla enſuite ſaluer la Comteſſe de Bethune , & Mademoiſelle de Vandy. Je vis Goulas & Vilandry de loin , je changeai de viſage lorsque je les vis , & je penſe qu'il n'y eut perſonne qui ne s'en apperçût. S. A. R. ne ſavoit que dire , & ſans mes chiens , dont l'un s'appelle la Reine , & l'autre Souris , toutes deux levrettes , on n'auroit dit mot : S. A. R. ſe mit à les caeſſer. Tout ce qu'il

DE MONTPENSIER. 195

faisoit en intention de me plaire , me mettoit au desespoir , j'avois envie d'en pleurer; il me dit , allons chez Madame : elle me reçut fort civilement , & me fit assez d'amitiés; ensuite j'allai dans ma chambre. Dès que j'y fus , Monsieur m'y vint voir & m'entre tint comme si rien ne s'étoit passé entre lui & moi. Vilandry y vint , il me salua du bout de l'antichambre à l'autre , je lui fis la révérence , & puis j'entrai dans ma chambre. Il alla dire à S. A. R. que je ne l'avois pas salué , & y ajouta , voyez , Monsieur , avec quel esprit elle vient ici , & comme elle traite le monde. Avant que je le sçusse , cela fut vérifié : il y avoit beaucoup de monde qui avoit été témoin de ce qui s'étoit passé , quand Monsieur de Bethune & Monsieur de Beaufort le conterent , je leur dis , quoi , on est encore ici sujet aux contes de Valandry , & je pensois être au-dessus de cela pour mon argent ; quoi , il ne me servira de rien ?

Tant que je fus à Blois on servit une table pour Messieurs de Beaufort & de Bethune , on eut le même soin d'eux que l'on avoit eu lorsqu'ils firent leur Ambassade pour moi. Monsieur de Beaufort mangeoit souvent avec moi , & souvent je lui parlois & au Comte

de Bethune du retour de mes gens : ils me dirent, laissez faire , Monsieur se raccoutumera avec vous , & tout ira bien. Je leur disois , il oubliera que vous lui avez fait donner bien de l'argent , & comme on fait tout pour en avoir , à présent qu'il a son compte , il ne se souciera non plus des dénonciations que de moi. Monsieur & Madame me traitèrent assez bien : Madame me dit qu'elle m'aimoit comme ses enfans , & qu'elle ne souhaitoit point leur établissement avec plus d'empressement que le mien. Monsieur me dit aussi que j'étois bien avec lui ; je recevois toutes sortes de marques de son affection ; je ne sçai s'ils m'en dirent davantage , cela fit si peu d'impression sur mon esprit que je ne m'en souviens pas. Goulas me vint voir , & comme il craignoit les rebuffades , il y venoit toujours à l'heure de mon dîner ; il y venoit beaucoup de peuple de la Ville , il y avoit toujours de la presse , j'avois le plaisir de le voir parmi tous ces gens-là , la foule le faisoit aller tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Monsieur de Bethune me dit que S. A. R. l'avoit entretenu de mon établissement , & lui avoit dit qu'il n'y avoit rien de plus propre pour moi que M. le Duc de

Savoye ; qu'il ne falloit pas que je me misse dans la tête d'épouser Monsieur, que j'étois toute propre à me mettre cela dans l'esprit, que je ne voulois jamais que ce qui n'étoit pas faisable. Je répondis au Comte de Bethune que je voudrois toujours ce que S. A. R. voudroit, que je m'étonnois de ce qu'il me faisoit faire cette proposition, que je savois qu'il avoit fait dire à Madame de Savoye que je disois que, si jamais j'épousois Monsieur son fils, quand j'entrerois par une porte il faudroit que ma tante sortît par l'autre. Je ne sai si je n'ai pas mis ceci déjà une fois ; comme on m'a souvent fait la même proposition, je crois aussi avoir fait la même réponse. Le Comte de Bethune me dit, il est vrai que Madame votre tante vous craint, parce que vous étiez mal avec S. A. R. maintenant que vous y êtes bien, je suis sûr que l'affaire est très-facile, je vous conseille de donner occasion à S. A. R. de vous en parler : ce que je fis un jour que je l'entretenois dans le jardin. Nous parlâmes d'Angleterre, & ensuite de Madame Savoye ; il ne m'en parla pas avec beaucoup d'amitié, je lui demandai s'ils n'étoient pas bien ensemble, il me témoigna que cela n'étoit ni

bien ni mal. Je lui dis , on dit qu'elle croit que je n'ai point voulu de son fils , je pense que si cela étoit vrai je lui aurois fait plaisir. S. A. R. ne me dit rien là-dessus.

Je fis recit de cette conversation au Comte de Bethune , dont il fut étonné ; on avoit pour lors à Blois de grandes esperances du mariage de ma sœur avec le Roi : pour moi je ne le croyois ni ne le souhaitois ; on n'est pas bien aisé de voir sa cadette au-dessus de soi. Il n'arriva rien de remarquable à Blois pendant que j'y fus , que la chute de ma chienne nommée Souris , qui tomba dans le fossé , & qui se démit la cuisse ; au retour de la promenade je l'entendis crier, je courus au Château, je criois, au chirurgien, on fit ce que l'on put pour lui remettre la cuisse, on ne le put, on la mit dans du fumier au milieu de la basse-cour , où S. A. R. l'alla voir à minuit. Cela étoit beau pour la canaille, pour moi j'aurois voulu des marques d'amitié & de complaisance plus essentielles. Madame la Maréchale d'Etampes, qui étoit mal avec la Marquise de Mosny sa belle-sœur , me dit que pendant le voyage de S. A. R. à Paris elle avoit été au Luxembourg avec les Comtesses ; & que c'étoit elle qui les y avoit me-

nées la première fois. S. A. R. sut qu'elle m'avoit dit cela , il vint un matin dans mon cabinet , & me dit , je suis obligée de vous rendre ce témoignage en faveur de la Marquise de Mofny qu'elle ne m'a point amené ces femmes, & vous n'avez nul sujet de vous en plaindre ; je fus fort aise de ce discours , & témoignai par-là que ceux qui les voyoient ou qui en faisoient cas n'en usoient pas bien avec moi. Ces femmes écrivirent à Vilandry pour faire instance à S. A. R. de me parler pour elles , il ne m'en parla point, je n'en avois pas peur, je sçavois qu'il n'osoit le faire. S. A. R. écrivit au Cardinal Mazarin pour lui dire que j'étois raccommo-
dée avec elle ; & qu'elle le prioit de faire trouver bon à Leurs Majestés que j'eusse l'honneur de leur aller rendre mes très-humbles respects. M. le Comte de Bethune fut chargé de cette dépêche , il s'en alla à la Cour , je lui donnai un de mes gens pour m'en apporter la réponse , & me dire quand je pourrois partir pour Limours , où j'attendrois de ses nouvelles. Je partis de Blois le jour que nous avions suputé qu'il seroit à moitié chemin de la Fère , parce que je devois aller en trois jours à Limours , & avoir

le tems de m'y reposer. Quelque indisposition me fit rester un jour à Blois plus que je n'avois cru, je le regagnai par ma diligence, j'allai en un jour à Chartres. Leurs A. R. me firent beaucoup d'amitié à mon départ de Blois, c'est-à-dire, tout autant qu'elles en sont capables. Je ne trouvai point de nouvelles de Monsieur de Bethune, lorsque je fus à Limours, Madame de Frontenac y arriva une heure après moi sans que je l'eusse mandée; Madame des Marais & sa fille y vinrent aussi, & par conséquent le Chevalier de Bethune. Force gens m'y vinrent visiter, Mathas y vint & Frontenac avec lui, ils sont inséparables. Patris qui est Capitaine de Limours, y tint fort bonne table, beaucoup de gens y mangeoient pendant mon séjour à Limours. Un jour qu'il se trouva trop de monde pour ma table, Madame de Frontenac dit, qui veut venir avec moi chez Patris : cinq ou six Dames y allèrent : les personnes qui remarquerent cela dirent qu'elle n'étoit pas fâchée d'aller souper avec Mathas. Le lendemain qu'elle fut à Limours, le soir, lorsqu'elle tira mon rideau, elle me dit, je suis la plus malheureuse créature du monde de n'être pas bien avec vous;
je

je n'ai rien fait qui ait pû vous déplaire que d'avoir vû la Comtesse de Fiesque, vous ne me l'aviez pas deffendu, c'est la personne du monde qui vous honore le plus, je ne lui ai jamais entendu parler de vous qu'avec respect ; tant qu'elle en usera ainsi, je ne pense pas que ce soit vous en manquer que de la voir. Je lui dis, elle m'en manque en toutes occasions, c'est une femme que je n'aime pas, je vous l'ai assez fait connoître, pour avoir dû vous empêcher d'en user comme vous avez fait. Elle me repliqua, si vous voulez que je ne la voie plus, assurez-moi donc que vous me traiterez comme par le passé ; de la quitter sans cette assurance, cela ne se peut. Je lui dis fort aigrement, quoi, vous me donnerez de l'alternative sur une affaire dont je suis la maîtresse, & vous nous traiterez d'égale la Comtesse & moi ? croyez-vous que l'on ne puisse vivre dans le monde sans elle ou sans vous ? tout ce que vous dites pour vous justifier vous condamne, n'en dites pas davantage, vous me faites pitié : je me tournai de l'autre côté, elle tira mon rideau.

Son mari lorsqu'il entra, tira son mouchoir de sa poche, il en sortit un billet, Ma-

dame des Marais le ramassa : quelque tems après , sans savoir d'où venoit ce billet , elle me dit , voici une lettre que j'ai trouvée ; je la lus , & d'abord je reconnus l'écriture de Frontenac ; j'avois souvent reçu de ses ridicules missives , il m'en a écrit beaucoup pleines de picoteries. Je m'en allai à lui , & la lui montrai , c'étoit un vrai poulet , & lui & sa femme en rougirent & ne m'expliquèrent pas le mystere ; j'appris que c'étoit à Mademoiselle de Mortemar qu'il écrivoit , il en étoit fort amoureux. A l'occasion de Mademoiselle de Mortemar il s'étoit passé une mauvaise intrigue à la Cour , à laquelle Vivonne son frere avoit intérêt. Monsieur de Marillac étoit fort assidu auprès du Roi , & même l'on disoit qu'il lui étoit fort agréable ; tout d'un coup le Roi ne le regarda plus , & je pense que l'on lui fit dire doucement qu'il feroit bien de s'en aller faire un tour en Poitou , jusqu'à la campagne , ce qu'il fit. On disoit que Monsieur de la Rochefoucaut qui avoit beaucoup d'esprit avoit mené cette intrigue , de laquelle Vardes , Vivonne , Langlade Secrétaire du cabinet , & quelques autres étoient ; on les appelloit les endormis ; parce qu'ils alloient lentement & sans bruit :

le Cardinal Mazarin , qui n'étoit pas endormi s'en apperçut , & dissipa cette cabale. Madame Bouthilliers vint à Limours , elle eut de longues conversations avec Madame de Bethune & Mathas, l'interêt qu'il prenoit à Madame de Frontenac faisoit qu'il parloit de ses affaires de la même maniere que Madame de Bouthillier qui est sa tante: la grande question étoit qu'elle vouloit venir à la Cour avec moi , & que je ne voulois pas l'y mener , ils se disoient que c'étoit en bon François lui donner son congé , & lui faire connoître que son service ne m'étoit pas agréable. Je répondis , il y a long-tems qu'elle l'a dû voir , si elle examine sa conduite elle ne doit pas m'y faire penser , elle doit faire tout son possible pour réparer ses fautes , ce n'est pas un bon parti pour elle que de me quitter.

Madame Bouthillier me parla , je lui fis mille amitiés pour elle , je lui témoignai beaucoup d'aigreur pour Madame de Frontenac , & je ne répondis rien de positif sur le voyage de la Cour.

Un jour quelqu'un me dit que le Port-Royal des Champs n'étoit qu'à deux lieues de Limours , il me prit la plus grande envie

du monde d'y aller , il est bon de dire d'où procedoit cette curiosité , une Abbaye de l'Ordre de S. Bernard n'est pas extraordinaire à voir. Jansenius Evêque d'Ypres , (& qui étoit mort en opinion de sainteté par la vie qu'il avoit menée , à ce que j'ai oui dire à ma belle-mere qui en a fort entendu parler en Flandres lorsqu'elle y étoit , pendant sa vie & après sa mort, même je crois qu'elle l'a vû) avoit écrit de la grace sur ce qu'en a dit S. Augustin. L'Abbé de S. Cyran , homme très-savant , & qui a aussi fort bien vécu, entra dans la même opinion ; le Cardinal de Richelieu , soit qu'il appréhendât que ces opinions ne fussent nuisibles à la Religion, soit qu'il craignît des gens dont le savoir & la vertu donnoient des lumieres nouvelles , (on en faisoit voir qui avoient été cachées) le fit mettre en prison où il a été jusqu'à la Régence ; en ce tems la Reine le fit sortir. Cet Abbé hantoit le Couvent du Port-Royal qui est au Faubourg S. Jacques. Monsieur Arnaud avoit quantité de filles & de Sœurs en ce Monastere : il s'adonna à la dévotion avec Monsieur Dandilly son frere & M. le Maître son neveu, ils étoient très-souvent en cette maison où ils servoient Dieu

avec grand zèle , & le prochain avec beaucoup de charité , il y alloit beaucoup de Docteurs les visiter , ainsi par leur moyen il y avoit toujours de bons Prédicateurs dans l'Eglise du Port-Royal. La France devint fort tranquille , la campagne put être habitée en toute sûreté par les Religieuses , & par les gens du monde : les Religieuses du Port-Royal de Paris en envoyèrent en celui des Champs. Ces Messieurs que j'ai nommés se retirèrent au dehors ; à leur exemple beaucoup de gens , qui vouloient abandonner le monde , y allèrent ; ils se mirent tous à écrire , & firent des traductions admirables ; ils travailloient à leur jardin , & assistoient les pauvres des environs , ils y menoient une vie qui n'est pas ordinaire ; ils portoient la pénitence plus loin pour des gens du monde que ne font les Religieux qui en ont plus à faire que ces Messieurs , parce qu'ils ménagent plus leurs intétêts que leur conscience & celle de leur prochain. Cela déchaîna contr'eux particulièrement les Jésuites , ils les nommerent Jansénistes , comme on diroit les Calvinistes , afin que ce nom qui a du rapport à l'autre , effrayât le monde & les fît passer pour des hérétiques.

Comme ce sont des questions de Théologie, & qu'il n'appartient pas aux femmes d'en parler, ni même à beaucoup d'hommes, c'est à ceux à qui Dieu a donné le pouvoir & le caractère d'en connoître, de les décider. Ce qu'on peut dire des mœurs de cette Compagnie, c'est qu'elles sont admirables & d'exemple : ils prêchent & ils écrivent avec la plus belle éloquence du monde, font des Ouvrages merveilleux à la gloire de Dieu & des Saints. Ils ont fait depuis la traduction de l'Office que l'Eglise fait du S. Sacrement; & on dit qu'il n'y a rien qui doive plus convaincre les Huguenots, & prouver par raisons fortes & évidentes les vérités de notre Religion à ceux qui sont assez malheureux pour manquer de foi. Leur dévotion est sincère; retirés du commerce du monde, ils sont sans intérêt, sans ambition, & charitables au dernier point : si leur doctrine est mauvaise, il faut espérer qu'avec de bonnes mœurs ils obtiendront par leurs prières les lumières nécessaires pour se reconnoître & la changer. Cette doctrine donc a fait grand bruit dans la Sorbonne, où l'on a condamné des propositions de Jansenius, à quoi la Compagnie du Port-Royal a souscrit & s'est soumise

à l'Eglise & au S. Pere avec le dernier respect. Cette dispute a causé beaucoup de scandale à la Religion, & les Huguenots en ont tiré de grands avantages, parce que les Jesuites ont écrit des lettres contre leur sévérité, & eux contre les Jesuites sur leur relâchement : en cela il y a eu peu d'esprit de charité. Ceux qui n'aimoient pas les Jesuites, disoient que la Congrégation mangeoit toujours du pain pétri de haine contre Messieurs Arnaud & le Maître, parce que leur grand-pere Avocat célèbre, nommé Marion, plaïda contr'eux du tems du Roi mon grand-Pere. Pour moi je ne puis croire cela d'une si illustre Compagnie, où il y a eu tant d'habiles gens & de Saints personnages : je crois que c'étoit un zele ardent pour la gloire de Dieu qui a emporté ces bons Peres, & qui les a empêchés d'avoir toute la considération que leurs anciens eussent pû avoir. Assurément il n'y eut jamais moins de Prédicateurs qu'ils en ont maintenant parmi eux, ni moins de bonnes plumes, & cela paroît par leurs lettres ; c'est pourquoi par toutes fortes de raisons, ils eussent mieux fait de ne pas écrire, & si les Jansénistes les eussent tourmentés par leurs écrits, ils se devoient

défendre par leur silence, & le tort seroit demeuré aux autres.

Il y avoit à Port-Royal des Champs un petit College , où l'on recevoit des Pensionnaires , qui étoient parfaitement élevés en la crainte de Dieu , aux Belles-Lettres , & en milles sciences qu'on leur apprenoit , qui sont nécessaires dans le monde , & pour bien vivre : de sorte que contre l'ordinaire des Ecoliers qui sortent fort sots du College , & à qui il faut du tems avant que de parvenir à la société des hommes & des honnêtes-gens, ceux-là au sortir de leurs études avoient la même politesse que s'ils eussent été nourris dans la Cour & le grand monde. On fit défenses à ceux qui tenoient le College de recevoir des enfans, & les ordres furent portés par un Exemt des Gardes du Corps du Roi. En cette rencontre on connut visiblement que les Jesuites avoient agi : on crut aussi que le Cardinal de Retz y avoit bonne part, parce que l'on croyoit qu'il avoit des amis particuliers dans le Port-Royal , & cela peut être ; il n'est pas extraordinaire qu'un Archevêque ait commerce avec des Docteurs de Sorbonne ; assurément ce qui s'appelle Jansenisme ne faisoit rien contre le service

vice du Roi. J'allai donc en cette maison du Port-Royal : lorsque j'y arrivai , j'y demandai Monsieur Dandilly , je le connois , parce qu'il a été Secrétaire des commandemens de S. A. R. il y avoit plusieurs années que je ne l'avois vû. On me dit qu'il étoit dans sa chambre; je voulus la voir, je jettai d'abord les yeux sur sa table; il me dit, vous êtes curieuse , vous voulez voir à quoi je m'amuse présentement , je traduits quelques endroits des œuvres de Sainte Thérèse; je l'en remerciai , & lui dis : j'aime cette Sainte extrêmement , & je serois fort aise de voir ce qu'elle a fait en bons termes , jusqu'ici on a mal traduit ses œuvres. J'entrai dans le Couvent, où je trouvai une Communauté fort nombreuse , & des Religieuses d'une mine dévote, naïve, simple & sans aucune façon ; leur Eglise étoit fort ajustée. Je me promenai partout le Couvent , & je regardois tout : je croyois ne rien voir dans cette maison de ce que j'ai vû dans les autres , je la trouvai toute pareille à toutes les Abbayes réformées de l'Ordre de S. Bernard. Ces Religieuses furent assez étonnées de ce que je me récriai , voilà des Saints & des Saintes, lorsque je vis leurs images dans leurs cellules ;

elles n'osèrent me questionner là-dessus. Lorsque je sortis, Monsieur Dandilly me dit, vous avez vû qu'il y a ici des images des Saints, qu'on les prie & qu'on les révere, que nos Sœurs ont des chapelets, & que l'on y voit des reliques: je lui dis, il est vrai que j'avois oui dire que l'on ne faisoit pas cas de cela en ce lieu, & je suis bien aise d'en être éclaircie. Monsieur Dandilly me dit, vous vous en allez à la Cour, vous prendrez la peine de rendre le témoignage à la Reine de ce que vous avez vû: je l'assurai que je le ferois très-volontiers, & lui m'assura des prieres de toute la Communauté & des siennes, & me tint mille beaux discours pour m'obliger à être dévote. Je m'en allai fort satisfaite de ce que j'avois vû & oui.

Celui que j'avois envoyé à Monsieur de Bethune arriva comme j'étois à Port-Royal, ce qui fit que je n'y fis pas long séjour. Je lus mes lettres à mon retour, M. le Comte de Bethune me manda que Leurs Majestés & le Cardinal Mazarin avoient reçu le mieux du monde les complimens de S. A. R. & les miens, & la priere qui leur avoit été faite de la part de S. A. R. pour mon retour, & que, si je voulois me rendre à S. Cloud un jour

qu'il me marquoit, il s'y rendroit, & qu'il m'apprendroit sur-tout un mauvais office que l'on m'avoit voulu rendre qui n'avoit eu aucun effet. Je jugeai sur le champ qu'il parloit de la boutique de ces femmes qui ne cessent point ce trafic envers moi; je rêvai beaucoup là-dessus jusques à Limours. Il me dit qu'il croyoit que le Comte de Bethune m'avoit mandé une circonstance dont il l'avoit informé: je lui dis qu'il ne m'en parloit pas. Il me dit qu'il avoit trouvé à la Fère un valet de chambre de Monsieur de Vardes, qu'il connoissoit il y avoit long-tems, lequel l'acosta & lui dit; Mademoiselle ne reviendra jamais à la Cour; à quoi il lui avoit répondu, je n'en sai rien. Ce courier, qui est un de mes gens, est un garçon fort discret; l'autre lui dit, je vous en dirai ce que j'en sai: l'autre jour que j'étois dans la chambre de Madame de Fiesque, où étoient Madame de Frontenac, Monsieur de Vardes, & M. l'Abbé Fouquet, on dit que Mademoiselle avoit fait un Testament, par lequel elle donnoit tout son bien à M. le Prince, cela a été sçu de M. le Cardinal, jamais elle ne retournera à la Cour: il ajouta qu'il le prioit de ne point parler de ce qu'il lui disoit. Ce

garçon alla à l'instant trouver Monsieur de Bethune , lequel lui dit, vous êtes bien averti , qui vous a dit cela ? Il lui dit , c'est un de mes amis qu'il n'est pas nécessaire de nommer. M. le Comte de Bethune lui répliqua, on l'a dit à M. le Cardinal , il ne l'a pas crû. On peut juger l'effet que cela fit dans mon esprit en faveur de ces Dames , & les bons offices que cette affaire rendit auprès de moi à Madame de Frontenac , qui avoit tant d'envie de venir à la Cour avec moi : je résolus de partir le lendemain , qui étoit le jour que le Comte de Bethune me marquoit qu'il feroit à S. Cloud. Madame de Frontenac me fit encore parler par Madame de Bouthillier & par la Comtesse de Bethune ; je leur dis , toute la France a vû que Madame de Frontenac a logé avec Madame de Fiesque , qu'elle ne l'a pas quittée d'un pas, quoiqu'elle fût la maniere dont elle étoit avec moi ; après cela on me croiroit une grande dupe d'avoir eu agréable une telle conduite , je veux que mon ressentiment paroisse , & elle sera bienheureuse si elle en est quitte pour ne pas venir à la Cour , la pénitence n'est pas proportionnée à la faute. Personne ne m'avoit parlé d'elle, lorsque j'étois

à Blois : Raré & sa femme qui étoient les grands amis de ces Dames , les renierent comme beau meurtre , dans un éclaircissement qu'ils voulurent avoir avec moi : après les avoir écoutés , je leur dis ; on est fort châtié après avoir agi , de désavouer ses actions comme mauvaises , c'est pourquoi on ne peut rien demander aux gens que cela , on en croit ce que l'on veut.

Le soir comme j'étois couchée , Madame de Frontenac me parla , elle prenoit toujours l'occasion que j'étois seule ; elle me dit qu'elle étoit au desespoir de ce que je ne voulois pas la mener avec moi ; que c'étoit une marque certaine de sa disgrâce. Je lui répondis , votre faute a été publique , il faut que la pénitence soit de même : à cela elle me dit , au moins à votre retour puis-je espérer d'avoir l'honneur de vous voir ? Je lui répondis , attendez mes ordres , je vous les enverrai. Elle me vit le matin monter en carosse : ce fut-là les grandes douleurs , les larmes furent bien plus abondantes qu'à Juvisy : pour moi ma constance fut fort grande , je les regardois fort tranquillement , & si j'avois pû altérer mon visage & me donner du chagrin , ç'auroit été le souve-

nir du tems qu'elle rioit quand je pleurois. J'arrivai de fort bonne heure à S. Cloud , où je trouvai du monde qui m'y attendoit : le Comte de Bethune y arriva peu après, avec Madame de Nemours, la veuve de Monsieur d'Entragues à qui je n'avois jamais parlé , & que je ne connoissois point. Monsieur de Bethune me conta devant eux la maniere obligeante avec laquelle on lui avoit parlé de moi, & l'impatience que toute la Cour avoit témoignée de me voir , & que Monsieur lui avoit dit, je donnerai mon appartement à ma cousine ; que M. le Cardinal lui avoit dit qu'il donneroit le sien , & que c'étoit à lui à faire l'honneur du logis , puisqu'il étoit Gouverneur de la Fère. Je trouvai Madame d'Entragues à ma fantaisie pour le peu que je l'entretins ; & comme c'est une habile femme , elle jugea que Madame de Nemours faisoit sa visite trop longue ; elle l'emmena & me laissa avec le Comte de Bethune , lequel me dit que M. le Cardinal , après avoir lû la lettre de S. A. R. lui avoit témoigné la joie de notre réconciliation , & la particulière qu'il auroit de me servir , par là il lui avoit dit, vous verrez comme je suis bien intentionné pour Mademoiselle , & la véri-

table affection que j'ai pour son service ; je me moque de l'avis que l'on me donne , & je vois bien que ce sont des personnes qui sont enragées de son retour à la Cour , qui lui font tout du pis qu'elles peuvent. Le Comte de Bethune ouvrit ce papier , & vit que c'étoit un testament par lequel je donnois tout mon bien à M. le Prince. Il dit à M. le Cardinal , voilà la plus haute imposture du monde : V. E. doit tenir pour de méchantes gens ceux qui lui ont donné ce papier. M. le Cardinal dit , il faut jeter cela au feu & n'en jamais parler : je suis persuadé que l'on peut se fier à la parole de Mademoiselle, c'est une Princesse de bonne foi, & j'ai peine à croire qu'à l'âge qu'elle a elle songe à faire des testamens. Vous sçavez, dis-je au Comte de Bethune , qui a apporté ce papier-là , & le lieu où il a été fait , avouez qu'il n'y a rien de plus noir : il en convint ; la Comtesse de Fiesque qui fait profession d'être servante de M. le Prince, & dont le mari est en Espagne de sa part , pour me faire pièce, se sert du nom de M. le Prince: toutes les circonstances en sont diaboliques. Le Comte de Bethune me dit que M. le Cardinal avoit fort bien parlé de moi à table, qu'il m'avoit

fort louée, & qu'il avoit dit que j'étois le plus grand parti de l'Europe; que Monsieur lui avoit témoigné beaucoup d'empressement pour moi, & que le bruit de la Cour étoit qu'il songeoit à m'épouser; qu'il avoit dit à la Reine, je ne sai où logera le train de Mademoiselle, on dit qu'elle a un équipage épouvantable; & que la Reine lui répondit, elle a suivi la Cour autrefois, & son train a bien trouvé à se loger, je pense qu'elle n'a pas plus de monde présentement. Le Comte de Bethune lui dit que je n'en avois pas davantage: Monsieur dit, elle a tout ce qui lui plaît, elle est fort riche. M. le Cardinal dit au Comte de Bethune, lorsqu'il partit, que le Roi s'en alloit faire un petit tour à l'armée, & qu'il falloit que j'attendisse son retour auprès de la Reine, pour les voir tous ensemble, & qu'il me feroit savoir quand il seroit tems que je partisse, que je pouvois jusques à ce tems-là aller à Paris, faire tout ce qu'il me plairoit; que j'étois maitresse de mes volontés, que le Roi & la Reine le trouveroient bon. Je n'avois garde d'user de cette liberté; lorsque S. A. R. alla à la Cour, il n'avoit osé passer par Paris, il n'étoit pas juste que j'en fisse plus que lui; je

n'avois aucune affaire avec la Cour, je n'étois criminelle que parce que j'étois fille de S. A. R. si j'avois été bien avec elle je serois retournée à la Cour en même-tems qu'elle : par son accommodement il avoit stipulé que je n'irois pas à la Cour, après avoir racommodé ce qu'il avoit gâté, je n'avois qu'à faire mes complimens. J'envoyai un Gentilhomme à la Cour, j'écrivis à M. le Cardinal pour le remercier de la grace qu'il m'avoit faite, & lui témoignai & à Leurs Majestés l'impatience que j'avois d'avoir l'honneur de les voir. Monsieur le Cardinal le reçut fort bien, & Leurs Majestés aussi; tout le monde témoigna avoir autant d'impatience que je fusse à la Cour que Monsieur; & M. le Cardinal mandoit toujours qu'il me feroit savoir de ses nouvelles. Il écrivit au Comte de Bethune qu'il croyoit que je ne savois pas que le Roi de Suède lui donnoit de l'Eminence; que je ne lui donnois pas un titre que les Têtes couronnées lui donnoient, qu'il le prioit de me le faire sçavoir. Je n'en avois encore point donné à aucun Cardinal, je fus fort embarrassée. Je craignois que S. A. R. ne dît, la voilà déjà humble. Le Comte de Bethune

me dit , Monsieur votre pere donne de l'Eminence aux Cardinaux neveux des Papes , & les distingue en cela des autres. Je lui dis , voilà ma leçon , M. le Cardinal m'est plus utile & plus considérable que ne me feroit un Cardinal neveu du Pape; c'est pourquoy je n'hésiterai point à lui en donner , & pour lui montrer que j'avois plutôt agi par ignorance que par gloire , je lui ecrivis dès le lendemain.

C'étoit une affluence de monde non-pareille à S. Cloud , tous les amis particuliers de M. le Cardinal m'y vinrent voir souvent; le bon homme Monsieur de Senneterre y vint , il a 80 ans , il est fort circonspect pour la santé: comme il est fort pour la Cour , il croyoit que j'y étois de maniere qu'il étoit obligé de m'y venir voir. Je lui dis , vous êtes de ces oiseaux de bon augure , on espere tout bien quand on vous voit. Il n'y eut de tout les gens attachez à M. le Cardinal, que l'Abbé Fouquet qui n'y vint point. Madame la Princeesse de Carignan y vint avec le plus grand empressement du monde , & me dit , je vous amene ma belle-fille , elle est grosse , elle est venue en litiere ; j'allai au-devant d'elle , Madame de

Carignani me fit mille complimens ; pour sa belle-fille elle ne dit mot. Il faisoit chaud , & il y avoit beaucoup de monde où j'étois : je dis à Mademoiselle de Guise & à Madame d'Epernon , je vous prie de mener Madame la Comtesse de Soissons dans ma petite chambre , de crainte qu'elle ne soit incommodée ici , & j'irai la trouver dans un moment ; ce que je fis. Madame de Carignan demeura avec le reste de la Compagnie : Madame la Comtesse de Soissons fut long-tems sans parler , tout d'un coup elle me demanda : pourquoi ne portez-vous pas vos manchettes comme les autres ? Je lui dis que cela m'incommodoit ; elle me repartit , si vous croyez que cela vous fasse le bras plus beau , vous vous trompez : ensuite elle me dit , Madame , ma belle-mere m'importune fort , elle a si peur que je ne me blesse qu'elle est toujours après moi. Comme elle sortit , je lui fis mille complimens sur les obligations que j'avois à M. le Cardinal , que j'aimois tout ce qui lui appartenoit ; que j'avois eu la plus grande joye du monde de son mariage , que j'esperois la voir souvent & faire amitié avec elle ; à tout cela elle ne répondit pas un mot. Je ne trouvai point

qu'elle fût si belle qu'on me l'avoit dit ; & je ne compris pas , lorsque je la regardai , comment le Roi en pouvoit être amoureux. Madame de Carignan me dit , ma belle-fille s'est parée pour vous venir voir, elle a quitté le grand deuil , & pris un mouchoir à passément. Cela ne lui donnoit pas meilleure mine , elle est fort petite : je la louai fort en tout , & lui dis que je la trouvois changée en mieux depuis que je ne l'avois vüe : elle reçut tout cela avec une indifférence & un silence qui étonnerent toute la compagnie.

Madame de Carignan me dit que Madame de Savoye craignoit que je ne protégéasse un nommé Raucourt qu'elle avoit chassé ; c'étoit un Gentilhomme Lorrain fort médiocre , qui avoit été Page , & s'étoit bien mis auprès de Madame Royale ; elle lui avoit fait beaucoup de bien : il étoit parvenu à être Commissaire Général des troupes de Monsieur de Savoye , qui est la troisième Charge dans l'armée en ce pays-là ; elle lui avoit fait bâtir un palais , & l'avoit élevé au-dessus de son mérite & de sa naissance. Ce n'est pas qu'il ne fût brave , il avoit fait de beaux combats , il étoit jeune ; sa

sa faveur l'avoit fait passer devant tous ceux qui avoient plus de service que que lui, il fut malade & quitta la Cour. Je ne sçai si ce fut son absence ou sa mauvaise conduite qui lui nuisit dans l'esprit de Madame de Savoye : il se battit ; & ce qui n'auroit été dans un autre tems qu'une légère faute, fut cause qu'on lui ôta sa charge & ses biens. Il s'en alla en Suisse, & Madame de Savoye écrivit à la Cour pour qu'il ne fût point reçu en France. Je dis à Madame de Carignan que je m'étonnois de la crainte de ma tante, & que quand je connoitrois Raucourt, je ne me mêleroïs de rien qui le regardât, & qui pût déplaire à Madame de Savoye ; que je ne savois qui étoit Raucourt. Dans ce moment je reçus une lettre de Madame de Courtenai qui m'en envoyoit une que Madame de Savoye lui écrivoit, où elle me témoignoit que la plus sensible obligation qu'elle me pouvoit avoir, étoit de ne me mêler de rien qui regardât Raucourt : qu'il se vantoit que je lui ferois donner un emploi dans les troupes Lorraines par M. le Duc François, que c'étoit un ingrat qui lui avoit manqué de fidélité, & qui l'avoit fâchée. J'écrivis à Madame de Courtenai,

qu'elle pouvoit écrire à Madame de Savoye que je ne connoissois point Raucourt , & qu'il ne m'avoit point parlé : qu'il me suffisoit d'apprendre qu'elle l'avoit chassé, pour ne le jamais voir , ni entendre parler de lui : qu'elle ne me trouveroit jamais en faute en rien qui la regardât , & que j'avois trop de respect & d'amitié pour elle.

Trois jours après mon arrivée , Frontenac accompagné de Mathas , vint un matin me voir. Il entra dans ma chambre , lorsque je me coëffois ; après que je fus coëffée , je m'en allai dans la salle où ils me suivirent. Frontenac s'approcha pour me parler , je me retirai à une fenêtre ; il me dit : sur ce que je vois que Votre Altesse Royale ne traite pas ma femme comme elle avoit accoutumé , cela me fait connoître qu'elle n'a pas son service pour agréable , je viens vous demander son congé. Je lui dis , vous savez que je n'ai pas sujet d'être satisfaite de votre femme ; sa conduite a été telle qu'elle devoit juger que la mienne changeroit. Je lui donnai très-volontiers son congé , il me fit la révérence & s'en alla ; je fus assurément plus aise que lui de le recevoir : cela fit grand bruit à Paris parmi ses amis , Frontenac s'en

alla ensuite à Blois pour en rendre compte à S. A. R. il croyoit par-là raccommo-
 der l'affaire. J'écrivis à Monsieur de Beaufort pour
 qu'il informât S. A. R. de la maniere dont
 cette affaire s'étoit passée: j'écrivis aussi qua-
 tre lignes à S. A. R. & je me reposai pour le
 reste sur Monsieur de Beaufort. S. A. R. ne
 répondit rien, sinon qu'elle ne me contrain-
 droit pas sur le choix d'une Dame d'hon-
 neur, ce qui étoit assez raisonnable; comme
 elle n'avoit pas eu la même bonté en d'au-
 tres rencontres, j'avois à craindre qu'elle
 n'en fît de même. Macerany Secrétaire des
 commandemens de Monsieur, envoya ordre
 au Concierge du Luxembourg de démeu-
 bler l'appartement de S. A. R. pour moi, &
 & le fit savoir au Comte de Bethune auquel
 il fit bien valoir ce bon traitement; il y ajou-
 ta celui de ne m'avoir pas fait reprendre par
 force Madame de Frontenac. A d'autres per-
 sonnes rien ne seroit si ordinaire que le pere
 logeât sa fille dans son logis, & qu'il lui lais-
 sât la liberté de se servir de qui elle vou-
 droit; tout cela est si fort dans l'ordre que
 l'on n'en parleroit point: comme ce sont
 des graces pour moi, & que je n'en ai ja-
 mais reçu d'autres de mon Pere, ses amis

& les miens ne parloient que de cela pour le louer de son bon naturel envers moi , & pour faire connoître que j'étois bien raccommo-
dée avec lui. Quand de si petits effets sont des témoins d'une affaire si considérable entre des personnes si proches & de si grande qualité , le monde n'y ajoute gueres de foi.

Quelque tems auparavant il se passa une affaire plaisante , où le nom de S. A. R. fut mêlé. D'Alibert , fils de son Sur-Intendant , qui sortoit de ses études & s'en alloit à Rome , comme font d'ordinaire les enfans de Paris au sortir du College , avant que de partir alla visiter quelques Dames du Marais qui n'étoient pas des plus sages de Paris , & en ces lieux-là pour se faire valoir , il conta qu'il s'en alloit à Rome , & que S. A. R. lui avoit donné une lettre pour le Cardinal de Rets , & qu'il étoit chargé de beaucoup de particularités qu'il lui devoit dire. Dans ces maisons-là il y va toutes sortes de personnes ; M. le Cardinal le sçut & le fit arrêter : on le manda à S. A. R. qui répondit qu'il n'avoit nul commerce avec le Cardinal de Retz , & que s'il en avoit , on devoit avoir assez bonne opinion de lui pour croire qu'il ne confieroit pas ses intérêts à un homme de dix-sept ans.

Je

Je n'ai point parlé de la liberté du Cardinal de Retz, c'est un homme à qui il est arrivé tant d'avantures, que je ne doute pas que l'on n'écrive sa vie, s'il ne l'écrit lui-même; ainsi on la verra mieux & plus véritablement que je ne la pourrois mettre en ce lieu.

La retraite de Madame de Frontenac d'auprès de moi, fit fort parler les Gens, & cela renouvela la mauvaise conduite de la Comtesse de Fiesque. Ceux qui me parloient de la Comtesse de Frontenac, n'oublioient pas sa camarade; de sorte que je n'avois pas sujet de me louer ni de l'une ni de l'autre, & le déchaînement qu'elles avoient contre moi m'obligea à dire, pour me défendre, les justes sujets que j'avois de m'en plaindre. Un jour chez Tubeuf où beaucoup de Gens jouoient, l'Abbé Fouquet entra, & se mit à parler de Madame de Fiesque & de moi: Il dit, c'est Préfontaine qui met tout cela dans la tête de Mademoiselle; si Madame la Comtesse de Fiesque me croit, elle s'en prendra à lui, je lui offre pour cela mon service; & ensuite il lui fit beaucoup de menaces, dont tout le monde fut fort étonné. Le Comte de Bethune me le dit deux ou trois jours après; de crainte que je ne l'apprise par d'autres.

voyes , & que je ne m'emportasse à dire ou faire contre l'Abbé Fouquet ce qu'il avoit mérité ; je fus extrêmement étonnée & fâchée : le Comte de Bethune me dit , ne faites pas semblant de le savoir , & ayez patience ; M. le Cardinal y donnera ordre.

Le lendemain l'Evêque d'Amiens, qui est de mes amis , me vint voir , & le Duc de Bourbonville avec lui ; après m'avoir saluée & demeuré quelque tems avec moi , voyant qu'à tout moment il venoit du monde , auquel j'étois obligée de parler, ils s'approcherent tous deux de moi , & me demanderent un moment d'audience. Je m'éloignai de la Compagnie ; ils me dirent que M. l'Abbé Fouquet les avoit chargés de me dire le déplaisir qu'il avoit de n'avoir osé me rendre ses respects , dans la crainte que je ne les eusse pas agréables. Je leur répondis , qui l'empêche de me voir ? Ma maison n'est fermée à personne , & ceux qui n'y viennent pas manquent à ce qu'ils me doivent ; je me suis étonnée que l'Abbé Fouquet , qui est créature de M. le Cardinal , ne me soit pas venu voir , il est le seul qui y ait manqué. Ils me dirent qu'il sçavoit qu'on lui avoit voulu rendre de mauvais offices auprès de moi , parce qu'il étoit vrai ami

de Madame de Fiesque , que si je le connoissois , je le croirois incapable de tenir les discours dont ses ennemis l'accusoient. Je leur dis , je ne sai ce que vous voulez dire : si l'Abbé Fouquet m'a manqué de respect , je suis fâchée que tout le monde le sache , & que je l'ignore ; il est fort mal-habile homme de me donner occasion de m'en informer : on me connoît assez fiere & assez prompte ; on m'aura voulu céler ce qu'il a fait , parce que l'on sait que je ne suis pas personne à le souffrir , & que je me comporterois peut-être dans les premiers momens d'une maniere dont je serois fâchée à la longue. Tout ce que j'ai à vous dire sur ce que vous me dites, c'est que je ne me soucie pas de voir l'Abbé Fouquet , je serai bien-aîsé de m'éclaircir de quoi il est question , avant qu'il vienne chez moi ; je suis assurée que s'il a manqué au respect qu'il me doit directement ou indirectement , M. le Cardinal m'en fera donner raison , nous sommes présentement bien ensemble. Ces Messieurs me vouloient faire connoître que l'Abbé Fouquet étoit un homme fort considérable , qu'il avoit beaucoup d'amis , & qu'il me pouvoit rendre de grands services. Je leur dis , je suis d'une qualité à ne

pas chercher les Ministres subalternés ; j'irai toujours droit à M. le Cardinal , & ne me soucie guere de votre Abbé Fouquet : j'ai fort méchante opinion d'un Ministre , au moins d'un homme qui veut passer pour tel , qui fait sa capitale amie de la Comtesse de Fiesque. Cette conversation fut assez longue ; en voilà le plus essentiel. Je m'en allai à l'instant le dire au Comte de Bethune qui étoit dans sa chambre au logis de Madame de Launay Grané où je logeois ; il trouva le procédé de l'Abbé Fouquet fort extravagant. Je lui dis qu'il me sembloit que je devois m'en plaindre à M. le Cardinal, il fut de mon avis. J'envoiai querir l'Evêque de Coutance , qui est un fort honnête homme , & qui a du zele & de la fidélité pour ses amis , il a été Maître de la chambre de M. le Cardinal , il est sa créature ; je lui contai ce qui s'étoit passé , & il se chargea d'en rendre compte à M. le Cardinal , & de lui témoigner le ressentiment que j'avois contre l'Abbé Fouquet. M. le Procureur Général , qui est son frere , & qui est un homme sage & bien avisé , fut au désespoir de cette équipée ; il envoya Gourville trouver Préfontaine pour lui témoigner le déplaisir qu'il avoit des bruits que l'on faisoit

courir; qu'il ne les pouvoit croire, qu'il étoit persuadé que son frere n'étoit pas capable d'une si grande ridicule; il fit faire des complimens à Préfontaine, dont il fut fort satisfait. On eut réponse de Monsieur le Cardinal; il manda à M. de Coutance que s'il croioit l'Abbé Fouquet capable d'avoir tenu les discours dont on l'accusoit, il ne le verroit jamais; qu'il le croioit innocent: qu'il me supplioit très-humblement d'avoir agréable qu'il me fît la révérence, & se justifiât; qu'il ne vouloit pas qu'un homme qui dépendoit de lui parût jamais s'il me déplaisoit. Il fit savoir à l'Abbé Fouquet qu'il eût à voir Préfontaine & en user d'une maniere avec lui qu'il en fût content. Je fus fort aisé de voir M. le Cardinal en user si bien pour moi; cette affaire me regardoit plus que Préfontaine. Gourville l'alla trouver, & lui dit que l'Abbé Fouquet étoit au désespoir de ce que l'on disoit qu'il avoit dit, qu'il l'assuroit qu'il n'en avoit jamais parlé, qu'il l'estimoit, le considéroit & vouloit être de ses amis. Préfontaine dînoit chez Courtin Maître des Requêtes, qui est fort de ses amis; il répondit à Gourville, je ne reçois pas de complimens chez mes amis; si M. l'Abbé Fouquet veut

m'en faire, vous savez où est ma maison. Quelques jours après un Gentilhomme nommé Des Landes, qui a été à M. le Prince, & qui étoit pour lors à l'Abbé Fouquet, le trouva dans la rue, fit arrêter son carosse, & lui dit qu'il le venoit trouver de la part de l'Abbé Fouquet. Préfontaine lui répondit, mon logis n'est qu'à deux pas d'ici, s'il vous plaît d'y venir: lorsqu'ils y furent, il lui dit que M. l'Abbé Fouquet l'avoit chargé de lui témoigner qu'il étoit au désespoir des bruits que l'on avoit fait courir à Paris, & qu'il l'assûroit qu'il n'avoit point mal parlé de lui, qu'il l'estimoit & souhaitoit son amitié. Préfontaine dit à Des Landes qu'il le prioit d'assûrer M. Fouquet qu'il croioit ce qu'il lui mandoit, & qu'il étoit son serviteur.

M. de Coutance, après avoir reçu la réponse de M. le Cardinal, par laquelle il le chargeoit de m'amener l'Abbé Fouquet, n'entendant point parler de lui, l'alla chercher, il ne le trouva pas. L'Abbé l'alla trouver le lendemain matin, & lui demanda ce qu'il vouloit: Monsieur de Coutance lui dit ce que Monsieur le Cardinal lui avoit mandé. L'Abbé demeura embarrassé, & lui dit, quand sera-ce que je verrai Mademoiselle?

DE MONTPENSIER. 231

Monsieur de Coutance lui répondit , je me charge de l'aller trouver pour prendre son heure ; l'Abbé lui dit , si ce pouvoit être le matin , qu'il n'y eût personne , cela seroit fort commode , je ne la connois guère , & j'ai une maniere d'éclaircissement à avoir avec elle , je serois moins embarrassé. Monsieur de Coutance lui dit , à telle heure qu'il plaira à Mademoiselle de vous voir , elle vous fera toujours beaucoup d'honneur. Monsieur de Coutance vint prendre mon heure , je lui donnai le lendemain à l'issue du dîner. Mademoiselle de Guerchy m'étoit venu voir , elle fut bien-aïse de se trouver chez moi en cette occasion ; elle n'étoit pas des amis de l'Abbé. Il arriva avec Monsieur le Duc de la Rochefoucault & Monsieur de Coutance ; je dînois encore , ils s'allèrent promener dans le jardin : j'entrai dans mon cabinet , où il n'y avoit avec moi que Madame d'Epernon , (la Comtesse de Bethune , Mademoiselle de Guerchy , & Mademoiselle de Vandy étoient demeurées dans l'autre chambre) le Comte de Bethune étoit aussi avec moi , M. de Coutance l'alla querir. Lorsqu'il entra il fut fort embarrassé & interdit ; il me salua & me dit qu'il étoit au désespoir de ce que l'on m'avoit

dit , qu'il me supplioit très-humblement de croire qu'il n'en avoit jamais parlé. Je lui répondis , je suis si obligé à Monsieur le Cardinal , que je ferai toujours tout ce qu'il désirera de moi. Il recommença , je suis le plus malheureux de tous les hommes , j'ai des ennemis qui débitent de moi ce que je n'ai jamais songé. Je lui dis , ne parlons plus de cela , je crois que quand vous auriez manqué par le passé , vous seriez plus sage à l'avenir ; M. le Cardinal a désiré que je vous visse , je l'ai fait à sa considération , & c'est à lui seul que vous en avez l'obligation , sans cela je ne vous aurois vû de ma vie , & il doit connoître par-là le pouvoir qu'il a sur moi. Je passai dans l'autre chambre , où l'on fit conversation , puis il s'en alla.

Sa bonne amie la Comtesse de Fiesque , & toute sa cabale , fut fort fâchée de la manière que l'avoit prit M. le Cardinal , & de ce qu'il vouloit que l'Abbé Fouquet fit des excuses à Préfontaine. Pour M. le Cardinal , il témoigna en cette occasion avoir quelque considération pour lui , dont je fus bien aise : ces sortes d'affaires sont plus sensibles à un homme en disgrâce & hors de la Cour , qu'à un qui y seroit ; & si Préfontaine y avoit été ,
l'Abbé

DE MONTPENSIER. 233

L'Abbé Fouquet n'en auroit pas ainsi usé, ou tout cela ne se feroit pas passé de même. L'Abbé trouva fort mauvais ce que j'avois dit devant beaucoup de monde; tous ceux qui me venoient voir parloient de cette affaire, & disoient, l'Abbé Fouquet est un grand Seigneur pour menacer les Gens d'insulte, il n'y a personne qui ne lui en puisse faire, & qui en mérite tant que lui. Il trouva que je l'avois traité fièrement, & il disoit, Mademoiselle le prend d'une grande hauteur: j'avois tort sans doute d'en user ainsi, vû l'égalité de nos qualitez. Il eut sûrement lieu de se repentir de ce qu'il avoit dit, l'affaire ne tourna pas à son avantage, & moi j'eus sujet d'être satisfaite de ma modération, parce que je reçus de M. le Cardinal toute la satisfaction que je pouvois souhaiter, & Préfontaine aussi. Comme j'ai dit que je le grondois quelquefois, lorsque je n'étois point contente de M. de Choisy, parce qu'il est son parent, il est bon que je dise que j'ai connu depuis que c'étoit injustement, & je l'ai sçu par hazard à mon retour de Blois. M. de Choisy me fit demander si je trouverois bien qu'il me vînt rendre ses devoirs, je lui permis, il vint à Limours.

Lorsque Préfontaine fut que je l'avois vû, il dit au Comte de Bethune que tant que M. de Choisy avoit été mal avec moi, il avoit crû de son devoir de ne le pas voir, que puisqu'il m'avoit vûe, il seroit bien-aïse d'aller chez lui. Le Comte de Bethune lui dit, laissez - moi ménager cela : Préfontaine le laissa agir, il avoit tant de confiance en lui, qu'il eût crû manquer à l'amitié qu'il lui témoignoit s'il eût fait un pas sans son avis. Le Comte de Bethune en parla à M. de Choisy, lequel lui fit réponse par un billet, lorsqu'il étoit à S. Cloud, qu'il étoit obligé à Préfontaine du sentiment qu'il lui témoignoit de le vouloir voir, qu'après avoir discontinué quelques années, il craindroit que Son Altesse Royale ne le trouvât mauvais à présent. Je trouvai ce billet sur la table du Comte de Bethune, je lui demandai ce que c'étoit : il me conta l'affaire, comme je l'ai mise ici, dont je sentis une secrète joie de voir la fidélité que Préfontaine m'avoit gardée de ne pas voir les personnes qui m'étoient désagréables, & je me repentis de l'avoir soupçonné.

Le Maréchal de Grammont apprit que je m'étois plaint de ce qui s'étoit passé à Blois;

il mē fit dire par M. le Comte de Bethune qu'il n'auroit pas manqué à me rendre ses respects , s'il avoit crû que je l'eusse eu agréable , & qu'il avoit bien envie que je lui permisse de se justifier , qu'il n'étoit pas coupable , que c'étoit assez pour lui d'en être accusé , pour l'empêcher de me voir. Je lui fis dire que je trouvois bon qu'il vînt , ce qu'il fit. Il me dit , sans la permission que V. A. R. m'a donné de la venir voir , j'aurois toute ma vie fui sa présence avec beaucoup de douleur ; je n'ai jamais manqué à ce que je lui dois : puisqu'elle a la bonté de vouloir écouter ma justification , je la supplie de me dire de quoi on m'accuse. Je lui contai tout ce que Goulas m'avoit écrit , & que j'ai dit ailleurs : il mē pria de lui montrer la lettre , & quand il rencontreroit Goulas , qu'il lui demanderoit la confrontation ; cependant qu'il m'assuroit que jamais il n'avoit dit un seul mot de ce qu'il avoit écrit ; & qu'il en prenoit S. A. R. à témoin. Je lui dis qu'il n'étoit pas malaisé à croire qu'il disoit vrai , puisque je connoissois Goulas pour un grand imposteur. Le Maréchal de Grammont a beaucoup d'esprit , il se démêla de tout cela avec moi par des termes respectueux , obli-

geans , & les plus agréables du monde ; j'en demeurai fort satisfaite , & lui il le fut aussi de ma maniere d'agir ; il ne s'étonna point de ce que je me fusse plainte , vû ce que l'on m'avoit écrit. Il revint à quelques jours de là prendre congé de moi , avec M. de Lionne qui alloit avec lui Ambassadeur extraordinaire à la Diette de Francfort, où l'on devoit élire l'Empereur.

Madame de Nemours me vint voir à Saint Cloud , il n'y avoit que trois ou quatre mois qu'elle étoit mariée. Le Cadet de feu M. de Nemours , qui étoit Archevêque de Reims , avoit fort bien étudié , & certainement il étoit plus propre pour l'Eglise que pour le monde , & avoit toujours aimé sa profession , même il avoit été souvent sur le point de se faire Prêtre. Depuis la mort de M. son Frere, il étoit demeuré dans ces sentimens , & ne témoigna point vouloir changer de profession : aussi la mort de son Frere ne lui apportoit-elle pas beaucoup d'avantage , tout le bien de France de la Maison de Nemours étoit à ses Nièces, & il ne lui étoit revenu que vingt mille écus par an de son apanage de Savoye. On le vit tout d'un coup se donner à faire la cour à Mademoiselle de Longue-

DE MONTPENSIER. 237

ville ; tout le monde se mocquoit de sa prétention , & on ne comprenoit pas que la plus riche héritière de France) elle a cinquante mille écus de rente) voulût épouser un Cadet , dont l'esprit étoit assez scolastique , la personne assez défigurée par une fâcheuse maladie à laquelle il étoit assez sujet , sans bien , sans établissemens , ni sans considération , elle qui avoit prétendu au Duc d'Yorck , dont on avoit parlé pour le Duc de Mantoue , & qui a beaucoup d'esprit & de mérite , & une personne assez retirée du commerce du monde , & qui mene une vie assez particuliere. Cela donne plus de tems à faire des réflexions : aussi on ne devoit pas juger par-là qu'elle se mariroit mal à propos. Elle souffroit le garçon , il soupoit tous les soirs chez elle , enfin elle s'embarquoit furieusement : on demanda à Rome la dispense , parce qu'il étoit parent. M. de Longueville son Pere la laissoit faire , & convenoit de tout. Le jour pris pour son mariage , M. de Longueville vint à Ivry avec Madame sa femme , elle s'y rendit , & Monsieur de Nemours aussi ; ils y furent trois semaines , on trouva des difficultez , sur quoi on crut l'affaire rompue. On fut que

c'étoit qu'elle avoit traité son mariage avec le Roi d'Angleterre, & qu'elle devoit l'aller trouver en Flandres, & que Monsieur de Nemours lui donneroit trois millions de son bien. M. le Cardinal dépêcha à M. de Longueville, & lui manda qu'il avoit eu cet avis, & que le Roi ne trouvoit pas bon cette affaire. M. de Longueville répondit qu'il n'en sçavoit rien, & que pour marque de cela, il presseroit sa Fille de conclure avec M. de Nemours, ce qu'il fit; elle se maria & pleura beaucoup, à ce que j'ai oui dire. La fièvre prit à M. de Nemours lorsqu'il sortit de l'Eglise, & il n'a pas eu un moment de santé depuis, & il ne me vint point voir à Saint Cloud, il étoit à Bagnolet où il prenoit du lait d'ânesse. Je demandai à la Reine d'Angleterre si cela étoit vrai; elle m'assura que non, & que le Roi son fils défavouoit d'avoir eu cette intention: pour moi je lui ai fait la justice de ne le pas croire, persuadée qu'un homme qui a songé à moi ne se rabatiroit pas à Mademoiselle de Longueville.

Madame de Bouillon mourut pendant que j'étois à S. Cloud. Elle avoit marié sa fille avec le Prince d'Harcourt il y avoit un an &

demi ; les affaires ne s'étoient pas passées
 comme elle avoit désiré , elle esperoit que
 par l'alliance à la Maison de Lorraine , elle
 attacheroit toute sa famille aux intérêts de
 la sienne , & qu'ils maintiendroient sa Prin-
 cipauté. Cela fit un effet tout contraire. Mr.
 d'Elbeuf le pere ni tous les autres Princes
 de la Maison de Lorraine ne voulurent point
 signer au contrat de mariage du Prince
 d'Harcourt , parce que Mademoiselle de
 Bouïllon y étoit traitée de Princesse ; ils di-
 rent qu'ils ne souscriroient jamais à faire des
 Gentilshommes Princes , pour qu'ils vou-
 lussent s'égalier à eux. Le séjour que je fis à
 saint Cloud fut assez long , pour qu'il se pas-
 sât bien des affaires ; j'y fus près d'un mois ,
 je ne m'y ennuyai point , j'étois visitée de
 tout ce qu'il y a de Gens à Paris depuis le
 matin jusqu'au soir. On me dit en ce lieu-là
 que Monsieur de Bethune n'avoit point tra-
 vaillé au retour de mes Gens , que même il
 leur avoit nui tant qu'il avoit pû ; ce que je
 ne pouvois croire. On me disoit , ne voyez-
 vous pas comme il veut vous gouverner , &
 pour cela il éloignera les personnes en qui il
 connoitra que vous avez confiance. On me
 fit aussi remarquer qu'il me présentoit tout le

monde, & qu'il trouvoit à redire qu'on approchât de moi sans lui. Tout le monde m'en disoit assez pour m'en dégoûter, si j'avois crû legerement; c'est l'humeur du Comte de Bethune de s'empreser pour ses amis, & cela part d'un bon principe, je n'avois garde d'attribuer son procédé qu'à l'affection qu'il avoit pour moi.

Il me vint des nouvelles que la Cour étoit partie de la Fère pour aller à Sedan, afin d'être plus près de Montmedi qui étoit assiégé par le Maréchal de la Ferté. Je fus bien fâchée de ce voyage, qui retardoit le mien à la Cour; j'étois résoluë de m'en aller à Forges prendre des eaux, & d'attendre que la Cour se rapprochât. J'eus de nouvelles de Monsieur le Cardinal, il me manda que je pouvois partir quand il me plairoit pour venir à Sedan, que je lui mandasse le jour que je partiroy de Paris, & celui que je ferois à Reims, pour m'envoyer de l'escorte. Je me disposai à partir, j'allai à Colombe voir la Reine d'Angleterre qui n'y étoit que depuis deux jours, elle avoit toujours été malade pendant mon séjour à saint Cloud, & elle m'avoit fait l'honneur de me mander que sans cela elle m'auroit fait celui de me

DE MONTPENSIER. 241

venir voir. Je partis le 27. de Juillet de saint Cloud, pour aller coucher à Dammartin, la journée n'est pas grande, mais quand on ne veut pas passer par Paris, & qu'il faut tourner tout autour par des chemins de traverse, il est plus long que l'on ne pense. Je me perdis si bien, que je me trouvai à dix heures du soir en un village nommé Tremblai qui dépend de l'Abbaye de saint Denis; je connois ce lieu, il n'est qu'à une lieue de Bois-le-Vicomte. J'avois faim, je m'en allai chez une Dame que j'avois connue du tems que je demeurois au Bois-le-Vicomte, lui demander la collation, elle me la donna fort bien, & fut ravie de me voir; je m'informai de l'état auquel le Duc de Richelieu tenoit le Bois-le-Vicomte, il ne s'en fallut guères que je n'y allasse moi-même, & que je n'envoyasse querir un Notaire pour dresser un procès verbal. Cependant M. le Comte de Bethune, qui m'attendoit avec tout son monde à Dammartin, ne pouvoit comprendre ce que j'étois devenue; Madame la Comtesse de Bethune étoit effrayée de se voir à minuit dans la campagne, & étonnée de ce que je dormois au clair de la lune, qui me donnoit sur la tête.

Après avoir bien cheminé , j'arrivai à Dammartin où je contai mes aventures ; ma cour fut grosse, le lendemain il y avoit beaucoup de Gens de la Cour qui m'y attendoient pour y aller , afin de passer plus sûrement ; Messieurs Damville , de Crecy , le Commandeur de Souvré , la Serre , Aubeterre qui est à S. A. R. l'Abbé de Ronzy , Résident de Florence , saint Hilaire , & Mathas qui venoit pour rendre compte aux Comtesses de Fiesque & de Frontenac de mon voyage. Je trouvai à Nanteüil Monsieur de la Vrilliere Secretaire d'Etat. Ma seconde journée fut à la Ferté-Milon chez Monsieur de Noirmontier ; Colbert , Intendant de M. le Cardinal , nous joignit à la Fère , il avoit avec lui deux charettes d'argent qui furent escortées jusqu'à Reims par des Mousquetaires de la garnison du Bois de Vincennes , il vint le soir me faire sa cour. Varangeville Secretaire des Comandemens de Monsieur , s'y trouva. Delà on marcha tous ensemble , parce que l'on disoit qu'il y avoit un petit bois entre la Fère & Fîmes , où il y avoit souvent des Coueurs de Rocroi , nous n'y trouvâmes cependant personne : à Fîmes on me dit qu'il étoit passé la nuit dix ou douze

DE MONTPENSIER. 243

Coueurs de Rocroi. Les habitans de Reims envoyerent me faire compliment à Fîmes. Je fus assez en peine de ne trouver personne qui me dît des nouvelles de la Cour, proche de Reims je trouvai un laquais de Langlade, qui venoit de Sedan, lequel me dit que le Roi étoit à Montmedi avec Monsieur le Cardinal, & qu'il y avoit de ses troupes à Reims qui étoient venuës querir Mademoiselle. Cette nouvelle me réjouit beaucoup, j'esperois partir dès le lendemain, j'envoyai donner cette nouvelle au Comte de Bethune & à Colbert. A une lieüe de Reims, Monsieur le Duc de la Vieuville, Lieutenant de Roi en Champagne & Gouverneur de Reims, vint au-devant de moi avec la Noblesse, tous les Archers de la Ville & force trompettes. Lorsque j'y arrivai, j'y trouvai les Bourgeois sous les armes; quand j'entrai en mon logis, Monsieur de la Salle Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi, me salua, & me dit que le Roi lui avoit commandé de me venir querir avec cent vingt maîtres de ses Gendarmes & de ses Chevaux-Legers, & qu'il lui avoit ordonné de prendre des troupes qui étoient à Rhetel, ce qu'il avoit avec lui ne suffi-

soit pas pour passer en sûreté, que le matin dont il étoit arrivé le soir, Monsieur de Turenne les avoit envoyés querir, qu'ainsi il lui sembloit que je devois envoyer à Monsieur de Turenne pour avoir d'autres troupes.

Je fus fort aisé de voir la Salle, parce que c'est un de mes anciens amis; il me témoigna d'avoir eu beaucoup de joye d'avoir eu la commission de me venir querir pour me mener à la Cour, que la Reine, lorsqu'il avoit pris congé d'elle, lui avoit témoigné avoir impatience de me voir, & lui avoit dit, vous pouvez assurer ma Nièce qu'elle fera la bien venue, & qu'on la traitera fort bien en tout, & elle le pourra connoître par le choix que l'on a fait de votre personne pour commander son escorte, & par votre charge, & parce que l'on sait que vous lui êtes agréable. La Salle étoit tout-à-fait touché de ce discours & pour lui & pour moi; nous nous entretenîmes fort long-tems. Il me dit, lorsque Monsieur votre Pere est revenu à la Cour, le Roi a envoyé ses Compagnies le querir comme vous, il n'y eut que les Maréchaux des logis; comme j'ai été commandé de venir, je ne le dis pas pour faire difficulté de vous rendre toutes sortes

DE MONTPENSIER. 245

de respects , c'étoit pour voir jusques où alloit la bonne volonté de leurs Majestés , & on me répondit , il n'importe , on veut fort bien traiter Mademoiselle : & comme je fai que vous aimez les honneurs , je n'avois garde de manquer à vous rendre compte de ce détail. Ensuite il me demanda l'ordre , cela me faisoit fort souvenir du tems de la guerre. Mr le Cardinal écrivit au Comte de Bethune par la Salle , & lui mandoit que le Roy envoyoit cent-vingt hommes des Maîtres de sa Compagnie , qu'il avoit détachés des Corps qu'il avoit près de sa personne , & que Monsieur de la Salle , Sous-Lieutenant de ses Gendarmes , avoit ordre de prendre quatre cens chevaux qui étoient à Rhétel , & croyoit qu'avec cela je serois conduite avec toute la dignité & la sûreté qui étoient nécessaires à une personne de ma qualité. Je fus fort satisfaite de cette lettre : le soir après souper la Salle me fit souvenir d'écrire à Monsieur de Turenne qu'il lui envoyât des troupes , parce qu'il lui auroit été assez mal agréable qu'il fût venu un Lieutenant Général ancien , & qu'il n'eût commandé que les cent-vingt Maîtres ; il ne douta point qu'il n'y en eût beaucoup qui se pres-

fassent pour avoir cette commission. Tout le monde s'étoit retiré , il ne restoit plus que le Duc de la Vieuville qui voulut faire ma lettre , & comme il en eut fait une & qu'elle ne se trouva pas bien , il en recommença une autre. A la fin cette plaisanterie me lassa , j'avois envie de dormir , & il étoit tard , je me levai matin , j'écrivis en quatre mots ce qui étoit nécessaire. Je jugeai bien qu'il me falloit séjourner le lendemain à Reims , j'employai mon tems à aller à saint Remi voir la sainte Ampoule & les Reliques ; j'allai voir l'Eglise Cathédrale & l'Abbaye de saint Pierre. Le reste du tems ma Cour étoit assez grosse ; tous ces Messieurs qui alloient à la Cour , n'avoient personne à qui la faire , ils me la faisoient fort assidument , je reçus toutes les harangues ordinaires.

Le soir à neuf heures je n'avois point de nouvelles de Monsieur de Turenne ; lorsque j'e donnai l'ordre à la Salle , il me dit , V. A. R. ne partira point demain : je lui dis , si mon valet de pied arrive d'ici à minuit , je partirai , & je vous enverrai dire l'heure ; il ne vint point que le matin entre neuf & dix heures ; on m'éveilla , & à l'in-

DE MONTPENSIER. 247

stant j'envoyai avertir Colbert. Monsieur de Turenne me mandoit de ne point partir que je n'eusse de ses nouvelles, qu'il n'y avoit nulle sûreté, & qu'il ne vouloit rien hazarder : comme c'est un homme incertain, & qu'il n'assure jamais rien de peur de se méprendre, je disois, Monsieur de Turenne ne trouvera jamais de sûreté assez pour moi, à moins que d'avoir toute l'armée, & comme il ne pourra pas me l'amener pour m'escorter, je passerai ici l'Eté. Le valet de pied dit à Colbert, Monsieur de Turenne m'a demandé s'il n'y avoit pas une voiture avec Mademoiselle. Colbert me dit, voilà ce qui le fera hâter de vous envoyer de l'escorte ; quand on fait une affaire de cette nature, on n'a point de patience qu'on ne l'exécute. Le valet dit qu'il avoit dit tout haut devant Monsieur de Turenne qu'il y avoit une voiture avec moi, & que toute l'armée le savoit. J'entretins fort Colbert de toutes sortes d'affaires, & particulièrement de celle que j'avois eüe avec S. A. R. de l'injustice que l'on m'avoit fait & à mes Gens, desquels j'étois bien aise de faire connoître la fidélité & la capacité avec laquelle ils m'avoient servie. Je lui contai aussi la mauvaise

conduite des Comteſſes envers moi , & les juſtes ſujets que j'avois de me plaindre d'elles. Il me témoigna d'être bien aïſe de ſavoir tout cela ; il admiroit ma patience ; & me parut être dans mes ſentimens : comme c'eſt un homme d'eſprit , & qu'il eſt ſouvent avec ſon maître , il ſe préſente des occasions où il me pourroit ſervir , & ſur tout dans ces circonſtances que j'étois bien-aïſe que l'on ſache , parce qu'elles me ſont avantageuſes.

Le Mercredi ſur les cinq heures du ſoir il me vint un Garde de Monſieur de Turenne, lequel m'aporta une lettre ; à l'inſtant j'envoyai querir Colbert, le Comte de Bethune, & la Salle. Je demandai au Garde des nouvelles du Chevalier de Charny ; il me dit qu'il l'avoit laiſſé en ſentinelle devant la porte de Monſieur de Turenne, & il ajoutoit, ſi vous l'aviez vû en ce poſte , vous en ſeriez ravie, il a la meilleure mine du monde, il eſt aimé de toute l'armée , & tout le monde ſait bien qui il eſt. Il voyoit bien que j'étois bien aïſe d'en entendre parler ; il me diſoit , c'eſt un joli garçon , vous avez raiſon de l'aimer. Après que ces Meſſieurs , que j'avois envoyé querir , furent arrivez , je
leur

leur montrai la lettre de Monsieur de Turenne ; il me mandoit que je pouvois partir dès le lendemain pour aller coucher à Attigny , & prendre sur ma route des Suisses qui étoient à Lille , que je n'avois que faire d'autre escorte par ce chemin-là que celle que j'avois , parce que la marche qu'il faisoit me couvroit tout à fait. On avoit envoyé ce jour-là dans l'attente des nouvelles de Monsieur de Turenne , dans les Villes voisines chercher de l'escorte , & quand le Garde fut venu , on la contremanda. Colbert dit , je ne suis pas d'avis de prendre ce chemin-là , parce que le passage de la riviere est incommodé , & la journée est longue pour arriver à Sedan , cela incommoderoit Mademoiselle ; le meilleur chemin , le plus beau , le plus commode est d'aller à Vandy coucher , & le lendemain à Sedan. La Salle dit , pour moi je n'ai rien à dire , le Roi & Monsieur le Cardinal m'ont commandé d'escorter avec toute sûreté la personne de Mademoiselle ; l'argent du Roi avec elle , Monsieur Colbert est un bon garant , c'est pourquoi tout ce qu'il fera sera bien fait. Monsieur Colbert lui répondit , je me charge de l'événement , & je vous répons que S. E. trouvera

bon tout ce que je ferai. On envoya querir une carte pour mesurer les journées & pour voir tous les guez & passages sur les rivières d'Aine & de Bar : on envoya querir les maîtres des coches de Sedan. Après avoir tout bien examiné, Colbert dit, je ne changerai pas d'avis, il faut que Mademoiselle aille coucher à Vandy, elle passera l'Aine à gué au dessous, le gué est bon, ensuite elle passera la rivière de Bar dans un bac qui est auprès le Chêne le Pouilleux, que l'on appelle Pont-Bar; à vingt pas delà il y a un gué que l'on appelle Pont de Bar, où les équipages & les troupes peuvent passer en même-tems. Tout le monde trouva cela fort bien : Colbert dit ensuite, à la vérité nous avons toutes plaines, je ne crois pas que l'on attaque Mademoiselle. Ces Messieurs me prièrent de ne pas dire où j'allois coucher; parce que dans les Villes, telles que celle où nous étions, il y a toujours des espions; c'est pourquoi au sortir vous donnerez vos ordres à Monsieur de la Salle & vous direz que vous allez coucher à Rethel. Je sortis de la salle où étoit tout le monde, & je dis, je pars demain à quatre heures du matin, & j'irai coucher à Rethel. Mathas me dit,

DE MONTPENSIER. 251

vous n'avez que faire de partir le matin , vous y arriverez à midi : je lui répondis , je me coucherai dès que je serai arrivée , parce que la journée d'après est fort longue , & je serai bien-aïse d'arriver de bonne heure à Sedan. La Salle me dit , notre quartier est hors de la Ville , vous trouverez bon que nous vous attendions hors la porte : je lui dis qu'oui. Je me levai à trois heures , à quatre heures j'avois entendu la Messe & j'étois prête à partir , & tout le monde n'étoit pas de même ; j'étois néanmoins à cinq heures hors la Ville , où on attendit après les bagages. Je trouvai les Gendarmes & les Chevaux-Legers en deux escadrons , qui mirent l'épée à la main & me saluèrent ; puis , quand on marcha , ils se mirent à droite & à gauche , & à la tête & à la queue : les quatre charettes à l'argent marchaient devant mon carrosse. J'arrétai à Pont-à-verger dans une prairie où passoit un ruisseau , on dételâ , je mangeai à terre des viandes froides que j'avois fait apporter ; je donnai à dîner à mon escorte , & quasi à tous ceux qui me suivoient , j'avois fait apporter pour cela quantité de viandes de Reims : les trompettes sonnèrent pendant mon dîner , cela

avoit tout à fait l'air d'une vraye marche d'armée. La Comtesse de Bethune disoit, je suis dans une grande inquiétude de l'argent, si on nous attaque, je descendrai de carosse, je m'irai asséoir dessus : cela fit bien rire la compagnie. Gourville me vint voir à Reims le lendemain que fus arrivée, & me dit, je crois que vous n'avez que faire d'escorte, vous êtes fort assurée que l'on ne vous attaquera pas, je pense que vous avez si bien pris vos mesures avec les Gens de Rocroi que vous ferez passer l'argent du Roi en sûreté. Ce discours ne me déplut point, je le dis à Colbert, je ne m'étois pas avisée que l'on me dût faire une pièce à la Cour à mon arrivée. Je continuai mon chemin jusqu'à Vandy, où j'arrivai heureusement; ce ne fut pas sans beaucoup de peur, lorsque l'on gagna la rivière d'Aine. S. A. R. m'avoit fait l'honneur de me dire, lorsque je partis de Blois, que je prisse garde à moi quand je passerois sur des ponts, parce que j'étois menacée d'un grand accident, & d'y courir fortune très-dangereusement : je le contai le soir à Reims au Comte de Bethune, à la Salle, & à Colbert, pour m'excuser de toutes les difficultés qui s'y faisoient pour les passages des bacs & des guez. A Vandy ils

me disoient , en voilà un de passé bien heureusement , nous y trouvâmes Baradas que l'on avoit mandé le soir à Rethel de m'y venir joindre avec son Régiment , le sien ne s'y trouva pas , il amena celui du Prince de Hombourg , qui étoit nouvellement arrivé d'Allemagne au service du Roi. Ma suite fut augmentée depuis Reims , du Duc de la Vieuville , qui s'étoit bien tourmenté le soir devant mon départ ; Colbert l'avoit envoyé querir pour savoir si les habitans de la Ville de Reims ne me donneroient pas bien deux cens Mousquetaires pour m'escorter jusqu'à Vandy. Il alla querir des principaux de la Ville, qui lui dirent qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour le service du Roi & pour le mien , & que j'eusse scrupule de les faire agir d'une manière qui leur pouvoit nuire. Je dis à Colbert , songez qu'ils payent contribution à Rocroi , & qu'il y a une manière de trêve entre eux , & que ce que vous leur demandez ne servira de rien au service du Roi : si un parti de Rocroi nous attaque , il sera fort , les bourgeois auront peur , ainsi ne nous prévalons point du zèle que ces pauvres Gens-là témoignent au service du Roi à ma prière. Colbert en convint , il le dit à la

Vieuville, qui trouva que j'avois raison. J'appellai les bourgeois, & leur dis, nous avons examiné la proposition que Monsieur de la Vieuville vous a faite de ma part, nous avons trouvé que nous pouvons nous passer de vos Gens, je rendrai compte au Roi du zèle que la Ville de Reims a témoigné pour son service, & que vous passiez par dessus toutes considérations, & je vous suis obligée en mon particulier de la bonne volonté que vous avez témoignée, dans toutes les occasions je serai bien aise de la reconnoître. Aussi-tôt après nôtre arrivée à Vandy, on fit prendre les armes aux habitants pour faire garde au Château, où je fis entrer les charrettes d'argent : je dis, leur sûreté est aussi nécessaire que la mienne, je suis persuadée que si les Gens de Rocroi en vouloient à la Compagnie, ce seroit plutôt aux charrettes qu'à moi. Je dis à Colbert, jusqu'ici les passe-ports que j'ai pris nous ont bien réussi, toute raillerie à part, je ne vois pas que Monsieur le Prince voulût que l'on attaquât mon escorte, & que l'on fit quoi que ce fût à tout ce qui est avec moi, il est trop honnête homme pour ne pas respecter tout ce qui est sous ma sauvegarde.

Colbert en convint , nous nous mêmes à railler. Le Comte de Bethune me disoit , si par hazard on nous attaquoit , & qu'il se trouvât quelque Officier que vous eussiez connu pendant la guerre , que par reconnaissance de ce que vous lui auriez sauvé la vie à la porte de saint Antoine , il vous disoit , je sauverai qui il vous plaira ; cependant laissez-moi prendre quelqu'un , Monsieur Colbert seroit-il sauvé ? Je lui dis oui , & je lui montrerois Monsieur de la Vrillière & son fils , & lui dirois , l'un est Secrétaire d'Etat , & l'autre a la survivance de cette Charge , ils vous payeront de bonnes ransons. Nous fîmes tout le soir des discours sur ce ton , nous parlâmes Colbert & moi de l'acquisition que Monsieur le Cardinal faisoit du Duché de Nevers , du dessein que j'avois eu de l'avoir , puis de mon affaire avec Mademoiselle de Guise sur la succession de ma Grand'-mere. Il fut fort édifié de me trouver si savante dans mes affaires ; il soupa avec Monsieur le Comte de Bethune au Château , & quantité de ces Messieurs ; j'avois ordonné que l'on servît après une table pour eux.

Je partis d'assez bonne heure de Vandy, j'avois impatience d'arriver à Sedan. Baradas me dit que les Officiers du Régiment de Hambourg, qui m'escortoient, avoient envie de me saluer. La Salle me dit, que si je l'avois agréable, leurs escadrons feroient halte sur la hauteur : j'en fus bien aise, je me démasquai ; je sai que les Allemans aiment à voir les Princesses, je fis arrêter mon carosse, ils me saluerent à l'Allemande, ou pour mieux dire, à la mode de la cavalerie, tout a pris la leur. Je trouvai le Régiment fort beau, de beaux hommes bien vêtus & bien montez. Je dis à Baradas de faire approcher le Lieutenant Colonel ; il me vint saluer, il ne parloit point François, & ne l'entendant pas, je dis à Baradas de lui dire que je n'avois pas vû de plus beau Régiment que le sien, que j'en avois beaucoup vû, & que je me connoissois mieux en troupes, que n'ont de coûtume les Princesses de ma qualité. Il me fit dire qu'il étoit bien aise d'avoir mon approbation, qu'il avoit bien entendu parler de moi, & qu'il savoit que j'étois une brave Princesse, qu'il seroit ravi d'exposer sa vie & son Régiment pour mon service ; puis il

fit

fit marcher son Régiment devant. L'on avoit mené les habitans de Vandy pour passer un certain bois où l'on disoit qu'il y avoit souvent des ennemis, & même nous passâmes ce bois au trot : les habitans sont de braves soldats, dans ce pays-là tous les habitans sont agueris. Nous ne trouvâmes personne Dieu merci, ils me menèrent jusqu'au Chêne, dont j'ai parlé, & d'où je les renvoiai ; je passai à Pontbar heureusement. Quand je fus à Chemery, un bourg qui est à deux lieuës de Sedan, la Salle me dit, il n'y a plus rien à craindre, nous avons passé tous les bois ; c'est pourquoi, si vous l'avez agréable, je renverrai les Allemans, Monsieur de Fa- bert ne veut point qu'il entre des troupes dans tout son Gouvernement de Sedan. Je consentis volontiers qu'ils s'en allassent ; je dis à Baradas de les remercier, & je fis donner aux trompettes de quoi boire à ma santé.

Comme je fus à un quart de lieuë de Sedan, la Salle me dit, les Gendarmes & les Chevaux-Legers du Roi vont prendre le devant & le derrière de votre carosse, il n'y a plus rien à garder ; & je m'étonne de quoi V. A. R. qui fait tout, ne m'a point encore demandé pourquoi ils ne l'avoient pas fait :

elle fait que nous en usons pour elle comme pour la personne du Roi. Je lui répondis, j'y ai bien pensé, & je n'ai pas osé le demander. Quand nous fûmes dans le faubourg de Sedan, Damville alla devant à la prairie où on nous disoit que la Reine étoit, savoir si elle avoit agréable que je l'y allasse trouver : il revint & me dit qu'elle le trouvoit bon. J'y allai, j'arrivai dans cette prairie à toute bride avec les Gendarmes & les Chevaux-Legers, leurs trompettes sonnoient d'une maniere assez triomphante. Comme je fus proche du carosse de la Reine, ils firent alte, & se mirent en escadron entre son carosse & le mien : je mis pied à terre à vingt pas de celui de la Reine, à qui je baifai la robe & les mains. Elle me fit l'honneur de m'embrasser, & de me dire qu'elle étoit bien aise de me voir, qu'elle m'avoit toujours aimée ; qu'il y avoit eu des tems qu'elle avoit été fâchée contre moi ; qu'elle ne m'avoit point sù mauvais gré de l'affaire d'Orléans ; que pour celle de la porte saint Antoine, si elle m'avoit tenue, elle m'auroit étranglée. Je lui dis que je méritois bien de l'être, puis que je lui avois déplû ; que c'étoit un effet de mon malheur de m'être trouvée avec des

Gens qui m'avoient obligée à en user contre mon devoir. Elle me dit, j'ai voulu vous parler de cela d'abord, & vous dire tout ce que j'avois sur le cœur; j'ai tout oublié, il n'en faut plus parler, & soyez persuadée que je vous aimerai plus que je n'ai jamais fait. Je lui baisai les mains, & elle m'embrassa; puis je me tournai vers Madame la Comtesse de Fleix sa Dame d'Honneur, & Madame la Comtesse de Noailles sa Dame d'Atour, qui sont toutes deux fort de mes amies, & que je n'avois pas eu le loisir de regarder. La petite Nièce de Monsieur le Cardinal étoit dans le carosse; la Reine lui dit, Marianne, il faut faire connoissance avec ma Nièce. Je lui dis, j'en ai bien envie, & je suis sûre que quand vous me connoîtrez, vous m'aimerez: elle se mit à causer, & nous eûmes tout à l'heure fait connoissance. La Reine me regarda, & me dit, je ne vous trouve point du tout changée, quoi qu'il y ait six ans que je ne vous ai vûe, vous êtes mieux que vous n'étiez, je vous trouve plus grasse, & le teint plus beau. Je lui demandai, V. M. n'a-t-elle pas oui dire que j'ai des cheveux gris? Elle me dit oui. Je lui dis, je ne veux tromper personne en rien,

je n'ai pas voulu mettre de poudre aujourd'hui, afin de vous les faire voir, elle les regarda & s'étonna d'en tant voir à mon âge. Je lui dis que Madame de Guise avoit été ainsi à vingt ans, que du côté de mon Pere on venoit gris de bonne heure : la Reine se mit à rire, & me dit, je suis étonnée de vous entendre dire mon Pere; néanmoins vous feriez bien de dire Monsieur mon Pere. Je lui répondis, cette maniere de parler est si commune, que des Gens comme moi ne le doivent plus dire; d'appeller mon Pere, Monsieur, à présent qu'il y en a un autre, cela ne feroit pas bien, & il me faut du tems pour m'accoutûmer à dire Monsieur le Duc d'Orléans, ou S. A. R. je ne sai si ce mot est respectueux devant V. M. Elle me demanda si je ne m'étois point ennuiée à saint Fargeau, & à quoi je me divertissois : je lui dis que je ne m'y étois point ennuyée, & que je m'y étois assez bien divertie.

Lorsque l'on entra dans la Ville, la Reine me dit, pour vous faire honneur on a renforcé la garde de la porte, il n'y en a pas tant ordinairement. Je trouvai cela fort plaisant, & je lui dis, jusques ici on m'a traitée comme une Princesse étrangère, Arrivez au Châ-

teau, la Reine parla à tous ces Messieurs qui étoient venus avec moi : elle demanda , qu'est-ce que Mathas vient faire ici ? Je lui répondis que je n'en savois rien. Les Nièces de Monsieur le Cardinal arrivèrent; après avoir salué Mesdames de Fleix & de Noailles , elles vinrent à moi ; je dis à ces Dames , il me faut nommer ces Dllles, je crois qu'elles ne me connoissent point , Mademoiselle de Mancini n'est ni belle ni laide ; Hortence est une belle fille ; je trouvai qu'elles n'avoient pas bonne grace. Les Filles de la Reine vinrent toutes me saluer , je connoissois Mademoiselle de Gourdon il y avoit long-tems , je l'avois vûe auprès de Madame la Princesse où la Reine l'avoit mise , parce qu'elle ne vouloit pas être Religieuse : c'est une Fille d'une Maison de qualité d'Ecosse : & lorsque Monsieur le Prince fut arrêté, elle ne voulut pas suivre Madame la Princesse , la Reine la prit , c'étoit la seule que je connoissois. Les quatre autres étoient Sevillon , Brunevil , Chemeraut , & Meneville : la Porte étoit allée à Paris pour se marier avec le Chevalier Garnier Lieutenant des Gardes ; c'étoit un homme fort riche & fils d'un partisan, Les Filles de la Reine sont toutes bien

faites & assez jolies : Meneville est fort belle ; la Reine me fit l'honneur de me parler de ses amours avec le Duc de Damville , dont j'avois entendu parler , il y avoit déjà trois ou quatre ans que cela duroit , & que de trois en trois mois Damville disoit qu'il la vouloit épouser ; Madame la Duchesse de Vantadour sa mere ne le vouloit pas : jamais homme ne s'est trouvé à cinquante ans n'être pas maître de ses volontés & ne se pouvoir marier à sa fantaisie ; c'est l'amant du monde le plus incommode. La Reine me conta que Meneville n'osoit sortir la plupart du tems , que quand il alloit à quelque voyage, il lui laissoit son Aumônier pour lui dire la Messe, & pour la garder : jamais galanterie n'a été menée comme celle-là.

Lorsque j'arrivai à mon logis , je trouvai un Gentilhomme de la part du Roi , un de Monsieur , & de M. le Cardinal qui me venoient témoigner le déplaisir qu'ils avoient tous trois de ne s'être pas trouvés à Sedan à mon arrivée , que le Siège de Montmedy qui étoit sur sa fin les empêchoit de le quitter , & qu'ils avoient la plus grande impatience du monde de me voir : je répondis à cela comme je devois, La Comtesse de Be-

Bethune voulut coucher dans un cabinet qui est derriere ma chambre , & elle disoit à tout le monde , Son Altesse Royale nous a recommandé à M. le Comte de Bethune & à moi de ne pas quitter de vue Mademoiselle. Le matin j'allai à la Messe de la Reine ; au retour je montai à sa chambre , où elle me fit l'honneur de me montrer des pendans d'oreilles qu'elle avoit fait faire: elle raccommoda mes cheveux qu'elle ne trouvoit pas bien , elle m'ajusta avec toute la bonté imaginable. Je reçus des visites de tout ce qui étoit à Sedan , qui n'étoit pas grand monde. L'après-dinée que je retournaï chez la Reine , elle joua & ne laissa pas de causer avec moi : au jeu elle me dit que je trouverois le Roi si changé , qu'il étoit si grand , si gros , & si enhardi , qu'elle croyoit que je le trouverois de bonne mine ; que pour Monsieur je ne le trouverois guere crû , que je lui trouverois une belle tête , & qu'il me ressembloit. Pendant la collation , elle disoit , ma nièce mange comme mon fils , elle me fait souvenir de lui. A la toilette Madame de Beauvais disoit à la Reine , Madame , Mademoiselle ne vous fait-elle pas souvenir de Monsieur ? je sens que j'ai bien des pensées

lorsque je la regarde: la Reine rioit, tous ces propos, joints avec ce que le monde disoit, me firent assez croire que l'on songeoit à nous marier ensemble,

Le Comte de Bethune fut à Stenai voir M. le Cardinal, qui envoyoit tous les jours savoir des nouvelles de la Reine; le Roi y envoyoit aussi, & ses Gentilshommes venoient à mon logis, lorsqu'ils ne me trouvoient pas chez la Reine. Elle alloit tous les soirs aux Capucins où le S. Sacrement étoit exposé; cette Eglise étoit hors de la Ville; après le Salut la Reine alloit à la prairie. Elle me fit conter tous les differens que j'avois eus avec S. A.R. pour mon compte de tutelle; j'en parlai fort succinctement, parce qu'il y avoit beaucoup de circonstances qu'elle n'eût pas entendues: néanmoins de tems à autre elle m'interrompoit pour me dire: vous êtes bien habile; quelle pitié! on vous a bien tourmentée injustement; & plusieurs autres discours fort obligeans. Elle me parla de mes gens avec une bonté incroyable, & me disoit que, si je jugeois qu'elle me pût servir pour leur retour auprès de S. A.R. je n'avois qu'à dire, qu'elle agiroit de tout son cœur, qu'elle étoit bien-aïse de voir que je ne

les avois pas abandonnés, comme on le disoit, que cela auroit été bien vilain à moi. Je l'assurai que rien n'étoit plus éloigné de mon humeur que de sacrifier des personnes qui m'avoient si bien servie, que j'avois fait tout ce que j'avois pû pour ne rien signer de tout ce que Son Altesse Royale demandoit de moi sans faire ma condition de leur retour; que Messieurs de Beaufort & de Bethune m'avoient dit que c'étoit outrager mon pere au dernier point de faire faire une condition d'une affaire que je devois attendre de lui, & que je ne devois pas douter qu'il ne me la fît de la meilleure grace du monde. La Reine dit, je souhaite que cela arrive ainsi, ces Messieurs ont eu raison de croire & de dire que Monsieur en devoit user de cette façon, pour moi qui le connois je n'aurois pas été de leur avis, j'aurois pris mes sûretés, on le fait changer d'un moment à l'autre, j'en ai l'expérience: quelles promesses ne m'a-t-il pas faites? à quoi ne m'a-t-il pas manqué? j'aurois grande peine à l'avenir de m'y fier. Je sentoix mieux qu'elle tout ce qu'elle disoit, pour l'avoir assez éprouvé: on peut juger quel chagrin ce discours me donna, & combien je sentis en

même tems de consolation de la bonté de la Reine , & de connoître aussi que je n'étois pas la seule envers qui Son Altesse Royale n'en avoit pas bien usé.

On attendoit à tous momens des nouvelles de la prise de Montmedy , dont le siège s'avançoit fort. Le Lundi dont j'étois arrivée le Samedi précédent le Chevalier de Grammont arriva qui apporta la nouvelle que les ennemis demandoient à capituler. Le Gouverneur avoit été tué : c'étoit un homme de cinquante-deux ans nommé Malandi , lequel étoit Capitaine des Gardes du Roi d'Espagne; il n'y avoit qu'un mois qu'il étoit arrivé dans le pais , & qu'il étoit Gouverneur de cette place; il avoit eu ce Gouvernement par la mort de Berè , il s'alloit marier le jour que l'on investit la place ; ses parens & amis s'y étoient rendus pour signer le contrat de mariage , ils furent obligés d'y demeurer. On dit qu'après avoir été blessé , on l'emporta , il se confessa , reçut les Sacremens , & ensuite il voulut qu'on le portât mourir sur la brèche , & que sa Maîtresse ne le voulut point quitter , quelque péril qu'il y eût ; il exhorta tous les Officiers à se bien défendre & servir le Roi : cette exhorta-

nion ne servit de guerre, le lendemain ils se rendirent. Le Roi étoit allé, comme il faisoit tous les jours, voir le siège; il voulut aller plus avant qu'il n'avoit accoutumé, il commanda à sa suite de demeurer, & s'avança lui troisième, de sorte que ce fut à lui-même que l'on parla pour capituler. Il revint au galop le dire à M. le Cardinal, puis retourna recevoir les otages, & en donner, fit & signa la capitulation lui-même, & voulut voir sortir la garnison, laquelle eut beaucoup de consolation dans le malheur & la nécessité où elle se trouva de se rendre, que ce fût entre les mains d'un si brave Roi & de si bonne mine. Le Roi loua cette garnison de sa bravoure & de sa généreuse résistance, elle s'étoit fort bien défendue.

Le Roi arriva le Mardi à Sedan à deux heures après midi; la Reine l'attendoit à dîner, il vint au galop & arriva si mouillé & si crotté, que la Reine qui le vit en cet état par une fenêtre, me dit, j'ai envie que vous ne le voyez que lorsqu'il aura changé d'habit; je lui répondis qu'il n'importoit pas pour moi. Il entra, & quelque négligé qu'il fût, je le trouvai de bonne mine. La Reine lui dit, voici une Demoiselle que je vous

présente, & qui est bien fâchée d'avoir été méchante, elle sera bien sage à l'avenir. Il se mit à rire, & ensuite elle lui demanda, où est votre frere ? Il répondit, il vient dans mon carosse, il n'a pas voulu venir à cheval, il ne veut pas se montrer négligé, il est ajusté au dernier point : en même-tems qu'il disoit cela, il rioit & regardoit la Reine, comme pour faire entendre que c'étoit pour moi. Le Roi se mit à conter ce qui s'étoit passé à Montmedy, & d'une occasion qu'il avoit trouvée à son retour, qu'en un endroit dans le bois que l'on appelle le trou de souris, on avoit tiré sur le carosse du passage où étoient Montaigu & Bartet, que l'on avoit percé le carosse & blessé le cocher ; qu'à l'instant Montaigu qui étoit malade étoit monté à cheval & s'étoit mis à la tête des Chevaux-Legers, qu'à ce bruit il étoit monté aussi à cheval & étoit allé dans le bois où on avoit pris dix ou douze fusiliers, qu'il y en avoit un ou deux de tués, & que le reste étoit demeuré prisonnier, qu'ils avoient dit qu'ils étoient d'un petit Château, dont j'ai oublié le nom, & qu'ils avoient un passeport pour aller en parti. La Reine dit, je suis d'avis que vous les renvoyez,

puis que c'est vous qui les avez pris ; ensuite la Reine demanda , pendant cette action qu'est devenu votre frere ? Le Roi dit , il est demeuré en carosse , parce qu'il n'étoit pas botté. Tout ce qu'il y avoit là de gens dirent à la Reine que le Roi avoit percé le bois tout des premiers , & nous avons fait tout ce que nous avons pû pour l'empêcher , il n'y a pas eu moyen.

Dans ce tems-là on entendit un carosse ; le Roi dit , voilà mon frere qui vient , il entra avec un habit gris tout uni & une petite oye de couleur de feu , il étoit fort ajusté. Après avoir salué la Reine , il vint à moi , me serra dans la fenêtre , & m'embrassa : il me témoigna une grande joye de me voir , & me dit qu'il me trouvoit fort embellie. Je lui dis que je le trouvois crû : nous nous louâmes fort. La Reine me dit , allez-vous-en dîner , & ce soir il faut que vous soupiez en famille : je fis une grande révérence , & m'en allai à mon logis , où je reçus beaucoup de visites. On me dit que M. le Cardinal étoit venu , je m'en allai chez la Reine , il étoit à la fenêtre avec la Reine dans un cabinet qui est sur la place : quand ils me virent venir , ils vinrent dans la grande chambre :

la Reine me dit , M. le Cardinal s'en alloit chez vous. Je le saluai , puis je dis à la Reine , il me semble , Madame , qu'il seroit bien à propos que V. M. nous fît embrasser après tout ce qui s'est passé , pour moi ce fera de bon cœur. La Reine s'en alla à la fenêtré , & M. le Cardinal s'en vint à moi & m'embrassa les genoux ; je le relevai & l'embrassai. Il me dit qu'il avoit la plus grande joye du monde de me voir , qu'il y avoit long-tems qu'il le souhaitoit , qu'il n'étoit pas le maître des obstacles qui s'y opposoient : je me mis à railler avec lui de ce qu'on lui avoit dit du testament & des passe-ports, que je m'étois bien trouvée d'en avoir pris , & qu'on ne devoit pas me les reprocher , puitque j'avois même mis l'argent du Roi en sureté. Il me répondit à cela le plus obligeamment du monde , puis se mit à me louer du bon état où il me trouvoit ; ensuite nous retournâmes en conversation avec leurs Majestés & Monsieur.

La Reine alla le soir au Salut pour remercier Dieu de la prise de Montmedy , Monsieur y vint , & me mena le plus civilement du monde. Je trouvai que la Reine étoit devenue joueuse , elle ne jouoit jamais quand

je la quittai : je lui dis , il n'y a pas un changement égal à celui de voir V. M. jouer tous les jours , & que mon pere ne jouoit plus : elle me répondit que cela étoit vrai. Comme elle vouloit prier Dieu , elle dit au Roi & à Monsieur , entretenez votre cousine ; elle se tourna vers moi & me dit , je vous laisse bonne compagnie : le Roi causa assez , & ne me parut point embarrassé de moi. A souper Madame la Comtesse de Fleix me donna la serviette que je donnai à la Reine , le Roi ne voulut jamais laver ; la Reine me dit , il n'a garde de le faire : il me voulut faire laver avec lui , on croira aisément que je m'en deffendis. La Reine lui dit , vous avez beau faire , ma nièce n'en fera rien , je fis même beaucoup de façons pour Monsieur ; à la fin la Reine me dit de n'en point faire. La Reine étoit à table au milieu , l'on mangeoit en particulier , c'est-à-dire , que les femmes de la Reine la servoient , il y avoit beaucoup de monde. Le Roi étoit au bout à la droite , Monsieur & moi à la gauche : la Reine dit à Monsieur qu'il n'étoit guere civil de ne me pas faire mettre au-dessus de lui ; il lui répondit qu'il ne falloit pas faire tant de façon entre proches , & que la vérité étoit qu'il

ne s'en étoit pas avisé. Madame la Comtesse de Fleix me donna à boire comme à eux; on me fit tout l'honneur possible, les violons jouèrent pendant le souper, & après nous dansâmes. La Reine ne cessa pas de me louer, & de me dire que je dansois bien, & que je sentoís bien ce que j'étois; qu'elle étoit bien-aise quand elle se retournoit de me voir après elle; & mille discours de cette nature. J'étois entre le Roi & Monsieur, le Roi causoit avec Mademoiselle de Mancini, & quelquefois avec moi, je craignois de le questionner, & de lui-même il ne parloit pas beaucoup.

Le lendemain je vins à la Messe de la Reine, où M. le Cardinal vint; il me dit, je suis au desespoir de vous avoir trouvée ici, je m'en allois chez vous. Après la Messe il me dit qu'il y venoit; je lui dis, montez donc dans mon carrosse; il se mit à la portiere auprès de moi, & me dit, qui vous auroit dit en 1652. que le Mazarin auroit été portier auprès de vous en 1659. vous ne l'auriez pas crû, & si le voilà lui-même, le Mazarin qui faisoit tant de mal. Je me mis à rire, & lui dis, pour moi je ne l'ai pas crû si méchant; j'ai toujours jugé que les affaires viendroient

viendroient où elles font. Vous l'avez dit vous-même , me dit-il , & je ſçai que M. le Prince & vous , vous avez ſouvent ri de tous les emportemens de S. A. R. contre moi , & que vous diſiez , il reviendra , il eſt bon-homme , pour moi j'en ſerai bien-aïſe , il nous traitera fort bien , & nous y trouverons notre compte : n'eſt-il pas vrai que vous avez dit cela ? je lui avouai , & lui diſ que j'étois bien-aïſe qu'il connût par-là que je n'avois pas eu d'averſion pour lui. Lorſqu'il entra dans mon logis , il vit le Comte d'Escars , il me dit , il me fait reſſouvenir du Comte de Holac & des mauvais traitemens que M. le Prince lui a faits : il eſt cruel qu'il ait ſi peu de conſidération pour une perſonne que vous lui avez donnée , de la qualité & du mérite dont il eſt. Je me mis à rire , & lui diſ , vous ne me ferez pas donner dans le panneau , vous ſeriez bien-aïſe que je me plaigniſſe de M. le Prince , afin d'avoir ſujet de dire , dès qu'elle a été à la Cour, elle a renié ſes amis diſgraciés : Monſieur le Prince n'a pas tout-à-fait raiſon en ce qui me paroît de l'affaire du Comte de Holac , je n'en ai point ſû le détail , je ne lui oſai écrire ; je ſuſpenderai mon jugement juſqu'à ce que je

le voie, & quand il auroit tort, & que j'en ferois persuadée, je ne m'en plaindrois pas, tant qu'il seroit en l'état où il est; quand il fera à la Cour, je le gronderai bien. Il me dit, vous vous êtes dû acquérir assez d'autorité sur lui par les obligations qu'il vous a pour le gronder tant qu'il vous plaira; il vous a des obligations infinies, vous lui avez sauvé la vie, vous l'auriez épousé si sa femme fût morte; pendant tout ce tems-là il étoit amoureux de Madame de Châtillon, elle dit qu'elle l'eût épousé, & pour que je n'en doutasse point, l'Abbé Fouquet m'a apporté de vos lettres qu'il lui a envoyées. Je lui dis, voici encore un autre panneau dans lequel je ne donnerai non plus que dans l'autre; Madame la Princesse n'a point été en état de mourir, & on n'a jamais parlé de me marier avec Monsieur le Prince: je ne dis pas que si sa femme fût morte, cela auroit pû arriver, & je ne crois pas même que Madame de Châtillon eût pû être un obstacle; Dieu m'a voulu laisser en état de n'avoir d'établissement que par vous, & vous en laisser la gloire; pour moi je suis persuadée qu'il me sera fort avantageux, & qu'avec l'affection que vous me témoignez vous me mettrez fort bien.

Sur cela il me dit tout ce qu'il y avoit de plus beau au monde pour moi , & pour me témoigner son zèle pour mon service ; que , si mon pere avoit voulu , je serois Reine de France , que sa mauvaise conduite avoit rendu inutile le zèle qu'il avoit de me servir ; qu'il ne falloit plus parler du passé , & qu'il en gardoit tous les déplaisirs possibles en son cœur : puis il me parla de la maniere dont mon Pere m'avoit traitée , le blâma fort , & loua ma conduite. Je voulus l'aller reconduire , il me dit , il ne faut pas en user avec cérémonie avec moi qui suis votre serviteur , & à qui vous avez promis amitié ; si vous en faites , je crois que vous me traiterez en Mazarin. Je me mis à rire , & lui aussi , & je rentrai dans ma chambre. L'après dîner le Roi me vint voir , il m'entretint le plus civilement du monde , je le voulus aller conduire , il ne le voulut pas ; & il fit des complimens comme auroit fait un autre , je ne laissai cependant pas d'aller jusqu'à son carosse. Je lui disois , si Votre Majesté ne me veut pas laisser aller pour elle , qu'elle me laisse aller pour le monde , qui croiroit que je ne sçaurois pas faire mon devoir ; & moi , dit-il , pour le mien je ne dois pas vous lais-

fer venir. Quand il fut à son carosse, il me dit, vous m'ordonnez donc de monter, & sans cela je n'oserois le faire devant vous. Rien ne me parut plus civil, il me parla de l'affaire de Champigny que j'avois gagnée, & me dit qu'il en avoit été bien-aise, parce que dès-lors il avoit cru que mon pere n'apporteroit plus d'obstacle à mon retour. Il me demanda combien j'avois d'argent de cette affaire: je lui fis signe de n'en parler davantage, parce que le Marquis de Richelieu étoit présent.

Monsieur vint dès que le Roi fut sorti. Après avoir été quelque tems chez moi, il me dit, vous voulez aller chez la Reine, allons-y ensemble: je lui demandai, n'appellez-vous pas le Maréchal du Pleffis; parce que lorsque je quittai la Cour il alloit toujours avec lui: il me dit non, je n'ai plus de Gouverneur, je vais tout seul: il avoit un habit neuf, & en changeoit tous les jours. Tant que je fus à Sedan, je jouai à la Bête avec la Reine; nous étions de moitié Monsieur & moi, elle trouva que j'avois si peu d'application au jeu qu'elle me le fit quitter. Monsieur le voulut prendre, & il ne le garda pas long tems, & le donna à Madame de

Fienne. Nous allâmes causer ensemble, il me demanda combien je serois encore à la Cour : je lui dis que je ne savois pas le jour que je partirois, que ce seroit bien-tôt, parce que je voulois aller à Forges. Il me dit que je me moquois, que cela étoit bon quand je n'avois rien à faire, que je ne devois plus quitter la Cour. Je lui dis, pour cette année j'irai à Forges, & les autres je suivrai la Cour, ce seroit trop pour la première fois. A mon arrivée à Sedan j'avois annoncé le voyage à tout le monde, afin qu'on ne crût pas que j'eusse dessein de demeurer à la Cour.

Monsieur me mena dans sa chambre voir ses pierreries. Le Comte de Bethune trouva mauvais de ce que je n'avois pas appelé sa femme pour y venir; elle voyoit jouer la Reine, je ne crus pas cela nécessaire, parce que j'avois deux ou trois filles de la Reine avec moi, & la chambre de Monsieur étoit tout proche de celle de la Reine. La Comtesse de Bethune étoit fort aise d'être à la Cour; elle disoit à tout le monde, peut-on s'ennuyer quand on voit le Roi & la Reine tous les jours? J'aime la Cour, je voudrois bien n'en sortir jamais, j'aurois contenté

ment, je crois que Monsieur de Bethune & moi ne quitteront point Mademoiselle qu'elle ne soit mariée. Quand j'appris cela j'en fus surprise, je ne faisois pas mon compte de les avoir plus long-tems que le voyage; on aime bien les gens sans que l'on aime à demeurer éternellement avec eux: Mademoiselle de Vandy alla faire sa Cour à la Reine, qui lui parla des Comtesses de Fiesque & de Frontenac. Vandy lui conta la manière dont elles en avoient usé avec moi; la Reine les blâma fort, elle m'en parla aussi peu obligeamment pour elles. Elle me dit, la Comtesse de Fiesque a toujours été une folle & une évaporée, je m'étonne que vous l'ayez prise auprès de vous: je lui dis que j'avois fait tout ce que j'avois pû pour l'éviter, que sa belle-mère avoit été ma Gouvernante, que je ne pouvois pas lui fermer ma porte lorsqu'elle étoit venue à S. Fargeau, & que je me pouvois vanter de n'avoir jamais eu de confiance en elle. Et pour Madame de Frontenac, si on osoit, dit la Reine, on seroit bien-aise de tout ce qu'elle vous a fait; qui a jamais entendu parler de prendre une telle créature qu'elle pour votre Dame d'honneur; qui n'avoit ni naissan-

ce ni mérite ; je n'étois pas assez bien avec vous dans ce tems-là pour vous donner mon avis là-dessus , en un autre tems je ne l'aurois pas souffert. Hélas, Madame , dis-je, je porte bien la peine de ma faute , ne m'en dites pas davantage. Elle me demanda si je prendrois bientôt une Dame d'Honneur, je lui dis que non , que j'avois si mal choisi pour m'être trop hâtée, que je voulois être long-tems sans en prendre. Pendant que j'étois à Saint Cloud , on me parla de Madame de Saint Chaumont , sœur de Madame la Maréchale de Grammont : c'est une fort honnête personne , je la connoissois si peu , que je ne jugeai pas à propos de la prendre ; Madame de Longueville ne m'en écrivit pas ouvertement , elle me témoignoit par ses lettres qu'elle en feroit bien-aïse. On me parla aussi de Madame de Rhodes ; pour elle je la connoissois fort , & je l'estimois beaucoup , je ne me voulois pas hazarder. On me proposa la Marquise d'Antin , Madame de Monimy , & Madame la Comtesse des Marais. Monsieur me demanda aussi quand je prendrois une Dame d'honneur : je lui dis qu'apparemment je changerois un jour de condition, qu'en ce tems-là on seroit bien-aïse de m'en

donner, & qu'en ce cas je serois fâchée d'en avoir pris une. Il me dit, vous avez raison, ne vous pressez point. C'étoit-là ma véritable intention, je ne le disois à personne, parce que l'on peut changer.

Je dis au Comte de Bethune de demander à M. le Cardinal quand il trouveroit bon que je m'en allasse : M. le Cardinal dit que j'étois la maîtresse, que je pouvois demeurer tant que je voudrois. Je l'allai voir dans le Château où il demouroit, il ne voulut pas que j'y allasse; lorsque je lui envoyai demander audience, il me manda que si j'avois quelque ordre à lui donner il me viendrait trouver, je le pressai tant qu'il dit que, puisque je lui commandois il m'attendrait. On m'envoya la chaise de la Reine, parce que les carrosses vont à peine dans le Château; il vint au-devant de moi, puis nous nous mîmes à la ruelle de son lit. Je dis que je venois recevoir ses commandemens, & savoir s'il ne trouvoit pas bon que je partisse le lendemain: il me dit que j'étois la maîtresse, que, si je voulois suivre la Cour le reste du voyage, je le pouvois, que le Roi & la Reine le trouveroient bon. Je lui répondis que c'étoit trop pour la première fois,

fois , & que S. A. R. qui n'y avoit demeuré que trois jours , ne trouveroit peut-être pas bon que j'y fisse un si long séjour , & qu'il falloit aussi que j'allasse aux eaux. Sur quoi il s'écria que j'avois une santé à m'en pouvoir dispenser , & que l'air de la Cour me feroit plus de bien : je lui dis que j'avois résolu d'en prendre cette année, que j'en avois pris la précédente , que cela ne faisoit rien si on n'en prenoit une seconde fois , que j'avois un voyage à faire à Champigny. Il me questionna sur cette affaire d'une manière à me confirmer dans la pensée que j'avois eue qu'il n'y prenoit pas l'interêt que Madame d'Aiguillon avoit voulu faire croire par la lettre qu'elle avoit voulu faire courir dans le monde. Il s'informa de l'état de mes affaires , de ma dépense & de mon revenu , dont je lui rendis fort bon compte : je lui fis connoître le préjudice que mes affaires avoient reçu de l'éloignement de Préfontaine ; il ne connoissoit pas Nau. Nous parlâmes de M. le Prince , des fautes que l'on avoit faites pendant la guerre de part & d'autre & du Cardinal de Retz: il me conta qu'il n'avoit été fait Cardinal que par la Reine ,

qu'il lui écrivoit toujours de n'y point consentir, que c'étoit un homme en qui on ne pouvoit avoir nulle confiance, que la Reine en le crût pas, & qu'elle a vû depuis ce qu'il a fait, qu'il a l'âme noire; que Monsieur le Prince au contraire l'avoit bonne, & qu'avec lui on se réconcilieroit aisément. Il me parla de la Comtesse de Fiesque avec le même mépris qu'avoit fait la Reine: il me dit qu'il ne connoissoit point Madame de Frontenac. Je lui disois, ces chapitres tiennent beaucoup de tems, le vôtre est précieux, il ne faut pas en abuser: je m'en allai, il voulut descendre à pied auprès de ma chaise jusques chez la Reine; j'en descendis & voulus aller à pied avec lui: nous convinmes qu'il demeureroit & que j'irois en chaise.

Je dis à la Reine que je m'en irois en chaise le lendemain. Le Roi me demanda à quelle heure, afin de commander mon escorte: je lui dis que ce seroit à l'heure qu'il lui plairoit. On dit que j'irois coucher à Charleville au Gouvernement de Monsieur le Duc de Noirmoutier, qui en fut fort aise & moi aussi, parce que c'étoit une belle place. De-

DE MONTPENSIER. 283

puis le retour du Roi à Sedan, on avoit dansé tous les jours, & quoique Monsieur m'eût dit d'y venir, je n'y allai point que le Roi ne me l'eût envoyé dire; il me dit lui-même, je vous prie de venir tous les jours danser tant que vous serez ici. Il s'accoutuma à moi, il me parla de ses Mousquetaires, me fit des excuses de n'en avoir point envoyé au-devant de moi; il me dit qu'il ne l'avoit point fait, parce qu'il y en avoit une partie au siège de Montmedy, & que l'autre faisoit garde auprès de sa personne. Je le questionnai fort sur cette Compagnie; il me dit qu'il avoit été bien fâché que mon pere ne voulut pas que le Chevalier de Charni y fût: je lui dis qu'il étoit dans ses Gardes; il me demanda dans quelle Compagnie, je lui dis que c'étoit dans celle de Pradelle. Il me parla de la force du Régiment des Gardes; je lui demandai combien il faisoit de bataillons: il me conta aussi que ses Gardes-du-Corps alloient à l'armée, & en quel nombre; il me demanda si je trouvois leurs casaques belles, je lui dis qu'oui: il me dit, rien n'est plus beau que deux escadrons bleux, vous les verrez, ils vous escorteront, je suis fâché de ne pou-

voir vous donner des Mousquetaires, ils font garde ici, parce que le Régiment des Gardes est à l'armée. Il me parla de ses Compagnies de Gendarmes & de Chevaux-Légers, qui étoient de 200. Maîtres: il me parla de son Régiment de Cavalerie, dont il prenoit soin, qu'il y avoit à toutes ces troupes-là quantité de trompettes les meilleures du monde, que j'en avois pu voir, qu'ils étoient bien vêtus. Il me demanda si je n'avois jamais entendu des timballes; (on m'avoit dit que lorsque je lui parlerois, je lui fisse compliment sur ce qui s'étoit passé pendant la guerre, l'occasion des timballes me parut fort favorable pour cela) je lui répondis, oui, Sire, j'en ai entendu; il me demanda, & où? Je me mis à sourire, & lui dis avec une mine respectueuse, dans les troupes étrangères qui étoient avec nous pendant la guerre: j'ajoutai, le souvenir ne m'en doit pas être agréable, ç'a été dans le tems où j'ai déplu à Votre Majesté. Je lui en demandai pardon, je le devois faire à genoux; il me répondit, je m'y devois mettre moi-même, de vous entendre parler ainsi: je continuai, & lui dis, c'est un effet de mon malheur que mon devoir m'ait obligée à agir d'une ma-

niere qui a déplû à Votre Majesté, je la supplie de l'oublier & de croire que je ne souhaite rien avec tant de passion que de trouver les occasions de faire autant pour son service que j'ai fait contre. Il me répondit obligeamment, je suis persuadé de ce que vous me dites, il ne faut plus parler du passé. Nous nous remîmes à parler de la guerre : il me conta toutes ses campagnes & tout ce qu'il avoit fait ; je lui dis, le Roi votre grand pere n'y a pas été si jeune ; il me répondit, il a néanmoins plus fait que moi ; jusqu'ici on ne m'a pas laissé aller si avant que je l'aurois voulu ; à l'avenir j'espère que je ferai parler de moi. Je lui dis qu'il feroit bien, que les Rois devoient souhaiter d'avoir autant d'acquit que les autres : il me parut avoir les meilleurs sentimens du monde, & j'en fus tout-à-fait satisfaite.

Le Vendredi au soir que je m'en allai chez la Reine, Monsieur vint à la course au-devant de moi, & me dit, vous ne vous en allez point demain, ce ne sera que Dimanche. J'entrai dans le cabinet où étoient la Reine, le Roi & Montaigu Cornette des Chevaux-legers du Roi qui devoit m'escorter à mon retour. La Reine me dit, nous avons résolu

que vous ne partiriez point demain pour aller à Charleville, la journée est longue, il faudroit partir matin, vos chariots sont hors la Ville, ils ne sauroient entrer que quand la porte s'ouvre; le chemin n'est pas trop aisé, à ce que dit Montaignu, il vaut mieux que vous ne partiez que Dimanche après le dîner, vous irez coucher à la Cassine qui est une fort belle maison qui appartient au Duc de Mantoue, elle n'est qu'à quatre lieues d'ici, je pense que vous ne serez pas fâchée d'être encore un jour avec nous. On peut juger ce que je répondis; toute la Cour me témoigna beaucoup de joye de ce retardement, je le mandai au logis, & au Comte de Bethune, lequel me dit que ce changement venoit de ce que Montaignu n'étoit pas trop bien avec Noirmoutier, & que par cette raison il n'étoit pas bien-aise d'aller à Charleville, & que Noirmoutier étoit au desespoir de ce changement.

Le Samedi après dîner on dit que les ennemis avoient envoyé un grand parti de Rocroi en campagne, & qu'ainsi il n'étoit pas à propos que j'allasse coucher à la Cassine, que c'étoit une maison au milieu des bois, où on me pourroit enlever & toute mon es-

DE MONTPENSIER. 287

corte fort aisément : on jugea qu'il étoit plus sûr de retourner par le chemin par lequel j'étois venue ; & même le soir que l'on se promenoit dans la prairie , il vint des Gens des quartiers des Gendarmes & Chevaux-Légers , qui dirent qu'on leur avoit donné avis qu'on les vouloit enlever dans leurs quartiers ; on leur manda de venir coucher dans la prairie qui est sous la coulevrine de Sedan. Ce soir-là le Roi monta à cheval , ce qu'il faisoit tous les soirs ; il m'y fit monter , & les Filles de la Reine avec moi : il me montra ses chevaux les uns après les autres , que je trouvai fort beaux. On dansa le soir comme à l'ordinaire , & après je pris congé de la Reine qui me traita comme elle avoit fait à mon arrivée , c'est-à-dire , le mieux du monde. Je voulus aller à la chambre du Roi , il me dit adieu chez la Reine , & ensuite Monsieur en fit autant ; j'allai cependant attendre le Roi dans sa chambre par l'avis de Monsieur de Berhune , quoique le Roi me l'eût défendu , aussi n'y vint-il pas.

Le lendemain Monsieur vint entre sept ou huit me dire adieu , c'est un grand excès pour lui , il ne se leve qu'à onze heures tous

les jours. Il fut toujours avec moi, il ne me quitta que lorsque M. le Cardinal arriva, auquel je dis que je ne passerois peut-être point à Paris, si je n'avois besoin de me baigner : il me pria d'y passer, afin que tout le monde connût que je pourrois faire ce qui me plairoit ; il me fit mille protestations d'amitié & de service. Je partis de Sedan fort contente ; beaucoup de Gens s'en revinrent avec moi, & entr'autres le Grand-Maitre, le Grand-Prevôt, Froulai, la Salle, Colbert, l'Abbé de Bonzy, Mathas & quantité d'autres. Le Duc de Noailles, qui commande les Chevaux-Légers, se mit à leur tête lorsque je sortis de la Ville, & au moment que j'y passai, puis il remonta à cheval. Le Comte & la Comtesse de S. Aignan avec leurs enfans s'en revinrent avec moi ; la Comtesse de S. Aignan ne voulut pas venir dans mon carosse, elle étoit bien-aîsée de ne pas quitter son mari. Pendant que cette escorte fut avec moi, les Gardes du Corps du Roi coucherent dans la salle à la porte de ma chambre, me suivirent par tout, & allerent à mon couvert, marcherent devant ma viande, ils firent tout comme au Roi ; & la Lande Enseigne,

DE MONTPENSIER. 289

qui les conduisoit, me dit qu'il avoit ordre d'en user ainsi. A Pont-vergé je ne pus dîner dans le pré, parce qu'il pleuvoit, je trouvai la maison des Gendarmes du Roi qui étoit moins ruinée.

J'arrivai à Reims en plus bel équipage que je n'en étois partie. Les Chevaux-Légers marcherent devant mon carosse jusqu'à mon logis, & les Gardes du Corps du Roi, & les Gendarmes suivirent. Madame la Princesse de Conti y étoit arrivée, il y avoit un jour qu'elle m'y attendoit pour se servir de mon escorte; elle me vint voir dès que je fus arrivée. Je ne l'avois point vûe depuis qu'elle étoit mariée, parce que les deux fois que j'aprochai de Paris elle étoit grosse une fois, & l'autre elle étoit à Forges: je la trouvai belle & bien faite, elle étoit fort crue depuis que je ne l'avois vûe. Elle me parla de Forges, & de l'avantage qu'elle avoit reçu des eaux, & de l'espérance qu'elle avoit de se porter mieux à l'avenir. Depuis qu'elle étoit mariée, elle avoit été grosse deux fois, & avoit accouché toutes les deux fois avant terme, les deux fois d'enfans morts. Je lui demandai des nouvelles de Monsieur son Mari, qui étoit en

Catalogne. J'avois oublié de dire qu'après son mariage on lui avoit donné le Gouvernement de Guienne , & la Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi à la mort de Monsieur le Prince Thomas , qui appartenoit à Monsieur le Prince. Elle me parla de ce qui étoit à Forges , dont je m'informai fort soigneusement pour savoir qui s'y trouveroit. Je lui fis la guerre de ce que l'on disoit qu'elle n'alloit point à la Comédie , tant elle étoit dévote ; à quoi elle me répondit qu'elle iroit quand je voudrois avec moi. Monsieur son Mari s'étoit jetté dans une extrême dévotion , il en avoit quelque besoin , avant cela il ne croyoit pas trop en Dieu , à ce que l'on disoit , il étoit extrêmement débauché , & ç'avoit été par-là qu'on l'avoit détaché des intérêts de Monsieur le Prince son Frere.

Il étoit devenu amoureux à Bordeaux d'une Madame de Calvimont , & cette Dame fut gagnée par la cabale opposée à M. le Prince , & elle le porta à faire tout ce qu'il a fait : cette cabale étoit composée de Gens de toutes sortes de professions. Comme M. le Prince de Conti partit de Bordeaux , cette femme quitta son mari , & le suivit ; ce

fut un scandale public qui dura jusqu'à ce
 qu'il vint à se marier ; son mariage avoit
 été résolu avant son retour. La dévotion
 lui prit peu de jours après qu'il fut marié ;
 ce fut un Abbé de Toulouse qui lui donna
 une grande horreur de la vie qu'il menoit,
 & lui en fit prendre une meilleure : il avoit
 conservé une pension assez considérable sur
 ses bénéfices lorsqu'il se maria ; il lui en prit
 un scrupule avec assez de raison , le bien de
 l'Eglise n'est point fait pour des Gens ma-
 riez. Il envoya dire un matin à M. le Car-
 dinal qu'il lui remettoit toutes ses pensions ,
 de quoi il fut bien-aise , il avoit le revenu
 entier , par le moyen des bénéfices qu'avoit
 possédez Monsieur le Prince de Conti :
 pour le récompenser , Monsieur le Cardinal
 lui donna à jouir du bien de Mon-
 sieur son Frere , qui auparavant étoit em-
 ployé à payer ses créanciers. D'abord Ma-
 dame la Princesse de Conti n'étoit pas dé-
 vote , & ne songeoit point à la retraite
 qu'elle a faite depuis ; elle craignoit que
 de ne pas vivre comme son mari , elle en
 eût moins de considération. On disoit aussi
 qu'il avoit beaucoup dépensé à être jaloux :
 les dévots se rendent fort maîtres des da-

mestiques quand ils sont introduits dans une maison , cela ne plaît pas à une femme : toutes ces considérations firent sur son esprit ce que n'auroient pas fait les années , elle mene une vie à vingt - six ans d'une femme de cinquante. Je la trouvai fort raisonnable , & elle me plut extrêmement ; j'allai lui dire adieu le soir , & le lendemain elle s'en alla à Sedan , & moi à Soissons.

Lorsque j'arrivai à Fîmes , tout ce qui étoit avec moi me quitta pour prendre la route de Paris ; il n'y eut que Monsieur le Comte de Bethune & sa femme qui vinrent aux eaux avec moi , qui me suivirent , & Colbert qui s'en alloit à la Ferre. Monsieur le Maréchal d'Etrées , qui est Gouverneur de Soissons , vint à la porte me recevoir , avec le Maire & les Echevins , & m'apporta les clefs. J'y séjournai le lendemain , qui étoit le jour de la Notre-Dame de la mi-Août : j'allai faire mes dévotions à l'Abbaye Notre-Dame , dont Madame d'Elbeuf est Abbessé ; elle m'y donna à dîner , & j'y entendis tout le Service. Le soir le Maréchal d'Etrées & son fils le Marquis de Cœuvres me firent leur cour , & tout ce qu'il y a de Gentilshommes aux environs

DE MONTPENSIER. 293

avec les Dames de la Ville & du voisinage. Le lendemain le Maréchal me donna à dîner. Monsieur de Laon vint me voir , & lui & l'Evêque de Soissons étoient auprès de moi à la Messe, comme ils sont auprès de la Reine. J'eus le plus beau tems du monde à passer la forêt de Compiègne, le Lieutenant des chasses avec ses Gardes vint au-devant de moi. Madame la Marquise d'Humieres y vint aussi, tout le bourgeois sortit en armes ; je ne voulus pas loger au Château, je fus au logis de Madame d'Humieres. La journée de-là à Beauvais étoit fort longue, aussi je partis matin ; Madame d'Humieres avoit crû que j'irois coucher à Mouchi ; je me serois trop détournée, je la priai de m'en excuser ; elle est de la maison de la Châtre & ma parente, c'est une fort belle femme. Comme je dînois à Clermont, Monsieur l'Evêque de Beauvais envoya un Gentilhomme au Comte de Bethune, auquel il écrivit pour le prier de m'offrir sa maison, & qu'il croyoit que je ne lui refuserois pas d'y loger, & qu'il me donneroit à souper. Je reçus sa civilité avec joye, & le Comte de Bethune lui marqua que j'irois. Je trouvai à une

demie lieue de Beauvais Madame la Comtesse des Marais , à qui j'avois donné rendez-vous pour venir à Forges avec moi , parce que Beauvais est le Gouvernement de son mari : le bourgeois me reçut en armes , & j'eus quantité de harangues.

J'allai descendre chez Monsieur l'Evêque ; sa maison est fort belle , fort propre , & bien meublée , & tel qu'il convient à un Prélat qui emploie mieux son revenu qu'à la magnificence. Sa maison n'est ni peinte ni dorée , il y a une couche de couleur de bois ou de grisailles , sur les portes & les cheminées il y a des tableaux , parce que cela est nécessaire , ils sont tous tirez de l'Ecriture Sainte. Il me donna à souper fort magnifiquement : le matin avant que de partir, je voulus aller voir la Bibliothèque ; ce qui fut cause que pour aller à l'Eglise , je passai par un dortoir où logeoient les Prêtres de son Séminaire qui sont en grand nombre : c'est un digne Prélat , il fait de son devoir son plaisir , il n'en a pas un plus grand que de résider , & ses divertissemens sont de faire ses visites dont il s'acquitte fort bien ; il a autant de capacité qu'il se peut , il s'appelle Buzanval , il a été Conseiller au

Parlement de Paris , puis Maître des Requêtes , & quitta cela pour être Coadjuteur de son oncle , qui se nommoit Potier. Je m'en allai de-là à Forges : je trouvai ce lieu-là fort desert , il n'y avoit plus que Madame la Duchesse de Noirmoutier , un Président de Rouen , & peu d'hommes , dont Brays étoit du nombre ; j'eus une très-grande joye de l'y trouver. Madame de Noirmoutier n'y fit pas long séjour , parce que son Fils tomba malade à Paris de la petite verole , ce qui l'obligea de partir en diligence , parce qu'elle l'aime extrêmement. La saison étoit bien avancée , il ne venoit personne ; je jouois tous les soirs à la bête , je me promenois , quoi qu'il plût souvent , & qu'il fît quasi toujours crotté.

On m'écrivit de Paris qu'il étoit nécessaire que j'écrivisse à Monsieur le Cardinal , pour une affaire que j'avois au Conseil ; je lui écrivis , & me remettois à Colbert à qui je mandois le détail. Je le dis au Comte de Bethune , il me dit , vous n'aviez que faire d'écrire au Cardinal , une de mes lettres en auroit fait autant : à présent , lui dis-je , que je suis en commerce avec lui , je pense que je dois lui écrire moi-même.

Je m'avisai qu'il étoit bon de savoir de Son Altesse Royale si elle auroit intention que je logeasse toujours au Luxembourg , parce que selon cela je prendrois des mesures pour louer un logis pour mon train si j'y demeu- rois ; & si je n'y demeuerois pas , j'en choi- sirois un moi-même dans le tems que je serois à Paris , afin d'ordonner de tous mes besoins pour les trouver prêts à mon arri- vée à Paris au retour de Champigny. Je le dis au Comte de Bethune , il ne trouva pas cela à propos ; il me dit que c'étoit mettre le marché à la main à mon Pere , & qu'il ajusteroit cela lorsqu'il passeroit à Blois. Je lui dis , en l'état où je suis avec mon Pere , il ne faut plus se faire des affaires de rien , il faut lui parler librement de tout : il me soutint que j'avois tort , & que , si je le croyois , je n'écrirois point : j'écrivis , & j'envoyai ma lettre par un valet de pied. Beloy , à qui j'avois écrit , me manda que Son Altesse Royale vouloit que je logeasse toujours au Luxembourg , & qu'il lui avoit commandé de me faire savoir que c'étoit son intention. Le Comte de Bethune fut assez surpris de cette réponse , & ne me parut pas fort aise que cela se fût fait sans lui,

lui. Je lui demandai comment il trouvoit Brays, s'il n'étoit pas à sa fantaisie : il me dit que non, & qu'il lui trouvoit peu d'esprit. Je l'entretenois souvent, & le Comte me disoit, que pouvez-vous tant dire à cet homme-là ? Je lui disois, je le connois dès l'année passée, je le questionne des Gens qui sont venus ici : le Comte devint fort chagrin à Forges.

On manda à Brays que sa femme étoit fort malade, ce qui l'obligea de s'en aller plutôt qu'il n'auroit fait. Lorsqu'il partit, il me dit qu'il ne savoit comment reconnoître les bontez que je lui avois témoignées, si ce n'est qu'il se donnoit à moi, qu'il me supplioit de l'avoir agréable, & d'être persuadée de la passion qu'il avoit pour mon service, & qu'il auroit l'honneur de me voir avant mon départ ; je lui dis que j'en serois bien-aîsé, & que nous parlerions sur ce qu'il venoit de me dire ; il s'en alla. Le jour même qu'il partit, le Comte de Bethune me dit sur mon domestique, dont il me disoit toujours qu'il ne se vouloit point mêler, que la Tour se vouloit deffaire de sa Charge, que Saint Avoin la vouloit acheter, qu'il l'avoit prié dès Saint Cloud de

Je m'avifai qu'il étoit bon de favoir de Son Alteffe Royale fi elle auroit intention que je logeaſſe toujours au Luxembourg , parce que ſelon cela je prendrois des meſures pour louer un logis pour mon train ſi j'y demeu- rois ; & ſi je n'y demeu- rois pas , j'en choi- ſirois un moi - même dans le tems que je ſerois à Paris , afin d'ordonner de tous mes beſoins pour les trouver prêts à mon arri- vée à Paris au retour de Champigny. Je le dis au Comte de Bethune , il ne trouva pas cela à propos ; il me dit que c'étoit mettre le marché à la main à mon Pere , & qu'il ajuſteroit cela lorsqu'il paſſeroit à Blois. Je lui dis , en l'état où je ſuis avec mon Pere , il ne faut plus ſe faire des affaires de rien , il faut lui parler librement de tout : il me ſoutint que j'avois tort , & que , ſi je le croyois , je n'écrirois point : j'écrivis , & j'envoyai ma lettre par un valet de pied. Beloy , à qui j'avois écrit , me manda que Son Alteffe Royale vouloit que je logeaſſe toujours au Luxembourg , & qu'il lui avoit commandé de me faire favoir que c'étoit ſon intention. Le Comte de Bethune fut aſſez ſurpris de cette réponſe , & ne me parut pas fort aïſe que cela ſe fût fait ſans lui,

lui. Je lui demandai comment il trouvoit Brays, s'il n'étoit pas à sa fantaisie : il me dit que non, & qu'il lui trouvoit peu d'esprit. Je l'entretenois souvent, & le Comte me disoit, que pouvez-vous tant dire à cet homme-là ? Je lui disois, je le connois dès l'année passée, je le questionne des Gens qui sont venus ici : le Comte devint fort chagrin à Forges.

On manda à Brays que sa femme étoit fort malade, ce qui l'obligea de s'en aller plutôt qu'il n'auroit fait. Lorsqu'il partit, il me dit qu'il ne savoit comment reconnoître les bontez que je lui avois témoignées, si ce n'est qu'il se donnoit à moi, qu'il me supplioit de l'avoir agréable, & d'être persuadée de la passion qu'il avoit pour mon service, & qu'il auroit l'honneur de me voir avant mon départ ; je lui dis que j'en serois bien-aise, & que nous parlerions sur ce qu'il venoit de me dire ; il s'en alla. Le jour même qu'il partit, le Comte de Bethune me dit sur mon domestique, dont il me disoit toujours qu'il ne se vouloit point mêler, que la Tour se vouloit deffaire de sa Charge, que Saint Avoïn la vouloit acheter, qu'il l'avoit prié dès Saint Cloud de

m'en parler. Je lui dis que je m'étonnois que Saint Avoïn ne m'en eût point parlé : le Comte me répondit, il a crû qu'il suffisoit de m'en avoir parlé : je lui dis que je verrois tous ceux qui se présenteroient pour cette charge, & que je ferois ce qui me seroit le plus agréable.

Il est bon avant que de passer outre de dire ce qui s'étoit passé entre la Tour & moi, depuis l'impertinence que j'ai dit qu'il avoit faite, & qui l'obligea d'être quelque tems sans me voir. Je crois avoir dit qu'il étoit ami particulier de Goulas, & qu'il ne perdoit aucune occasion de le voir : il m'avoit fait une demande dans le commencement que je fus à Saint Fargeau, sur la nature des profits des Fiefs : Préfontaine m'en parla en sa présence, je le lui donnai, & dans le moment il me dit, voilà le papier, Votre Altesse Royale n'a qu'à signer : Préfontaine fut aussi mal habile que moi, il ne me dit rien, je le signai, & Préfontaine le contresigna. A quatre ou cinq mois de-là Nau alla en Normandie, il trouva que ce que j'avois donné à la Tour étoit une rente démembrée de la ferme du Vicomté d'Auge, & que l'on avoit très-mal fait de me

conseiller de donner cela. La Tour revint , Préfontaine lui dit cela en ami : il dit qu'il étoit tout prêt à me rendre le don que je lui avois fait. Préfontaine , qui est l'homme du monde le plus porté à bien faire , me dit qu'il n'étoit pas juste de me le rendre sans lui donner mieux ; on lui donna deux cens écus argent comptant , & deux cens livres de pension : cela étoit assez honnête : ensuite la Tour dit que son brevet étoit en Normandie , & qu'il l'envoyeroit. Dans la suite Préfontaine s'en alla d'auprès de moi , & la Tour s'en alla en Normandie , & depuis je n'entendis point parler de lui : je lui écrivis quatre ou cinq mois après , pour qu'il m'envoyât son brevet , comme il me l'avoit promis ; il me manda que dès que je serois à la Cour , & raccommodée avec Son Altesse Royale , il me quitteroit , & qu'il me demandoit son congé par avance. Je lui répondis que je lui donnois , & que s'il le vouloit prendre à présent , il me feroit plaisir , & que , lorsque je serois de retour de la Cour , je l'en ferois souvenir s'il l'oublioit.

Je le vis à Forges dans le premier voyage que j'y fis , il ne me parla de rien , ni moi

à lui. Quand je fus à saint Cloud , il ne me dit mot ; je le vis encore à Forges , où il en usa de même. Peu avant que je partisse de saint Fargeau , dans le compte que j'arrêtois avec mon Trésorier, je lui avois dit, ne payez pas à la Tour ses 200. écus qu'il ne m'ait donné le brevet, comme il me l'a promis, ce qui l'avoit obligé à le rendre : il faisoit à Forges comme si de rien n'étoit. Dès que le Comte de Bethune m'eut dit le dessein que la Tour avoit de se deffaire de sa Charge, je jetai les yeux sur Brays, & je chargeai Madame la Comtesse Des Marais de lui dire d'elle-même qu'elle avoit appris qu'il étoit dans cette résolution, de lui conseiller de l'exécuter, & de lui dire, c'est un argent que vous mettrez à couvert, votre fils est jeune, il faut qu'il aille à l'armée, vous êtes vieux, Mademoiselle fera force voyages à présent qu'elle est raccommodée à la Cour, & de plus il me semble qu'il s'est passé certaines affaires à votre égard, qui ne vous ont pas rendu de bons offices auprès d'elle. Il lui dit qu'il avoit ce dessein, & qu'il en remettroit l'exécution à l'hiver.

Brays fut dix ou douze jours à revenir d'auprès de sa femme : à son retour, je lui dis,

DE MONTPENSIER. 301

vous apprendrai une nouvelle qui vous surprendra , & qui me réjouiſſoit fort. Je lui contai ce que le Comte de Bethune m'avoit dit ; enfuite nous parlâmes du ſervice de Hollande ; il me dit qu'il n'étoit plus bon au ſervice , & que les perſonnes qui avoient ſervi ſous les deux derniers Princes d'Orange , & qui en avoient été bien traitez comme lui , ne pouvoient ſe réſoudre d'y retourner. Je lui diſ , puisſque vous n'avez pas deſſein de retourner en Hollande , vous n'êtes pas un homme propre à demeurer en Province , & l'envie que vous m'avez témoigné avoir de reſter auprès de moi , tout cela me fait juger que vous êtes propre à entrer en la place de la Tour , & ſûrement c'eſt votre fait & le mien. Il me dit que je pouvois abſolument diſpoſer de lui , qu'il feroit bien-aiſe de ne point entrer en cette place malgré la Tour , & que de débuſquer un Officier , ce n'étoit point entrer de bonne grace dans une maiſon ; qu'il me prioit de n'en point parler qu'il n'eût en l'honneur de m'en entretenir encore une fois.

Ce jour-là , Madame de Longueville me vint voir de Trye , j'allai au devant d'elle , c'étoit un Mercredi. Le ſoir après qu'elle fut

sortie de chez moi , je parlai à Brays ; je lui dis que j'étois résoluë que la Tour s'en iroit quand même il n'accepteroit pas l'offre que je lui faisois : il me répondit à cela avec beaucoup de respect , il me suplia que la Tour sortît content , qu'autrement il ne pouvoit pas prendre sa place avec honneur. Je chargeai Segrais de parler à la Tour de la part de Brays , & de lui dire que , sur ce qu'il avoit appris qu'il vouloit vendre sa Charge , il seroit bien aisé d'en traiter avec lui , & que si la Tour en faisoit difficulté , il lui diroit , après tout ce qui s'est passé entre Mademoiselle & vous , je pense que vous ne devez pas prendre un autre parti ; il y a aparence que Mademoiselle sait que ce Gentilhomme vous fait parler , ainsi je vous conseille de prendre vos mesures là-dessus. La Tour lui dit qu'il avoit eu la pensée de vendre sa Charge , qu'il n'étoit pas pressé de le faire , qu'il trouveroit plusieurs marchands , & qu'il verroit qui lui en donneroit le plus. Je contai tous ces embarras domestiques à Madame de Longueville , qui comprit mieux que personne du monde ce que c'est de se deffaire de Gens mal-agréables , par les tours que lui ont fait ses domestiques : c'étoit le Lundi

matin que Segrais parla à la Tour, & ç'avoit
 été dans le jardin des Capucins qu'ils avoient
 parlé ensemble, & que je les avois vus. Je
 dis à Segrais de dire à la Tour que je lui a-
 vois demandé de quoi ils parloient, & sur ce
 qu'il m'avoit dit qu'il lui demandoit s'il se
 défaisoit de sa Charge & la réponse qu'il lui
 avoit fait, je lui avois dit, il faut bien qu'il
 s'en défasse, il se doit souvenir de ce qu'il
 m'a écrit, il fera mieux de le faire de bonne
 grace, que d'attendre que je lui commande.
 Je crois que la Tour en parla au Comte de
 Bethune, & qu'il lui dit de tenir bon; & il
 trouva mauvais que j'eusse osé avoir ce des-
 sein sans lui en parler. Le Vendredi il m'en
 parla, je lui dis que Brays m'avoit témoi-
 gné qu'il désiroit s'attacher à mon service,
 & que, s'il se présentoit quelque Charge, il se-
 roit bien-aise de l'acheter; que je lui avois dit,
 la Tour veut vendre la sienne, c'est votre fait.
 Le Comte de Bethune me dit, vous ne vous
 êtes pas souvenu que saint Avoïn désiroit a-
 voir cette Charge: je lui dis que je m'en sou-
 venois bien & que je lui avois dit qu'il fal-
 loit voir tous ceux qui se présenteroient, &
 que sur le nombre je choisirois, mais que je
 savois bien que je n'en trouverois point qui
 me fût plus agréable que Brays, qu'ainsi j'é-

tois bien-aîsé de le prendre. Il me dit , quoi
 préférer un inconnu à Sr. Avoin ? Je suis si
 lasse d'avoir des Gens qui dépendent de tout
 le monde , que je suis ravie de trouver un
 homme qui a été trente ans en Hollande ,
 parce qu'il ne connoît personne en France ;
 si j'en trouvois qui vinssent du Japon , je
 crois que je les prendrois , tant j'aime les Gens
 éloignez de tout commerce. Il me dit , je ne
 crois pas que S. A. R. l'agrée ; je lui repli-
 quai , quand on a vendu des Charges chez
 moi , on ne lui en a pas demandé permis-
 sion , c'est pourquoi je ne m'y accoutumeraï
 pas. Il me repliqua que S. A. R. ne vouloit
 plus me laisser maîtresse comme j'avois été
 par le passé , & que je le verrois ; je lui dis ,
 c'est donc pour me mettre en pire condition
 que je n'étois par le passé , que vous m'avez
 raccommodée avec lui , & que vous me lui
 avez fait donner tout mon bien. La conver-
 sation se poussa de cette sorte , en terme de
 menaces au nom de S. A. R. de la part du
 Comte , & de reproches de la mienne : en-
 suite il me dit , quoi , vous prendrez cet hom-
 me sans la participation de M. Préfontaine ?
 si vous le faites rien n'est plus désobligeant
 pour lui & pour moi qui suis de ses amis ,

vous

DE MONTPENSIER. 305

vous trouverez bon que je vous dise qu'il vous a assez bien servie pour que vous lui donniez part de ce que vous faites. Présontaine seroit bien étonné si j'en usois ainsi avec lui , pendant qu'il est absent ; lorsqu'il étoit présent, je ne lui parlois de mes affaires qu'après les avoir faites , ou au moins résolues, & il les trouvoit fort bien ; hors que ce ne fût des affaires où il y eût été de mon service , & que sa conscience l'eût obligé à dire son sentiment , jamais il n'a pris cette liberté. Comme il vit que je lui répondois ainsi , il se mit à rire , & me dit , avouez qu'il le fait , & que vous avez eu sur cette affaire de ses nouvelles : je lui dis , si j'en avois eu , je vous le dirois fort librement , vous pouvez juger que je n'en ai pas eu par l'impossibilité qu'il y a : Brays n'arriva que Mercredi à midi , il n'est que Vendredi , & vous savez que je n'ai pas écrit , ni dépêché de courier , la Comtesse qui ne me quitte pas vous l'a pû dire. Je m'en allai conter tout cela à Madame de Longueville qui étoit dans ma chambre, elle s'étonna que le Comte de Bethune me menaçoit de mon Pere à tout moment, vû qu'il disoit par tout qu'il avoit fait un accommodement si ferme & si

solide. Madame de Longueville lui parla, & lui dit son sentiment, qu'il ne reçut pas trop bien. Elle parla aussi à la Tour, lequel disoit, il est vrai, j'ai demandé mon congé à Mademoiselle, j'ai fait une faute, & je lui en demande pardon; & comme c'est Monsieur son Pere qui m'a donné à elle, je ne la puis quitter sans sa permission. Madame de Longueville trouva assez à redire qu'il alléguât ainsi Son Altesse Royale, & connut le stile du Comte de Bethune.

Le lendemain matin la Tour vint voir la Comtesse de Bethune, & ensuite alla voir son mari. Il m'écrivit une lettre, & me mandoit qu'il s'éloignoit avec son Fils, pour me laisser le chagrin que j'avois contr'eux, & qu'il ne me quitteroit jamais que par force. Je trouvai cela assez bizarre pour un homme qui m'avoit demandé son congé par écrit pendant que j'étois exilée. Madame de Longueville me vint dire adieu avant que de partir, & fut bien fachée de me laisser en cet état; elle voyoit bien que j'avois de l'inquietude; elle espéroit de me voir le lendemain à Gisors. Brays alla voir le Comte de Bethune, qui avoit pris médecine; on lui dit qu'il dormoit; il y retourna le soir,

il lui dit que dans le dessein qu'il avoit de se donner à moi il ne lui en avoit point parlé, qu'il avoit suivi en cela mes ordres, & qu'il croyoit que je lui en eusse parlé; qu'il ne doutoit pas que dans l'occasion il ne lui rendît de bons offices auprès de S. A. R. A quoi le Comte de Bethune lui répondit qu'il ne pouvoit le servir auprès d'elle, qu'il étoit engagé à S. Avoin, qu'il lui donnoit sa parole qu'il ne lui nuiroit en rien. Je ne vis point le Comte de Bethune de tout ce jour-là.

Le Dimanche je partis, il envoya querir l'Epinaï, qui est de ses amis; il lui dit, vous voyez un homme au désespoir, je n'ai point dormi toute la nuit; après les services que j'ai rendus à Mademoiselle, & en user comme elle fait avec nous! elle demande tous les jours à ma femme où elle logera à Paris; ne pouvions-nous pas espérer avec raison qu'elle nous offriroit un logement au Luxembourg? elle dit que rien n'est plus incommode que d'avoir toujours un attelage pour traîner nos Gens, je crois bien qu'elle se veut défaire de nous. Je fus extrêmement surpris lorsque l'Epinaï me fit cette relation: je lui dis qu'il étoit vrai que je lui avois de-

mandé souvent si elle ne logeroit pas auprès du Luxembourg, & qu'il n'y avoit que mon appartement dans le Luxembourg, il me sembloit que je ne pouvois lui en offrir : que pour le carosse je n'en avois jamais parlé; que la Comtesse de Bethune avoit peut-être pû entendre que lorsque j'avois parlé de mon voyage de Champigny, j'avois dit, on mettra cet attelage à mon chariot, parce que Monsieur & Madame de Bethune s'en iront à Selle : ils n'ont pas sujet de se plaindre pour cela. Il se plaignit encore de ce que j'avois dit, pendant que je serai à Paris, Madame des Marais & vous coucherez tour à tour au Luxembourg; je le disois de crainte qu'elle n'eût des affaires qui l'obligeassent d'aller chez elle, comme elle a une grande famille. Je fus surprise du chagrin du Comte de Bethune, je vis bien que c'étoit de l'affaire de Brays, dont il vouloit se plaindre, qu'il n'osoit prendre ce sujet, & d'autres prétextes; je ne lui en dis rien, je dis à Brays, lorsque je partis de Forges, que je lui manderois de mes nouvelles. A la dînée je trouvai un Gentilhomme, nommé du Jost, qui est d'auprès de Forges, lequel est ami de la Tour; je lui demandai s'il ne savoit

pas tout ce qui s'étoit passé ; il me dit qu'oui, & qu'il avoit vû la Tour qui étoit au désespoir. Je lui dis que je voulois lui conter depuis un bout jusqu'à l'autre toute sa conduite à mon égard : quand il eut tout entendu, il haussa les épaules, & me répondit, il faut qu'il sorte de votre service le plutôt qu'il se pourra, & de bonne grace, afin qu'il se conserve la liberté de se dire à vous, & d'avoir l'honneur de vous voir de tems à autre ; & si V. A. R. me veut charger de cette affaire, je la ferai sans bruit & je lui en irai rendre compte au premier jour à Paris. Je l'assurai qu'il me feroit plaisir ; il me parla en honnête homme, comme il est, & il en usa tout-à-fait bien, & j'en suis fort satisfaite.

A mon arrivée à Gisors, je trouvai Madame de Longueville, qui m'y attendoit. Après avoir été quelque tems avec eux ; je tirai Madame de Longueville à part, à qui je contai tout ce que le Comte de Bethune avoit dit à Monsieur de l'Epinai, & la priaï de lui ôter tous ces embarras de l'esprit s'il y avoit moyen, afin que nous n'arrivassions pas brouillez à Paris. Elle lui en parla, & m'appella : je dis au Comte de Bethune, la confiance que j'ai en la bonté de Madame

de Longueville , & en l'amitié qu'elle a pour moi , a fait que je lui ai déchargé mon cœur du déplaisir que j'ai de ce que l'Epinaï m'a dit. Il prit cela fort sérieusement & d'un ton de patron : pour moi je le traitai avec la plus grande , la plus tendre , & la plus obligeante civilité du monde ; à la fin il fut plus gracieux ; il se mit sur l'affaire de la Tour , sans que l'on lui en parlât. Il dit à Madame de Longueville , tant que Mademoiselle a eût mes conseils , je crois qu'elle ne s'en est pas mal trouvée , je suis au désespoir de voir qu'elle ne les veut plus croire , parce que toute la peine que j'ai eue à la raccommoder à la Cour & avec S. A. R. tout cela ne sera bon à rien. Madame de Longueville lui répondit , qu'est-ce que la Cour & S. A. R. ont affaire que la Tour , ou Brays , soit à Mademoiselle ? Le Comte lui répondit ; Madame, cette affaire a des suites bien terribles pour Mademoiselle , que je n'ose penser : sur cela Madame de Longueville lui dit, dites-moi ce que c'est , je ne le dirai point à Mademoiselle ; si je juge que cette affaire soit si terrible contre son service , je le lui dirai devant elle, je crois avoir assez de pouvoir sur son esprit pour la porter à faire ce qui sera

nécessaire. Le Comte ne le voulut pas dire ; sur cela Madame de Longueville lui dit , je n'y comprends plus rien. Nous en demeurâmes-là , il s'en alla coucher , moi j'allai entretenir Madame de Longueville , laquelle me dit , le Comte de Bethune est un bon homme , il a un grand zele pour vous , mais sa conduite me déplaît fort ; il veut faire le maître sans donner de raison de ce qu'il dit , & cependant il veut qu'on le fasse ; je suis fort fâchée de cela , je crains fort que s'il continue, vous ne soyez pas bien ensemble dans peu de tems. Je m'avisai le soir après être couchée d'écrire à Blois , pour avoir la permission de Son Altesse Royale que Brays eût la Charge de la Tour , laquelle il vouloit vendre , & que le Comte de Bethune avoit dit que S. A. R. n'agréeroit personne qu'elle n'eût son approbation ; que jusqu'ici je n'avois point parlé de ces sortes d'affaires à S. A. R. que j'étois surprise que l'on m'en eût fait une affaire. Pour n'envoyer point à Blois un de mes Gens porter ma lettre , je l'envoyai à Madame d'Epernon ; j'écrivis aussi à Termes Premier Gentilhomme de la chambre de S. A. R. lequel m'avoit dit à S. Cloud qu'il étoit ami de Beloy à tel point

qu'il lui feroit faire une partie de ce que je pourrois desirer, & qu'il rendroit autant de bons offices à mes Gens que d'autres leur en avoient rendu de mauvais : & comme il est parent de Madame d'Epernon aussi-bien que le mien, je la priai de lui envoyer ma lettre par un de ses Gens ; je m'éveillai de grand matin, & je fis partir un Courier pour Madame d'Epernon, à qui je mandois de revenir à Paris, elle étoit allée pour lors à Chilly prendre l'air dans la maison de Madame de S. Loup.

De Gisors j'allai coucher à Saint Denis. Le Comte de Bethune parut d'assez bonne humeur à la dînée : à Pontoisé la Comtesse de Bethune me mena sur le chemin voir une petite maison qui est entre S. Denis & Pontoisé qui appartient à Madame de Nemours, laquelle elle eût bien voulu que j'eusse achetée ; je la trouvai fort vilaine, de sorte que j'arrivai très-tard à Saint Denis. Le Comte de Bethune se coucha de bonne heure : je ne disois rien de tout cela à la Comtesse sa Femme ; le matin il vint force Gens me voir, entr'autres Monsieur de Guise que j'avois laissé à mon départ de S. Cloud fort brouillé avec Mademoiselle de Guise sa sœur. Com-

me je parlois avec lui de diverses affaires , il me dit , ma Sœur m'en a parlé : je lui dis , je me réjouis de vous entendre parler ainsi , c'est signe que vous êtes bien ensemble ma tante & vous. Ma sœur de Montmartre a été obligée de sortir de son Couvent , pour aller voir des terres de son Abbaye , à son retour elle a logé chez ma Sœur , je suis allée chez elle , nous nous sommes parlez comme si de rien n'étoit : je lui témoignai en être bien-aise.

Lorsque j'arrivai à Paris , je trouvai un monde infini au Luxembourg qui m'attendoit , ce qui continua le tems que j'y demeurai. J'avois résolu de n'y être que sept ou huit jours , je fus obligée d'y être trois semaines , il m'étoit venu à Forges des dartres vives , ce qui m'obligea de me saigner & me purger pour les faire promptement en aller. Madame d'Aiguillon me vint voir , il y avoit une heure que j'avois été saignée , je m'étois levée pour aller à la Messe ; après l'avoir saluée , je sentis des Gands d'Espagne qu'elle avoit qui étoient extrêmement forts , je m'en allai la main au nez , & lui dis qu'à moins de m'évanouir je ne pouvois pas approcher d'elle , & cela étoit vrai , les odeurs fortes

me font mal , particulièrement quand j'ai été saignée. Il y eut d'assez sottes Gens pour dire que j'avois dit cela à dessein , que je ne voulois pas lui parler ; & que j'avois fait cette piece-là pour la désobliger : je ne suis pas capable de chercher de si sottes inventions ; quand je veux rompre en visière quelqu'un , je le fais ouvertement. J'appris que le Comte de Bethune avoit fort parlé de l'affaire de Brays chez la Maréchalle d'Albert , & qu'il ne sortoit point parce qu'il étoit malade ; ainsi tout le monde alloit jouer chez lui : on disoit que le Comte s'étoit fort récréé. Mademoiselle prend des Gens que je ne connois point, après les obligations qu'elle m'a ; je ne lui en témoignai rien.

Deux jours après le Comte me dit , je suis obligé de vous dire que l'affaire de Brays nuira tout-à-fait à Préfontaine ; on dit dans le monde que S. Romain qui l'a connu en Hollande en a répondu à Préfontaine , & que c'est une affaire qui se ménage il y a un an. Je lui dis que cela étoit malicieusement inventé , & que je ne comprenois pas où on avoit pû imaginer une telle imposture , & que lui qui témoignoit bien de l'amitié à Préfontaine , pouvoit bien répondre du con-

DE MONTPENSIER. 315

taire. Il me repartit qu'il ne répondroit de rien, cela me parut assez sec : J'appris qu'il disoit cela par tout, dès-lors j'augurai mal de ses intentions pour Préfontaine. Mademoiselle de Guise qui me parla de cette affaire blâma fort le Comte de Bethune ; elle me dit, si j'osois, j'écrirois à Blois tout le bien que je fais de Brays : Monsieur de Montresor m'en a parlé comme d'un très-honnête homme : je lui dis que j'en serois bien aise. J'eus réponse de Blois peu de jours après : Beloy me manda que S. A. R. trouvoit bon que l'affaire de Brays s'achevât, & qu'il étoit surpris du procédé du Comte de Bethune : aussi-tôt je le mandai à Brays. Putot arriva en même-tems à Paris, il fit les allées & venues entre Brays & la Tour, l'affaire se conclut, & Brays vint à mon service. Le Comte de Bethune lui fit un peu la mine ; je ne fis pas semblant de le voir. La Tour demeura à moi, parce qu'il étoit Gouverneur d'une de mes places ; il me demanda quelques augmentations de gages, ce que je fis, de sorte qu'il eut sujet d'être content de moi. Comme je n'étois à Paris que pour faire des remèdes, je ne sortis que pour aller voir la Comtesse de Soissons qui étoit malade, &

pour aller à la Messe à Notre-Dame ; j'allai aussi au Cours , & me promener chez Renard , où le souvenir de ce qui s'étoit passé ne me donna point de chagrin.

La Reine d'Angleterre étoit alors à Bourbon , la Reine me dit à Sedan que le Roi d'Angleterre avoit voulu épouser Madame de Châtillon , & qu'elle lui avoit fait demander si on ne la traiteroit pas à la Cour comme la Reine d'Angleterre , & qu'elle lui avoit fait dire que si la Reine d'Angleterre y consentoit , elle la traiteroit de même , qu'autrement elle ne la verroit point. Je dis sur cela à la Reine , cette demande est un effet du malheur du Roi d'Angleterre ; quoi , V. M. pourroit-elle croire qu'il voulût de Madame de Châtillon ? En vérité , Madame , c'est lui faire tort , je dois rendre ces témoignages de lui pour l'amitié qu'il a pour moi de ne le juger pas capable d'une telle affaire.

L'Abbé Fouquet vint me voir dès que je fus à Paris. Mathas y vint aussi ; il me disoit toujours quelques mots à la traverse des Comtesses de Fiesque & de Frontenac , sur tout de la dernière , dont il eût fort souhaité le rétablissement , & il jugeoit bien que si

une fois elle étoit raccommodée, il seroit bien - aisé à la Comtesse de Fiesque d'en faire de même. Un soir le Comte de Bethune causoit avec sa femme, Mathas se promenoit avec moi dans ma chambre ; après m'avoir fait parler en leur faveur, tout-d'un-coup il me dit, comment ne vous raccommodez - vous point avec Madame de Frontenac, qui a en ses mains de quoi vous brouiller pour jamais avec S. A. R. & pour faire jeter Préfontaine par les fenêtres ? Je m'écriai, qu'est-ce que cette menace ? Jusqu'ici il n'en avoit point encore usé ; il me dit, souvenez - vous qu'une fois vous avez grondé Préfontaine, & vous ne l'avez envoyé à sa chambre que pour se raccommo- der avec vous, & vous faire connoître qu'il étoit plus dans vos intérêts que dans ceux de S. A. R. il vous avoit écrit un billet qui contenoit des particularitez contre S. A. R. après cela vous l'envoyâtes querir, vous déchirâtes le billet, Madame de Frontenac le ramassa & remit les pieces. Je me mis à rire, & lui dis, la piece est bien inventée, & cela n'est pas honorable à Madame de Frontenac, qui étoit à moi, d'avoir ramassé ce billet. Il dit pour l'excuser qu'elle n'étoit pas

pour lors ma Dame d'Honneur : il ajouta qu'il avoit montré ce billet à Préfontaine , qui l'avoit avoué , & dit qu'il l'avoit écrit , & qu'en ce tems-là on ne pouvoit se maintenir auprès de Mademoiselle que lorsque l'on disoit du mal de Monsieur son Pere ; & Mathas ajouta qu'il disoit à Préfontaine , si vous ne rendez pas de bons offices à Madame de Frontenac auprès de Mademoiselle , elle vous perdra ; & ensuite il demanda s'il l'avoit fait. Je lui dis , je ne sai s'il est au monde , je n'en entens plus parler : sur cela , on m'apporta ma viande , je le quittai & bien à propos , ce discours commençoit à me mettre en colere , & le sujet m'étoit si grand , que si je n'eusse été interrompue , je l'aurois pû faire jetter par les fenêtres. Je ne sai s'il avoit fait part de cela au Comte de Bethune, il ne m'en témoigna rien. J'étois à Paris dans une impatience extrême de partir pour Champigny , j'avois obtenu un Arrêt en exécution de celui du 26 d'Août 1655 pour faire partir le Commissaire pour aller faire une descente sur les lieux ; je n'avois personne pour agir pour moi , je le fis prier de ne point partir que je ne fusse en état d'y aller moi-même.

Lorsque le Comte de Bethune vit Brays en

Charge , & qu'il n'y eut plus rien à dire sur cela ; il trouva mauvais que S. Romain vînt au Luxembourg : il disoit que M. le Cardinal l'auroit désagréable. Il fit dire à S. Romain qu'il n'y vînt plus si souvent : S. Romain dit à ceux qui lui dirent cela, quand M. le Cardinal & Mademoiselle me l'aurent défendu , je n'irai plus , je ne pense pas que ce soit à M. le Comte de Bethune à me défendre la maison de Mademoiselle. Tout cela ne me plut point.

Mademoiselle de Guise me parla de l'acquisition d'Eu qu'elle vouloit vendre , qu'elle seroit au désespoir que cette terre tombât en d'autres mains que les miennes : je mandai à Nau de voir avec elle & conclure le marché. Pendant que cela se traitoit, Madame de Montmartre qui est la bien-aimée de Monsieur de Guise , me dit : ma Sœur veut vendre le Comté d'Eu , vous devriez l'acheter : je lui dis que je n'avois garde d'y songer , sans savoir si Monsieur de Guise l'auroit agréable ; elle m'assura qu'il en seroit bien-aïse ; je lui dis que j'en parlerois à ma tante. Le marché d'Eu fut conclu le même jour que mes remedes finirent : la veille je vis une comédie , & je dis à Monsieur de

Guise, ma tante de Montmartre m'a assuré que vous trouveriez bon que je songeasse à l'acquisition du Comté d'Eu. Sur cela j'en parlai à ma tante, qui m'avoit priée de n'en parler à personne, & de tenir l'affaire secrète; ce qui fait que je n'en ai pas même parlé au Comte de Bethune; & pour qu'on ne s'aperçût point de voir un Notaire chez moi, on m'apporta le contrat à la grille du Val-de-Grace, où j'allai dîner le jour que je partis de Paris. La Comtesse de Bethune, qui remarquoit tout ce que je faisois, s'aperçut que je m'entretenois dans le parloir avec Mademoiselle de Guise, elle le dit à son mari le soir; il me dit, vous êtes en grande intelligence avec Mademoiselle de Guise; je lui dis, c'est pour l'affaire d'Eu que nous avons été enfermées au Val-de-Grace, elle m'a priée d'être caution pour son neveu, & l'argent est un hypoteque sur la terre. Il me dit, quoi, vous vous fiez à telles Gens que Mademoiselle de Guise & Monsieur de Montresor? ils vous tromperont, ils sont plus fins que vous. Si vous m'en aviez parlé, je vous en aurois averti: je lui dis, quoiqu'ils soient bien habiles, ils ne me tromperont point,

J'appris

J'appris à Toury que la Reine de Suede étoit à Orleans , & qu'elle en devoit partir le lendemain pour Fontainebleau : j'eus quelque envie de me hâter pour la rencontrer , puis je jugeai que trois ou quatre heures de dormir me seroient plus profitables que sa vûë. J'envoyai pourtant lui faire compliment , elle montoit en carosse quand celui que j'envoyois arriva : elle lui demanda si elle ne me trouveroit point sur le chemin : on lui dit qu'oui , pourvû qu'elle prît celui de Paris , & qu'elle ne se détourneroit que d'une lieue. Je trouvai un Gentilhomme à elle , qui me vint faire civilité , & me dire qu'elle s'étoit détournée exprès pour me voir ; je lui fis mes complimens : je la trouvai dans un carosse fort vilain , avec le Chevalier Sentinelli , & Monaldesqui son Grand Ecuyer ; elle avoit une jupe jaune fort vilaine , un juste-au-corps fort pelé , & une coëffe ; je la trouvai aussi laide que je l'avois trouvée jolie la première fois que je l'avois vûë. Il faisoit si crotté que je ne pus descendre , nos carosses s'approcherent , les Gens descendirent , & je montai dans son carosse : elle ne me conta rien de particulier ni qui fût digne d'être remarqué. Je lui présentai

M. le Prince Charles de Lorraine , second fils du Duc François que je menois à Blois ; cela lui donna occasion de parler du Duc de Lorraine ; nous fîmes environ une demie lieue ensemble , puis nous nous séparâmes. Elle me présenta le Chevalier Sentinelli , & me dit , c'est le Capitaine de mes Gardes. Elle avoit un carosse de suite , & peu de gens à cheval , son train avoit plutôt l'air d'un coche que du train d'une Reine. Je trouvai à Orleans l'Evêque du lieu , qui étoit fort charmé de la Reine de Suede , & qui fut bien surpris que le Comte de Bethune s'en moquât.

Lorsque j'étois à Paris , Madame d'Epernon me dit que Termes y étoit , lequel s'en alloit à Blois , & qu'il seroit bien-aise de m'entretenir , & que personne ne le vît. Je lui dis , j'irai chez vous : j'allai à l'Hôtel d'Epernon une après dînée sans m'habiller ; après avoir été quelque tems dans sa chambre , je dis , allons dans la galerie , j'aime à me promener : la Comtesse de Bethune me demanda si elle auroit bien le tems d'aller voir son mari qui avoit pris médecine, je l'assurai qu'oui avec grande joye. Je trouvai dans la galerie Termes, qui me dit qu'il avoit

laissé S. A. R. dans la meilleure disposition du monde pour moi , & que Beloy croyoit qu'il n'y avoit rien de si aisé que de faire revenir mes gens ; que le Comte de Bethune , au lieu d'agir comme il devoit , avoit apporté tous les obstacles imaginables pour empêcher leur retour : il se moqua fort de tout son procédé , & de tout ce qu'il avoit fait à l'égard de Brays , & m'assura qu'il s'en alloit à Blois où il feroit des merveilles pour mon service. Je lui témoignai que je lui en aurois beaucoup d'obligation , si par son moyen S. A. R. changeoit de sentimens pour mes gens : nous nous séparâmes là-dessus. Le lendemain Préfontaine me fit sçavoir que Termes l'avoit été voir , qu'il lui avoit témoigné le desir qu'il avoit de me servir & de procurer son retour & celui de Nau ; il lui tint sur cela les mêmes discours qu'il m'avoit tenus ; à quoi il ajouta qu'il eût souhaité avec passion que sa femme fût ma Dame d'honneur. Sur cela Préfontaine me mandoit que je ne le pouvois pas refuser , que c'étoit un homme de qualité & mon parent , & que sa femme étoit d'un âge & d'une vertu telle qu'il me la falloit , qu'il me disoit ce qu'il pensoit , que j'en ferois après

ce qu'il me plairoit. Il ajoutoit que Madame d'Epernon s'étoit chargée de m'en parler ; qu'il avoit dit à Termes qu'il étoit inutile de m'en écrire , qu'il l'en avoit prié si instamment qu'il n'avoit pû lui refuser. Je lui mandai que je reconnoissois à Mme de Termes tout ce qu'il me disoit; que Mme. de Termes étoit une créature nourrie à la campagne, qui ne connoissoit ni la Cour ni le monde, que je ferois tout mon possible pour reconnoître l'intention qu'il avoit pour me servir; que je faisois deux considérations sur cette affaire , que je ne voyois pas bien de certitude à leur retour , & que cette place pouvoit être remplie par une personne dont le mari ou les proches pourroient y contribuer, & qu'il ne falloit pas la remplir que je n'en fusse assurée : que Termes étoit un fort honnête-homme, que je connoissois l'humeur des Gascons , particulièrement ceux de sa race, qui sont fiers & glorieux ; que si sa femme étoit ma Dame d'honneur, il comptoit par-là avoir un accès plus familier & plus libre en ma maison , qu'il croiroit que pour avoir contribué au retour de mes gens ils devoient dépendre de lui plus que de moi : ce n'est pas votre humeur de faire votre cour à d'au-

très qu'à votre maîtresse, & ce n'est pas la mienne que quelqu'un le soit chez moi : s'il survient quelque démêlé, il se plaindra de votre ingratitude, je serai contre lui, comme je prévois les suites qui en pourroient arriver, il vaut mieux en éviter les occasions. Préfontaine ne se rebuta pas, il m'écrivit une seconde lettre, pour me dire qu'avec tout le respect qu'il me devoit, j'étois trop soupçonneuse, que je ne devois pas croire qu'un si honnête-homme que Termes voulût rien faire qui pût me déplaire ; qu'il connoissoit assez la crainte que j'avois que quelqu'un voulût s'impatroniser dans mon domestique ; qu'il avoit blâmé lorsqu'il m'avoit parlé à moi-même, à ce qu'il lui avoit dit, ceux qui tenoient cette conduite, que cela devoit lever tous les soupçons. Je lui mandai que je n'avois nulle envie de prendre de Dame d'honneur ; que quand je me marierois, si on m'importunoit, j'en prendrois une que j'avois en vûe, qui étoit Madame la Comtesse des Marais, qui étoit de qualité & de vertu & dont je connoissois l'humeur, parce que l'avois vûe depuis que j'étois au monde, qu'elle avoit souvent été avec Madame de Saint Georges sa tante, &

que de toutes celles que l'on m'avoit proposées, ou que j'avois jugé propre pour cette place, personne ne m'avoit plû davantage qu'elle, & qu'il ne m'en parlât plus.

Madame d'Epernon me dit, je crois que Préfontaine vous a écrit sur une telle affaire, je ne sçai ce que vous lui avez répondu. Je lui dis, que celle que Termes m'a promis de faire est encore incertaine, quand je la verrai faire, je répondrai à sa priere. Madame d'Epernon me répondit, cela n'est pas fort obligeant pour lui: je lui dis, j'estime fort Termes & sa femme, mes gens me sont utiles au dernier point, je serai bien-aisé de me servir de tout ce que je pourrai pour les avoir, & si cela ne me sert de rien selon mon inclination, je prendrai plutôt Madame des Marais que qui que ce soit; & même j'y suis obligée en quelque maniere, en cas que je ne fusse pas obligée de disposer de cette Charge en faveur d'une personne qui pourroit procurer le retour de mes gens. Elle ne m'en dit pas davantage. Lorsque j'arrivai à Blois je présentai Brays à Son Altesse Royale, qui lui fit bonne chere. J'appris que Beloy partoît pour Paris, & que Termes s'en alloit avec lui, j'entretins Beloy,

je le remerciai des assurances que Termes m'avoit données de sa part du desir qu'il avoit pour le retour de mes gens : il me fit des complimens fort généreux , & ne me fit point paroître cette chaleur dont Termes m'avoit assurée. Nous parlâmes de l'affaire de Brays & du procédé du Comte de Bethune , en quoi il l'excusa , & me dit que je lui étois si obligée , que je devois passer sur beaucoup de circonstances sans faire semblant de les voir. Je lui demandai si Son Altesse Royale ne m'accorderoit pas le retour de mes gens ; il me dit qu'il n'en falloit pas douter , mais qu'il falloit beaucoup de tems pour lui ôter de l'esprit les mauvaises impressions qu'on lui avoit données d'eux. Je trouvai un homme tout autre que Termes ne me l'avoit dit ; c'est que Beloi croit qu'il ne lui convient pas d'entrer dans ce détail avec Son Altesse Royale , & qu'il faut agir sans le dire : assurément vous verrez par la suite ce qu'il fera. Je trouvai Termes aussi embarrassé que son ami , & je lui trouvois moins de chaleur qu'il ne m'en fit paroître dans la galerie de l'Hôtel d'Épernon.

Son Altesse Royale se mit à entretenir

Brays de la guerre de Hollande, & à lui conter tout ce qui s'étoit passé les années pendant lesquelles elle l'avoit faite en Flandres, avec un empressement fort obligeant pour un homme qui n'avoit jamais eu l'honneur de voir S. A. R. M. le Comte de Bethune ne regarda pas cela d'un trop bon œil. Je fus bien-aîsé de trouver à Blois Monsieur de Beaufort; il me parla fort de la Cour, je lui contai tout ce que j'y avois vû & oui dire, il me parla aussi de mes gens, pour le retour desquels il m'a toujours témoigné un fort grand desir, & je crois qu'il m'en parloit fort sincèrement. Il me dit qu'il falloit en cela aller bride en main, & que si on le croyoit on n'en parleroit point de ce voyage qui ne seroit que de quatre jours, & que pendant mon séjour à Champigny on mettroit les affaires en état, de maniere qu'à mon retour j'en pourrois parler moi-même à Monsieur & l'obtenir. Je trouvai cela de bon sens, & les remises me déplaisoient. Je le priai de dire cela au Comte de Bethune, lequel m'avoit dit cens fois à Paris & en chemin, que quoi qu'il pût arriver, il parleroit à Son Altesse Royale, & qu'il l'avoit promis à M. le Roi frere de Préfontaine

ne

DE MONTPENSIER. 329

ne, & à Nau. Le lendemain que je fus à Blois, le Comte de Bethune vint dans ma chambre, il me pria d'entrer dans mon cabinet, parcequ'il avoit à me parler: je crus que ce me devoit être une nouvelle fort agréable à voir sa mine. Il me dit, enfin m'en voilà quitte, je l'avois promis à M. le Roi, Son Altesse Royale m'a déclaré en termes exprès qu'elle ne veut ni n'entend que Préfontaine & Nau rentrent jamais à votre service, j'en suis bien fâché, j'ai fait en homme de bien & d'honneur ce que j'ai pû faire. Sur cela je lui dis que j'avois bien du déplaisir de ce qu'il s'étoit tant hâté; il me dit, je l'ai dû faire, puis il me tint de longs discours sur cette matiere. J'écoutai tout ce qu'il me dit avec beaucoup de patience, je pleurai; puis je lui dis, Son Altesse Royale ayant tout ce qu'elle a de moi elle vous est bien obligée, pour moi je n'ai rien eu: cela se passa ainsi, & quoique je lui eusse tenu de brefs discours, je disois beaucoup.

Le soir je me trouvai dans le cabinet de Madame, il n'y avoit qu'elle & moi; Son Altesse Royale y vint, elle me parut en bonne humeur; je lui dis, M. je vous sup-

plie très-humblement de croire que tout ce que le Comte de Bethune vous a dit ce matin est de lui, & que je ne l'en avois pas prié ; tout le regret que j'ai est le bruit que Votre Altesse Royale a fait lorsqu'elle a chassé mes gens ; je vous supplie de croire que si j'avois reconnu qu'ils vous eussent déplû, je ne les aurois pas gardés, elle pouvoit me le faire savoir plus doucement qu'elle n'a fait : je sai que la Comtesse de Fiesque vous a fait dire que si vous me les rendiez je les verrois, & que je reprendrois Madame de Frontenac ; j'affure Votre Altesse Royale que si elle me les vouloit rendre, j'en aurois beaucoup de joye, ce sont des gens de bien & d'honneur qui m'ont bien servie ; si elle mettoit cette condition, je ne les voudrois pas ; la raison que j'ai de ne les jamais voir est si forte, qu'elle doit prévaloir sur toute autre. Ensuite je lui parlai de Brays & de ce que le Comte de Bethune se seroit bien passé de faire. Et quand Brays connoïtroit, lui dis-je, Préfontaine, ce ne seroit pas un crime, & je ne le trouverois pas mauvais, Préfontaine est ami de tous les honnêtes-gens. Sur cela, je lui dis, je ne crois pas que Votre Altesse Royale m'ait donné le Comte de Bethune

DE MONTPENSIER. 331

pour lui rendre compte de mes actions. Il me dit, il y a été de bonne grace, la première fois que vous avez été à la Cour, il vous falloit quelqu'un qui vous dît ce qui s'y passe, à présent vous en sçavez autant que lui-même. J'ai appris que l'on s'est moqué à Sedan de vous, & que Monsieur après avoir demandé à Madame la Comtesse de Bethune quand vous partiriez, elle avoit répondu, Monsieur le Comte de Bethune ne l'a pas encore demandé à M. le Cardinal. J'ai sçû aussi qu'à Stenai on avoit fait une raillerie sur ce qu'il avoit montré une lettre que M. le Cardinal vous avoit écrite. Il disoit, à propos de cela; tant qu'il a été auprès de moi, il a pris toutes les lettres que le Roi, la Reine & Monsieur le Cardinal m'ont écrites, & vouloit toujours faire les réponses, ce qui me déplaisoit; sans me trop louer, j'écris mieux que lui. Sur ce que je vis Son Altesse Royale en quelque bonne humeur; ce n'en pouvoit pas être une entière, puisqu'il ne me rendoit pas mes gens, je la suppliai très-humblement que j'en prisse d'autres pour faire mes affaires qui dépenssoient beaucoup, quelque soin que j'en prisse moi-même; je ne saurois suffire à tout,

E c ij

& ce m'est une grande peine. Il me répondit, il ne tient qu'à vous d'en prendre : je lui dis, Votre Altesse Royale se moque de moi, elle fait bien que tant que nous avons eu des affaires ensemble, elle a refusé tous ceux que je lui ai proposés. Il me dit, maintenant il n'en sera pas de même, je vous laisse le choix de prendre qui il vous plaira : à l'instant je lui dis, V. A. R. trouvera-t-elle bon que je prenne un nommé Guilloire pour mon Secrétaire ? Il me dit oui, j'en ai entendu parler ; on me manda de S. Fargeau qu'il étoit ami de Préfontaine, cela n'y fait rien ; je lui demandai, Votre Altesse Royale veut-elle que je le mande ? Il me dit, ayez patience, je le priai de n'en parler à personne, il me le promit, & la conversation finit là.

Le Comte de Bethune vint, je lui dis que j'avois entretenu Son Altesse Royale, & lui dis une partie de la conversation ; sur quoi il me dit, quoi vous lui avez parlé sans concerter avec moi ce que vous aviez à lui dire ? J'ai grande peur que cela ne fasse pas un bon effet. Je lui dis qu'il se trompoit, & que nous nous étions séparés fort satisfaits l'un de l'autre, & même qu'il m'avoit dit qu'il me

DE MONTPENSIER. 333

permettroit de prendre qui je voudrois ; que je ne lui avois nommé personne, & qu'il falloit du tems pour choisir. Le lendemain matin il parla dans sa chambre à tous ceux qui le vinrent voir de la belle intelligence qui étoit entre S. A. R. & moi, & s'en attribua la gloire. Il dit : S. A. R. lui laissera prendre qui elle voudra pour faire ses affaires, hors un nommé Guilloire, qu'elle avoit voulu avoir l'année passée, pour celui-là il est exclus, comme ami de Préfontaine. Un de mes gens, qui l'étoit allé visiter, me conta cela; je ne dis mot, ensuite le Comte de Bethune, lorsqu'il me parloit, me disoit, il faut bien prendre garde qui vous prendrez; Son Altesse Royale vous laissera sûrement une entière liberté, puisqu'elle vous l'a promise; si vous lui proposez un certain homme qui est ami de Préfontaine, vous lui nuirez & à vous aussi : pour Monsieur le Bon, je ne crois pas que vous le demandiez, vous êtes contente d'avoir été refusée une fois. Il me disoit cela pour me faire souvenir qu'il m'avoit dit que M. le Bon avoit fait assurer S. A. R. après qu'il lui eut refusé son agrément, que si elle le lui accordoit, il la serviroit fort bien dans les affaires que nous avions en-

semble , & qu'il avoit fait donner ces assurances par M. de Choisy ou par Goulas , je ne me souviens pas lequel des deux il nomma.

Les affaires que j'avois à Champigny m'obligèrent à ne pas faire long séjour à Blois. La veille que je partis , je dis à S. A. R. que je la suppliois de trouver bon que j'envoyasse querir Guilloire , parce que j'en avois affaire à Champigny : il me dit , puisque je vous l'ai promis, assurez-vous que c'est une affaire faite , ayez patience. Je lui répondis , le premier qui vous en parlera vous fera changer , & puis je serai dans le même embarras où j'étois. Il m'assura fort qu'il ne changeroit point , & que je me fiasse à sa parole. Je lui alléguai les raisons qui me faisoient le presser ; qu'indépendamment de mes affaires de Champigny, je voulois instruire Guilloire des autres , & lui mettre tous mes papiers entre les mains , dont il ne pouvoit être informé & avoir la connoissance que par moi , que j'aurois plus de tems pour cela à Champigny que non pas à Paris. Je lui demandai aussi la permission que Guilloire vît Préfontaine & Nau pour être instruit de beaucoup de particularités. Il me dit , je le

trouve très-bon, & cela est nécessaire, je n'ai jamais trouvé à redire qu'il fût ami de Préfontaine, j'ai toujours sù qu'il l'étoit : Préfontaine est un trop habile homme pour donner un homme qu'il ne connoîtroit pas, il faut qu'il en réponde & qu'il le connoisse, on ne prend guere de gens en ces Charges-là que l'on ne connoisse bien. Lorsque je lui dis adieu, il me fit des amitiés non-pareilles : il avoit recommandé avec beaucoup de chaleur mes interêts à Monsieur de la Magdelaine qui avoit passé à Blois. La Comtesse de Bethune se cacha, elle ne me voulut point dire adieu, parce qu'elle pleuroit trop ; nous nous fîmes de grands complimens, le Comte de Bethune & moi, je le priai de me venir voir à Champigny, il me promit qu'il feroit tout ce qui lui feroit possible.

M. de Beaufort qui m'avoit fort parlé sur tout ce qui s'étoit passé sur l'affaire de Brays, auroit bien eu envie de nous faire faire au Comte de Bethune & moi un éclaircissement : je ne le voulus point. Lorsque je partis il me tint en tiers une conversation dans la cour ; & après leur avoir dit adieu, & être montée en carosse, je m'avisai que si S. A. R. leur parloit de Guilloire, ils se

plaindroient de moi de leur en avoir fait fi-
nesse , je remontai dans la chambre de S. A.
R. & lui dis , il est bon , Monsieur , de fa-
voir si vous direz à Monsieur de Beaufort &
au Comte de Bethune que vous m'avez per-
mis de prendre Guilloire. Il me répondit ,
je crois que cela n'est pas nécessaire : je lui
dis que je le pensois aussi , & que de nos af-
faires domestiques nous en pouvions parler
ensemble sans en rendre compte à personne :
je m'en allai ensuite. J'avoue que le soir à
Amboise je me sentis une liberté qui me
donnoit de la joie de n'entendre plus parler
d'affaires , de négociations , de mesures , de
plaintes , & de politique , comme faisoit sans
cesse le Comte de Bethune. J'arrivai de bon-
ne heure à Tours , j'eus le loisir d'aller voir
la Mere Louise Madame l'Abbesse de Beau-
mont ; M. l'Archevêque me logea & me
traita chez lui ; il est le premier Aumônier de
mon Pere.

La joye que l'on eut de me voir à Cham-
pigny ne sauroit s'exprimer , & j'en sentis
beaucoup d'y être : toute la noblesse des en-
virois vint au-devant de moi , les habitans
prirent les armes , les Chanoines même vin-
rent au-devant de moi & chantoient , les

hauts-bois & musettes fornoient des menuets de Poitou ; cela étoit assez comique. J'allai descendre à l'Eglise , puis je montai dans ma chambre que je ne trouvais pas si laide que je le croyois : c'étoit le logement des Pages de feu mon Grand-Pere de Montpensier ; je trouvai une place à me faire faire un cabinet , que je m'y établis , pour y être commodément pendant le tems que j'avois à y demeurer. J'y trouvai mon Procureur , qui étoit parti de Paris depuis moi , le Lieutenant de Châtelleraut qui est un fort honnête-homme , nommé Loffandiere , que j'avois mandé pour agir en cette affaire. Le Lieutenant Général de Châtelleraut est homme habile qui est du pays , & aussi il y avoit beaucoup d'habitudes qui m'y pouvoient être nécessaires : pour Loffandiere il est aussi du pays , & faisoit sa principale demeure à Saumur ; je l'avois employé dans l'affaire que j'avois avec Mademoiselle de Guise , pour la succession de feu Monsieur de Guise , où il m'avoit paru fort habile ; Monsieur le Bon & Nau me l'avoient enseigné ; je ne connoissois sa capacité que par le rapport d'autrui & par quelques lettres , je ne lui avois jamais parlé que deux fois. Je

les entretins , & je leur donnai toutes les lumières que j'avois de mon affaire avec beaucoup d'instructions & de papiers que j'avois entre les mains. Monsieur de la Magdelaine , Commissaire en cette affaire , arriva le lendemain , il ne voulut pas loger à Champigny , il alla à un Château qui en est à un quart de lieue , nommé Baché , qui appartient à un de ses parens qui porte ce nom , on l'appelle autrement Horoneau ; il fut quelques jours à travailler pour mettre mon affaire en ordre.

Monsieur le Coq & sa fille vinrent me voir à Champigny ; je la priai d'y venir souvent , ce qu'elle fit ; Monsieur de la Trimouille vint me visiter le lendemain que je fus arrivée , il me dit que Madame la Princesse de Tarente sa belle-fille devoit arriver ce jour-là de Laval , & qu'elle viendrait aussi-tôt me voir , & que Madame de la Trimouille n'y venoit pas , parce qu'elle avoit mal à un pied. Je vis Monsieur de Candenier , que je n'avois pas vû depuis son exil ; je le trouvai devenu Philosophe , il croyoit le monde autrement qu'il n'étoit ; je le détrompai sur bien des articles , & lui dis l'état où étoit la Cour. On est assez aisé de voir des gens du

monde, cela divertit: tout ce qu'il y a d'hommes & de femmes de qualité dans la Province me vinrent voir, j'avois toujours une grosse Cour: Je me promenois souvent, il y a deux parcs assez beaux, je n'osois y rien faire ajuster; le soir & le matin on me venoit rendre compte réglément de ce qui s'étoit fait à Baché.

Le premier jour que Monsieur de la Magdelaine vint à Champigny, après avoir été au bâtiment, il alla au petit parc où j'allai aussi afin de l'y rencontrer: Je me promenai avec lui, je trouvai les allées fort belles, je lui disois, pour les bien assortir, il faut un Château. Je lui parlai de mon affaire avec le loisir possible, il me sembloit que je lui apprenois ce qu'il ne sçavoit pas encore. Toutes les fois que je savois qu'il se promenoit, j'y allois & l'entretenois de toutes sortes d'affaires: c'est un homme d'un fort bon esprit & de grande capacité en toutes sortes d'affaires, aussi-bien que sur celles de son métier. Madame de Montglas vint à Champigny: Madame la Princesse de Tarente y vint aussi & Mademoiselle de la Trimouille, elles me témoignèrent que si j'avois à aller à Thouars, comme je l'avois dit à Monsieur

de la Trimouille, je lui ferois plaisir d'y aller plutôt que plus tard ; ainsi après que j'eus été deux jours à Champigny, elles s'en retournerent, & moi je partis le jour d'après par le plus beau tems du monde. Monsieur de la Trimouille vint au-devant de moi à cheval avec trois ou quatre cens Gentils-hommes ; je trouvai Mesdames de la Trimouille & de Tarente plus près de Thouars, avec quantité de Dames du pays : il y avoit six ou sept carosses de la livrée de la maison, tous à six chevaux, & quelques autres ; cela avoit un fort grand air ; tous les bourgeois de Thouars étoient sous les armes. Je descendis à la Chapelle qui est fort belle, où il y a quantité de sépultures de Messieurs de la Trimouille : on y chanta le *Te Deum* en musique. La maison est fort riante par son entrée, la Cour est toute entourée de terrasses, le bâtiment est d'un petit corps de logis d'une prodigieuse longueur, cela a l'air fort magnifique : on y voit une dignité qui fait bien paroître que les maîtres du logis l'ont possédée de longue main, ce qui n'est pas à Richelieu. Les dedans sont beaux & somptueux, les appartemens ne sont encore ni peints ni dorés ; on y voit par-tout une gran-

DE MONTPENSIER. 341

de noblesse par les tapisseries & les autres meubles tout pleins des plus illustres alliances du Royaume, & beaucoup de la Maison Royale : & c'est avec raison que cette Maison prétend la Principauté : d'autres s'avisent de l'être, qui en ont moins de droit que celle-ci. On y eut une joie non pareille de me voir : Monsieur & Madame de la Trimouille sont chacun en particulier mes parens proches, & Madame de Tarente aussi ; outre cela ce sont des gens qui ont toujours bien vécu avec moi, & pour qui j'ai beaucoup d'estime & d'amitié : Madame de la Trimouille est une des plus illustres Dames du siècle, la mauvaise fortune de sa maison, & les indispositions sont cause que tout le monde n'a pas le bonheur de la connoître. Je séjournai un jour à Thouars ; je me promenai fort, & j'allai à la chasse : on vouloit fort m'obliger à y séjourner davantage, mes affaires m'obligerent à me rendre chez moi avant la Toussaints.

J'envoyai à Blois, pour faire souvenir Son Altesse Royale, de ce qu'elle m'avoit promis : j'en trouvai la réponse à mon retour de Thouars. Son Altesse Royale me manda qu'elle trouvoit fort bon que je prisse Guil-

loire, à l'instant je dépêchai un courier à Paris, & je lui mandois qu'il me vînt trouver en diligence. J'allai passer les Fêtes de la Toussaints à Fontevraut; ma Tante Abbessé de ce lieu, a fort souhaité de me voir; elle me reçut avec beaucoup de joie & de bonne chere. Plus on voit la maison, plus on admire qu'une si grande Communauté soit si bien réglée; on ne peut pas mieux vivre que l'on fait à Fontevraut: assurément l'Abbessé a du merite: je regrettai de n'y pas voir de mes sœurs, parce qu'elles seroient fort bien si elles y étoient même toutes trois. Pendant que je faisois mes dévotions de mon côté, Monsieur de la Magdelaine étoit allé faire les siennes à Loudun, & en revint en même tems que moi. Il y avoit un certain Procureur du Duc de Richelieu, qui avoit toutes les envies du monde de se faire donner sur les oreilles, il disoit toutes les impertinences imaginables, depuis le matin jusqu'au soir, devant mes gens, à qui j'avois recommandé d'être sages & de ne point répondre à tout ce qu'on leur pût dire, que par des révérences: je n'étois point allée à Champigny pour gâter mon affaire. Le bon homme la Magdelaine vint un jour si en colere

DE MONTPENSIER. 343

des impertinences de ce Procureur, qu'il rompit son bâton dont il frapoit la terre.

Après avoir été long-tems à toiser avec des maçons que nous avions fait venir, le Duc de Richelieu & moi, il fallut que Monsieur le Commissaire nommât des Experts, & qu'on leur fît signifier de venir; tout cela tiroit bien en longueur & me fâchoit assez: je tâchois de ne me pas ennuyer; je me promenois souvent, & quand il pleuvoit, ce qu'il fit assez souvent sur la fin, je jouois au volant pour faire de l'exercice, & je travaillois en tapisserie. J'eus réponse de Guilloire, il ne vint pas avec mon Courier, parce qu'il étoit malade; il ne vint que le 26. de Novembre: d'abord je fus accoutumée avec lui, comme si je l'eusse vû toute ma vie. Je fus trois ou quatre jours à l'informer de mes affaires, & à lui donner des papiers que Préfontaine m'avoit laissez, & comme je les avois tous écrits de ma main, & que mon écriture n'est pas aisée à lire à ceux qui ne la connoissent pas, il fallut tout lui expliquer, ainsi que beaucoup de mémoires sur mes affaires, que j'avois faits pour me ressouvenir & pour me servir d'instruction: à moins que de connoître mon caractère, il ne les eût pû déchiffrer en mil-

leans ; en outre que j'écris mal, quand j'écris de mon mieux , j'avois tout écrit si fort à la hâte que j'avois peine à le lire moi-même. Je dis à Guilloire , quoique je ne doute pas que Préfontaine ne vous ait donné une bonne tablature pour vous gouverner selon mon humeur , je vous dirai encore ce que je veux que vous fassiez : je lui contai aussi mes miseres , afin de lui imprimer l'horreur & l'averfion que je voulois qu'il eût des Gens de mon Pere. Je fus fort fatisfaite de lui , & je pense qu'il le fut de moi ; il a continué à me bien servir , il m'étoit donné de trop bonne main pour ne le pas trouver à ma fantaisie : assurément la prévention bonne ou mauvaise , sert fort aux Gens , j'étois prévenue que c'étoit un homme desintereffé & qui avoit de la probité ; il me fut aisé de la connoître dans son procedé & sa conduite. Il me dit que , lorsqu'il avoit été dire adieu à un Secretaire de Monsieur le Cardinal qui est de ses amis , il lui avoit dit , je m'étonne fort de vous voir partir pour Champigny , Monsieur le Comte de Berhune a écrit à Monsieur le Cardinal que Son Altesse Royale avoit donné pour toujours l'exclusion du service de Mademoiselle à Préfontaine , & à
vous

Vous aussi , parce que vous êtes de ses amis. Guilloire lui dit , je ne puis manquer d'aller sur les ordres de Mademoiselle. Le Comte de Bethune m'avoit écrit ; dans la réponse que je lui avois faite , je lui mandois que Son Altesse Royale avoit trouvé bon que je prisse Guilloire , que je l'avois mandé , que je n'avois pas encore eu de réponse de lui : sur cela , il m'écrivit qu'il s'en alloit à Paris , que la Cour y étoit arrivée , & que Monsieur le Cardinal l'avoit mandé , à quoi peut-être il n'avoit pas pensé.

Aussi-tôt que je scûs que la Cour étoit à Paris , j'envoiai un Gentilhomme pour faire mes excuses de ce que je ne m'y étois pas rendue aussi-tôt que Leurs Majestez , que mes affaires m'obligeoient à demeurer encore à Champigny. Madame la Princesse de Tarente & Mademoiselle de la Trimouille y vinrent deux ou trois fois , & y furent long-tems chacune ; elles me montrèrent leurs portraits qu'elles avoient fait faire en Hollande ; je n'en avois jamais vû , je trouvai cette manière d'écrire fort galante , je fis le mien , Mademoiselle de la Trimouille m'envoia le sien de Thonars. Comme les Experts furent venus , je fus occupée à trouver les occasions

de les rencontrer & de les faire entretenir par de mes Gens ; ils étoient tous les jours dans mon logis , & ils n'osoient monter dans ma chambre : ils étoient obligez de passer dans ma cour pour aller aux bâtimens qu'ils devoient estimer. Il y avoit deux Conseillers de Poitiers, dont l'un agissoit comme auroit fait l'homme d'affaires du Duc de Richelieu, il s'apelloit Duché ; & l'autre nommé la Chaix Perault est un fort honnête homme , avec beaucoup de desir de me servir dans la justice : & comme je l'avois toute entiere de mon côté , il suivit son inclination lorsqu'il me la rendit. Je les voiois à la Messe , dans la cour , dans le parc & partout où je croiois ma présence nécessaire. Il y avoit cinq ou six Gentilhommes , du nom desquels je ne me souviens pas : il y avoit aussi des maçons , des charpentiers & des marchands de bois , ils étoient au nombre de dix-huit qui s'assembloient tous les jours. Monsieur de la Magdelaine se trouvoit avec eux ; on sçavoit le soir quel article ils avoient réglé , quelque soin qu'ils prissent de se cacher : on esperoit finir bien-tôt cette affaire. Dans ce tems-là il vint une bande de Comediens , je les fis jouier ; tous les Experts vinrent à la Comédie.

Je me souviens qu'un jour qu'il me vint quelques nouvelles de Paris, qui regardoient mes affaires, le Lieutenant Général de Châtelleraut étoit allé en campagne pour avoir quelques papiers : Loffandière étoit occupé à faire des écritures qui étoient nécessaires, & mon Procureur étoit malade; de sorte que je m'en allai au galop à Buché communiquer à M. de la Magdelaine les nouvelles que j'avois eues. J'entrai dans sa chambre sans que l'on l'eût averti, avec un juste-au-corps & un fouet à la main : je lui dis, on n'a pas accoutumé de solliciter en cet état; il me répondit, des personnes de votre qualité n'ont pas accoutumé de se donner cette peine, & vous pouviez vous en dispenser. Je lui dis que non, & que si j'eusse détourné quel qu'un de mes Gens, cela auroit allongé l'affaire, que je m'en sentoiss assez informée pour l'entretenir : qu'après avoir lû la lettre, je n'avois pas cru devoir faire perdre des momens qui lui étoient si précieux pour retourner à Paris, & à moi dans une affaire si importante. Après l'avoir entretenu, il me dit, vous êtes plus capable qu'il ne vous appartient, vous sçavez notre métier comme nous, vous nous parlez de

vos affaires comme des Avocats. Je lui répondis, ce n'a pas été par choix que j'ai appris ce que je sçai, ç'a été par nécessité & à mes dépens. Pendant que je travaillois à cette affaire qui étoit fort bonne pour moi, le Chevalier de Bethune qui étoit revenu de Provence, travailloit à une fort mauvaise; c'étoit au mariage de Mademoiselle Desmarais, pour laquelle son amour étoit de beaucoup augmenté par l'absence, il ne bougeoit d'auprès d'elle à la regarder sans cesse, il ne se donnoit pas le loisir de manger, cela n'a jamais été pareil, tout le monde s'étonnoit de ce que Madame Desmarais souffroit cela. Mon affaire terminée heureusement pour moi, l'évaluation des bâtimens, des bois & autres effets monta à cinquante mille livres: je partis pour Paris, & j'écrivis à S. A. R. pour lui mander cette nouvelle; je ne pus pas m'empêcher de mettre dans la lettre que cette affaire chimérique, & dont je ne devois avoir que cinquante mille livres, montoit à cinquante-cinq mille livres. Gou-las tenoit ce discours à qui le vouloit entendre. Lorsque je partis de Champigny, je dis au Chevalier qu'il me sembloit qu'il n'étoit pas à propos qu'il vint à Blois: le Com-

re de Bethune l'avoit donné à Son Altesse Royale, & en avoit pension; du depuis le Comte de Bethune en fut mal satisfait, il voulut rendre le brevet de la pension, S. A. Royale ne le voulut pas prendre, & la pension ne fut pas payée du depuis, & le raccommodement de Son Altesse Royale & du Comte de Bethune ne se fit que lorsqu'il se mêla de mes affaires, auparavant il ne le voyoit que comme les personnes de cette qualité dont on ne peut pas se dispenser de leur rendre des visites de tems en tems. Le sujet de la plainte étoit que Son Altesse Royale lui avoit refusé une Abbaye qu'elle avoit donnée au fils du Maréchal d'Eampes; Son Altesse Royale avoit trouvé mauvais de ce que j'avois donné une pension au Chevalier de Bethune, & disoit, tous les gens qui ont quitté mon service, (voulant aussi par-là entendre parler du Comte d'Escars) ma fille les attache au sien. Toutes ces raisons me firent croire que le Chevalier de Bethune devoit aller à Selle plutôt qu'à Blois, ou passer droit à Paris: je lui dis ma pensée, il me répondit qu'il avoit vû Son Altesse Royale la dernière fois qu'elle étoit allée à Paris, & qu'il feroit ce que je lui

commanderois , & que cependant je lui ferois plaisir de le laisser me suivre , ainsi il vint. Les pluyes avoient été si grandes , que toutes les rivières étoient débordées , & si j'eusse été un jour davantage à Champigny, je n'aurois sçu passer. Le jour que je partis de Champigny , j'allai coucher à As , où il y a un pont sur la rivière de l'Indre : la nuit la rivière grossit tellement que le pont fut tout couvert d'eau , par bonheur pour moi je l'avois passé, sans cela je crois que j'aurois plutôt demeuré tout l'hyver à As, que d'hazarder d'y passer en bac ou en bateau , après la prédiction dont Son Altesse Royale m'avoit menacée. Cela fut cause que le soir que j'arrivai à Tours , je passai à pied le Pont de Saint Avertin qui est long d'une demie lieue.

Fin du III. Tome.

CMC

MVSEVM
BRITANNICVM